

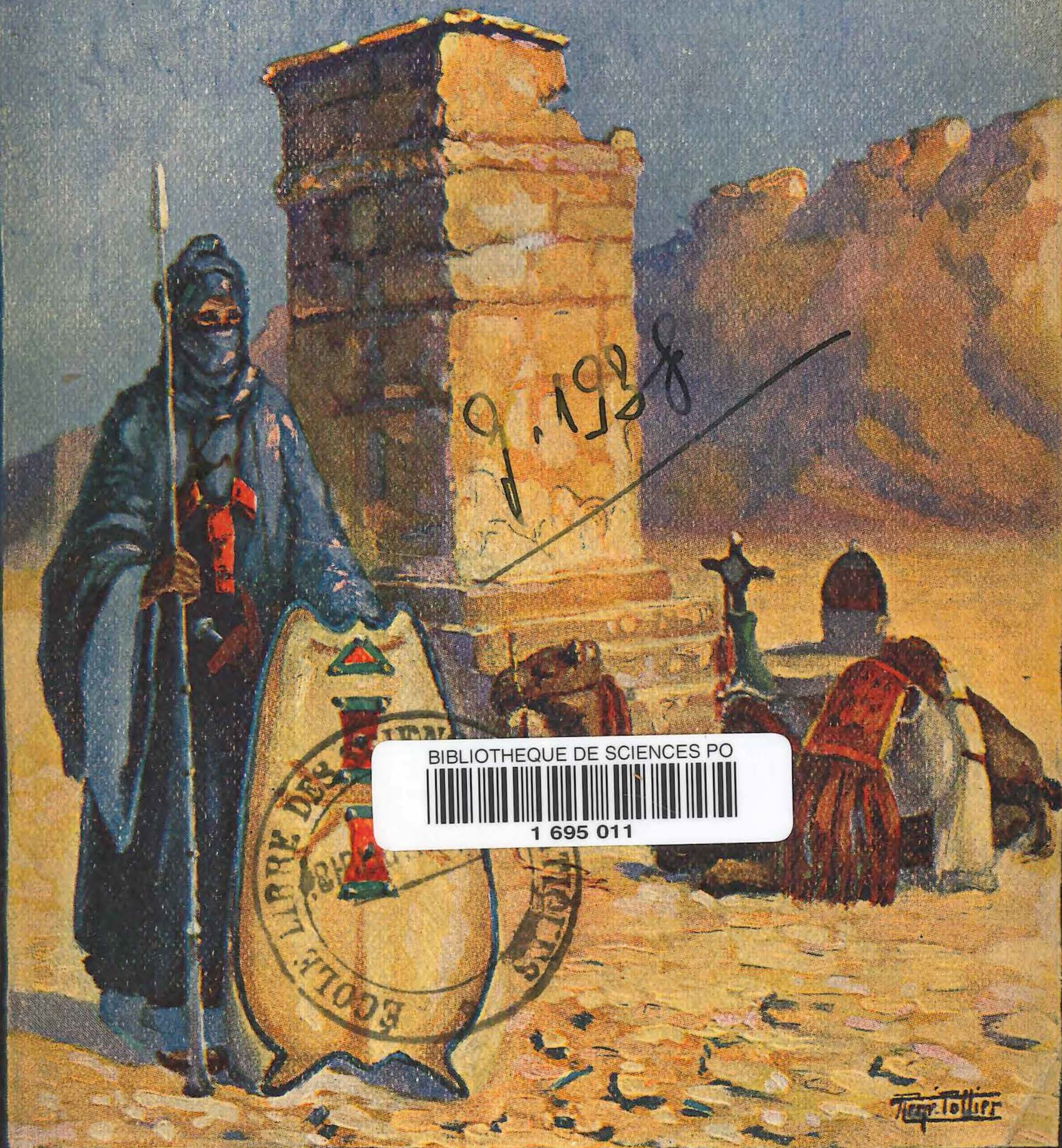
RENE POTTIER

LA TRIPOLITAINE

VUE PAR UN FRANÇAIS



9.1088



BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO



1 695 011

La Tripolitaine
vue par un Français

DU MEME AUTEUR



Aichouch la Djellabya, roman, en collaboration avec Saâd ben Ali. Ed. Soubiron, Alger.

La Tente Noire, roman, en collaboration avec Saâd ben Ali. Ed. Soubiron, Alger.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Le Prince Saharien Méconnu, Henri Duveyrier, biographie (Plon).

Le Bahhnoug Brodé, légendes, proverbes et coutumes de l'Oued Righ, en collaboration avec Saâd ben Ali.

Nuits Sahariennes, essai.

EN PREPARATION

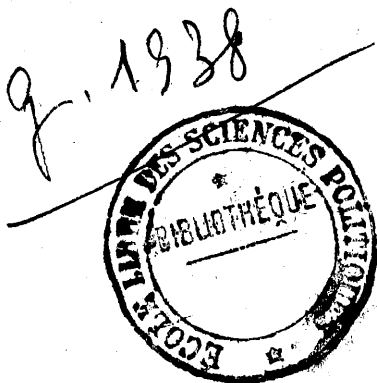
Djanet la Parfumée, voyage et étude ethnographique.

RENÉ POTTIER

LA TRIPOLITAINE

vue par un Français

avec soixante-dix illustrations
carte, dessins et photographies de l'auteur



Nouvelles Éditions Latines
FERNAND SORLOT
7, Rue Servandoni, Paris

IL A ÉTÉ TIRÉ DIX EXEMPLAIRES SUR ALFA
NUMÉROTÉS DE 1 A 10, TOUS HORS COMMERCE.

*Tous droits de reproduction réservés.
Copyright by Fernand Sorlot 1937.*

A SON EXCELLENCE.

MONSIEUR LE MARECHAL BALBO

hommage respectueux
d'un Français qui,
ayant parcouru de l'Extrême-Sud au Nord
la Tripolitaine,
a pu constater que,
sous sa bienveillante et juste direction,
elle est devenue
un prolongement de l'Italie nouvelle.

PREFACE



Ecrire un livre sur la Tripolitaine serait chanter de louanges au génie colonisateur de l'Italie nouvelle. Par-delà les siècles, elle relie l'œuvre de la Rome impériale dont cette terre est si riche en souvenirs. Cependant, ce que j'ai vu dépasse tellement ce que je m'attendais à voir, cet hymne, je renonce à l'écrire, les épithètes me manqueraient à chaque page pour exprimer mon admiration et je dois me contenter d'une simple relation de voyage.

J'étais prévenu : les officiers français qui, de l'autre côté de cette frontière saharienne, travaillent avec un zèle égal, me l'avaient dit ; les récits des rares écrivains qui ont parcouru cette région m'avaient instruit. Dans de telles conditions, ne pas avoir été déçu, n'est-ce pas le plus bel éloge?...

A Ghat, pour ne citer qu'un exemple, les Italiens sont revenus depuis six ans à peine ; devant les résultats obtenus, un voyageur non averti n'hésiterait pas à dire qu'ils sont là depuis plus de cinquante ans : un fort, une caserne, un tribunal indigène, une infirmerie, un village éclairé à l'électri-

cité, des adductions d'eau, une école, des enfants qui parlent l'italien presque sans accent, partout l'ordre et la plus méticuleuse propreté; voilà, en quelques lignes, le bilan d'un peu plus d'un lustre. Et je ne parle pas de cette conquête infiniment plus difficile que celle obtenue par les armes, celle des âmes...

Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne veux pas dire! Il ne s'agit pas pour moi d'établir des comparaisons entre la France et l'Italie. Français avant tout — et nos frères latins qui ont un esprit national si développé me comprendront — j'admire l'œuvre de ma patrie, le dévouement de nos gouverneurs et de nos administrateurs civils et militaires mais ce n'est pas une raison pour avoir les yeux et l'esprit fermés dès qu'on a passé une frontière. Ayant fait cette confession, je suis plus libre de parler. D'ailleurs, jamais je n'ai entendu plus bel hommage rendu à la France que celui des officiers italiens qui, du sud au nord de la Libye, furent nos hôtes.

« En tout, disaient-ils, nous avons suivi les méthodes colonisatrices de votre pays. »

A juste titre, nous clamerons les mérites italiens puisque, indirectement, c'est rendre justice aux qualités françaises. Seulement, un maître peut être excellent et ses élèves médiocres; nous devons être fiers de notre élève, tout de suite, elle a égalé son maître.

Cela tient, je pense, moins aux méthodes qu'aux hommes. De même que nos grands coloniaux de tous les temps et de tous les régimes, les Italiens ont un esprit de jeunesse et de réalisation qui abat tous les obstacles. Aucun ne travaille par goût du gain et des honneurs, ils se dévouent, corps et

âme, à la cause commune : la patrie plus grande et plus forte. Voilà ce qu'a pu faire d'un peuple qui se laissait aller aux pires erreurs, la volonté d'hommes groupés autour d'un Chef admiré et respecté : *la Tripolitaine est l'œuvre du Fascisme!*...

Je sais bien que je ferai plaisir à mes amis d'outre-Méditerranée quand ils liront ces lignes, ce n'est pas pour cela que je les écris. J'aurais voulu pouvoir leur dire :

« Au cours de mon voyage, j'ai observé telle et telle chose qui me sembleraient bonnes à réformer. »

Je dois à la vérité d'affirmer que je n'ai rien vu qui puisse choquer le plus difficile. Et cependant, on m'a laissé libre d'observer, je n'ai pas seulement fréquenté les officiers, j'ai vécu parmi les indigènes, et les dix-huit cents kilomètres qui séparent Ghat de Tripoli, je les ai faits dans la promiscuité des camions automobiles, favorable aux confidences, avec de simples soldats tantôt nationaux, tantôt indigènes; je les ai interrogés, je les ai entendus parler; de cette enquête impartiale est né le livre que l'on va lire.

Au cours de cet ouvrage, on ne retrouvera plus de ces considérations d'ordre général, je dirai simplement ce que j'ai vu. J'ai peu de goût pour les préfaces et cependant j'en écris une, c'est que, ayant commencé les premiers chapitres, je m'aperçois que ces pages risquaient de devenir un palmarès et le public aime peu cela. Or, je veux être lu; je le veux, non pas vanité d'auteur, mais parce que j'estime remplir un devoir.

Souvent, tandis que je roulais sur la piste interminable, j'ai été pris de pitié devant la stérilité de ce désert au sens le plus absolu du mot; je songeais avec peine au travail

énorme pour créer ces routes (1), à la dépense considérable que représente un tel labeur sous cette latitude et sous ce dur climat, et, fatigué, je m'écriais :

« A quoi bon tout cela!... »

Peu à peu, la lumière s'est faite et le désert, si riche de leçons pour les civilisés que nous sommes, m'en a donné une de plus, une magnifique leçon d'énergie et de foi chevaleresques. A une époque où nous nous mourons de vouloir tout transformer en profit et en profit immédiat, quand l'argent est devenu le dieu nouveau et unique, les Italiens nous apprennent que des hommes peuvent encore travailler pour la gloire : la gloire d'avoir un pays plus vaste, fût-il pauvre ; la gloire d'avoir une jeune génération plus mâle, formée par la rude vie coloniale.

C'est très beau!

C'est de l'impérialisme, diront quelques-uns avec mépris! Qu'importe — et nos voisins ne s'en cachent pas — puisque les indigènes incapables de se conduire eux-mêmes, c'est un fait historique, en profitent; il faut les entendre comparer la domination actuelle à l'ancienne domination turque, et se féliciter de l'ère nouvelle qui leur apporte, avec le respect de leur religion et de leurs coutumes, la prospérité et la paix.

Travailler pour la gloire, c'est de la folie, ajoutera-t-on! Peut-être — et encore ce n'est pas certain — si cette gloire devait toujours être improductrice. Mais l'avenir est aux peuples patients au sens étymologique : aux peuples qui, con-

(1) Si j'ai écrit « piste » plus haut et si j'emploie encore ce mot, c'est par une vieille habitude saharienne; en fait, c'est bien de routes qu'il s'agit et de routes continuellement entretenues.

fiant en eux-mêmes, savent souffrir et attendre. Or j'ai vu des réalisations qui sont plus que des promesses.

J'ai vu l'oued Adjal redevenu verdoyant alors que l'anarchie turque l'avait dévasté (1) ; j'ai vu, à Hon, des dunes aplanies et remplacées par un immense champ de céréales poussées en deux mois grâce au forage d'un seul puits et, dans le nord, j'ai vu une chose extrêmement émouvante.

Près d'un puits, entre Homs et Tripoli, où venaient s'abreuver des ânes et où des femmes aux costumes colorés puisaient de l'eau tandis que de beaux enfants demi-nus jouaient autour d'elles, j'ai vu un olivier gigantesque aux branches et au tronc noueux comme des membres d'athlète. Peut-être était-il plusieurs fois séculaire, peut-être était-il un des derniers témoins de l'antique occupation romaine?... Il répandait alentour, avec une douce odeur de fruits mûrisants, une ombre bienfaisante ; il avait résisté aux tempêtes de la mer proche et à un plus grand danger, la furie dévastatrice des hommes. Tout autour, cela semblait un steppe bon à alimenter un maigre troupeau de chèvres. En regardant de plus près, de ces herbes folles et disséminées, jaunies par le vent du large, brûlées par l'ardent soleil, émergeaient de petits arbustes aux feuilles argentées ; il y en avait ainsi des milliers et des milliers régulièrement plantés à perte de vue sur la plaine. C'étaient, eux aussi, des oliviers et tous ces rameaux tendus vers le ciel se dressaient avec un juvénile orgueil comme autant de symboles d'abondance, de sagesse, de gloire et de paix. Magnifique illustration de la

(1) J'ai retrouvé dans les papiers de l'explorateur Henri Duveyrier de nombreuses notes inédites qui confirment les récits des indigènes.

parole de Mussolini : « Ma guerre, c'est l'agriculture ! » Ici, on a lutté, mais on a vaincu.

Il faudra quinze ans avant que ces arbustes devenus arbres rapportent, il faudra des siècles avant qu'ils atteignent à la splendeur de leur vénérable ancêtre. Mais c'est le propre des nations fortes de construire et de planter pour l'avenir. On peut donc entrevoir une époque où la Tripolitaine et la Cyrénaïque redeviendront ce qu'elles étaient naguère : le grenier de la Méditerranée orientale.

De tout cœur, je le souhaite à nos frères italiens et ce n'est pas seulement du sentiment car, dans une famille unie, on a tout intérêt à avoir des parents riches.

Mais il s'agit là d'un avenir lointain et, en attendant, il n'y a qu'une ressource pour la Libye comme pour notre Sahara français : le tourisme. Or, jusqu'ici Ghat — comme chez nous Djanet — était le bout du monde ; pour aller de l'une à l'autre, il fallait franchir la dangereuse chaîne du Tassili. Jusqu'au poste frontière, on pouvait accéder (1) de notre côté en automobile par une excellente piste chamelière mais, arrivé à Tin Alkoun, on était arrêté par un oued fait d'un sable très fin et très mou qu'aucune voiture, si légère fût-elle, n'aurait jamais pu en suivre le cours. Les Italiens ont coupé la montagne malgré les difficultés de la roche tantôt trop dure, tantôt trop friable, et, à l'heure qu'il est, il est possible d'aller de Ghat à Djanet, et réciproquement, aussi facilement que sur nos routes européennes.

Dans un autre livre qui paraîtra plus tard parce que,

(1) On le pouvait mais on l'ignorait car cette piste fut reconnue par le lieutenant Florimond au mois de décembre 1934.

contenant les résultats de ma mission ethnographique, je dois m'assurer toute la documentation désirable, je dirai les beautés du trajet entre Djanet et notre Nord-Algérien. Pour l'instant, je veux dire celles de la Tripolitaine.

Je puis l'avouer, allant à Rome pour la première fois, et y entrant par la lointaine porte de Ghat, sur la foi d'amis et d'écrivains qui vivaient du souvenir de l'Italie d'avant le Fascisme, je portais en moi quelques préventions; or voici ce que j'ai vu : l'Italie est devenue un grand peuple qui, par son énergie, marche vers un magnifique avenir mais la France est, elle aussi, une grande nation trop encline à se dénigrer elle-même. Allons les uns chez les autres, nous connaissant mieux, nous nous apprécierons mieux et le peu d'argent que nous porterons dans ces pays déshérités servira à hâter leur épanouissement.

Lors de l'audience que voulut bien m'accorder Monsieur le Maréchal Balbo, je lui ai promis de lutter pour cette cause, je tiens ma promesse et ferai d'autres efforts car si l'homme doit chercher à aider, dans la mesure de ses moyens, à mettre en valeur les efforts de ses semblables, j'ai de plus à m'acquitter vis-à-vis de l'Italie d'une dette de reconnaissance.

Partout, ma femme et moi avons été reçus avec tant d'affabilité que le seul souvenir nous en émeut encore mais, au-delà de nos personnes, cet accueil si cordial, si généreux, si fraternel pour tout dire, allait à la France dont nous étions en ces lointaines contrées les modestes représentants.

Un détail m'a particulièrement touché; en arrivant à Syracuse, je propose au douanier de lui ouvrir ma valise.

« Quelle est votre nationalité? me demande-t-il.

— Je suis Français, répondis-je.

— Alors, c'est inutile!... »

Et un chef qui se trouvait non loin de lui acquiesça avec un sourire de bienvenue.

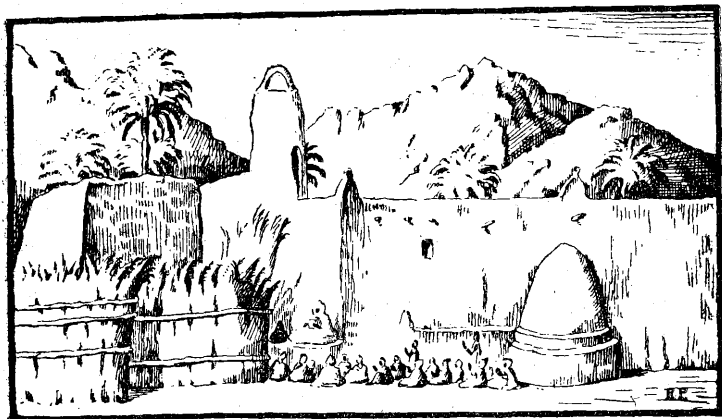
Or chacun sait que le douanier est la terreur de tout voyageur, surtout de celui qui n'a rien à cacher!

Pour ce détail infime, mais qui a une valeur de symbole, comme pour toutes les prévenances des chefs de poste qui nous reçurent, j'ai voué une profonde affection aux Italiens et à l'Italie. Pour l'œuvre merveilleuse accomplie en Tripolitaine et dans la métropole, je suis rempli d'une admiration sincère pour le fascisme et si je souhaite à ce livre d'avoir du succès, c'est pour que beaucoup connaissent la pensée d'un étranger impartial parti sinon hostile, du moins indifférent et devenu, comme ébloui par la grâce d'une conversion, un ami fervent de l'Italie nouvelle.

PREMIÈRE PARTIE

Sahara Français





ADIEUX A DJANET

Depuis six mois bientôt, nous sommes les hôtes de la charmante *dar diaf* (1) construite par le capitaine Gay après le passage de M. le Gouverneur Général Cardé qui fut le premier Gouverneur à visiter cette région difficilement accessible du Sahara. Nous en fûmes les premiers habitants de même que nous fûmes les premiers civils à séjourner aussi longtemps dans cette lointaine oasis et que je fus le premier peintre venu d'Europe pour chercher à fixer, par la couleur et le dessin, l'atmosphère limpide et les traits variés de ce pays aux lignes nobles et à l'indicible lumière.

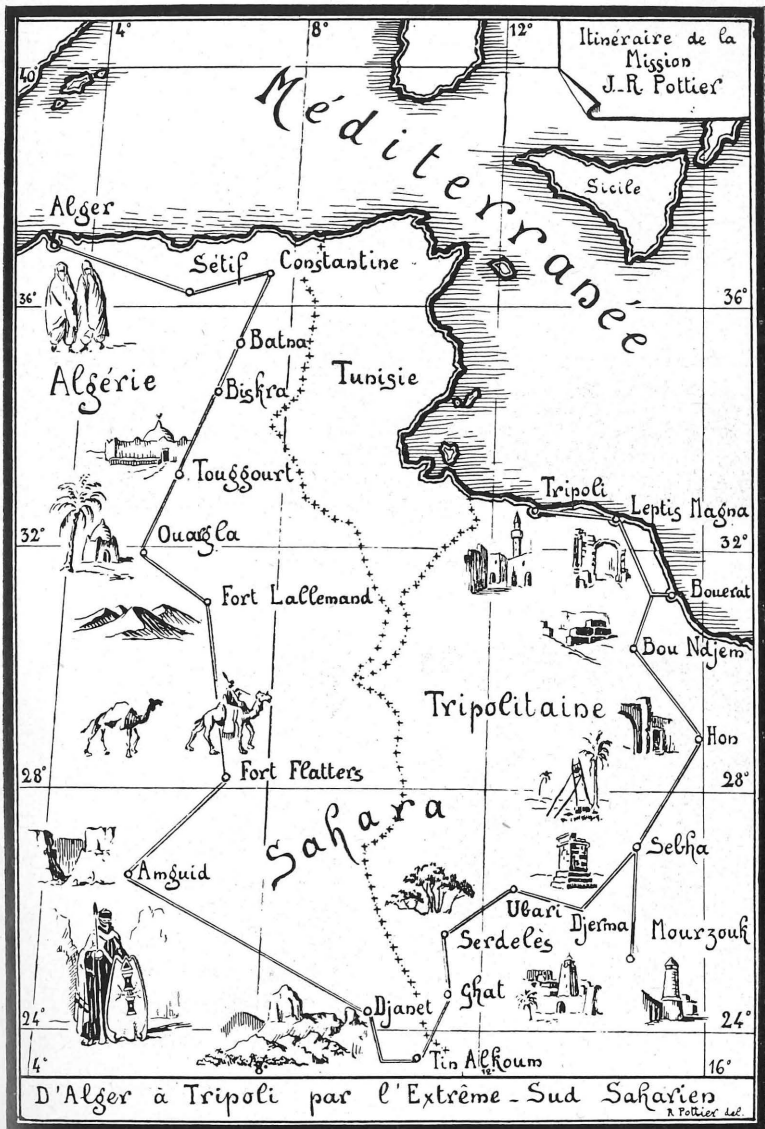
Ce n'est point par orgueil que je constate notre droit de priorité mais pour rendre au désert, ma patrie d'élection, le juste hommage qui lui est dû. Alors que notre monde civilisé éclate dans des limites trop étroites, alors que, selon une expression vieille déjà de plusieurs siècles : « Tout est dit

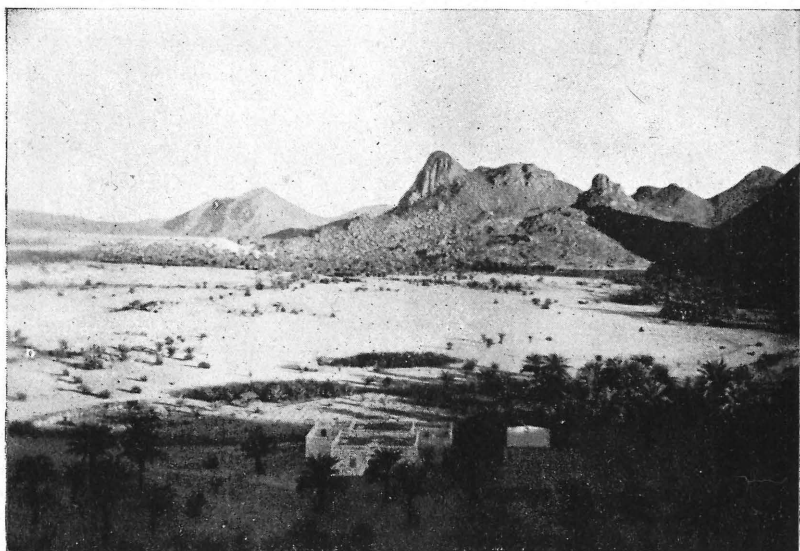
(1) Maison des hôtes. On a pris l'habitude de dire un *dar diaf* mais *dar* (maison) étant du féminin en arabe comme en français, nous lui conservons sa forme féminine.

et l'on vient trop tard », un pays maudit en apparence, le Sahara, terre de magnifique pauvreté, offre cet incalculable trésor à l'homme d'être le premier à « faire quelque chose ». Malgré la rudesse du climat qui use les corps, cette volonté d'action forge les âmes ; l'un veut reconnaître un puits, l'autre une piste, tous, depuis les commandants de territoires jusqu'au plus humble soldat, s'efforcent de travailler ; quant à moi, mon rôle plus modeste aura été de voir et de dire, par la plume et le pinceau, ce que j'ai vu, et je voudrais, à la veille de partir, graver dans ma mémoire ce paysage qui m'environne.

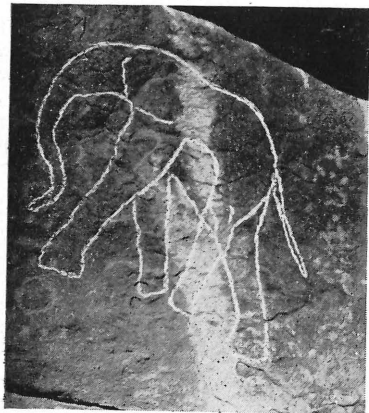
Il n'y a guère au monde de lieu aussi bien composé : un architecte de génie aurait-il présidé à la distribution des pleins et des vides, à l'équilibre des masses ? Parmi elles, la plus imposante, centre de tout le tableau, est le *Tin Beur*. Cette montagne, tronc de cône avançant en éperon, simple de forme en apparence, est sculptée comme une cathédrale et la lumière mobile anime ces groupes extrêmement simplifiés jusqu'à leur donner un semblant de vie. Au loin, du sable d'un rose de corail envahit une forêt de pins calcinés, on dirait un paysage de Provence après l'incendie. Mais si, juché sur un méhari, vous remontez le cours de l'oued vers le nord en traversant une partie de la palmeraie, si vous voulez aller vous reposer à l'ombre de cette pinède, vous vous apercevrez bientôt que ces arbres n'existent pas, c'est un entassement chaotique d'énormes pierres noires, recouvertes de cet exsudat brillant si spécial aux grès du Sahara central.

Pour oublier votre déconvenue, poursuivez un peu votre promenade et pénétrez dans la gorge qui conduit à l'Assakao. Vous n'aurez pas le temps d'aller jusqu'à ce col où les

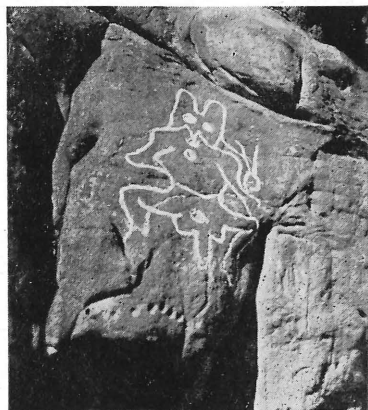




DJANET. — Le Tin Beur



Éléphant et Tifnagh



Djinn et traces d'affutage

OUED EDJÉRIOU
Gravures rupestres

roches modelées par les vents ont l'allure fantastique d'animaux de la préhistoire tandis que des obélisques en équilibre instable s'érigent, gardiens vigilants de cet immobile troupeau. Pour visiter ce site extraordinaire, une méharée de plusieurs jours est nécessaire mais, dès l'entrée dans l'oued encaissé, vous trouverez cette fraîcheur, presque le froid, que vous aura refusée la forêt fantôme.

Vous trouverez autre chose encore : une de ces manifestations si surprenantes de l'âme targuïa que le roman de Pierre Benoît, *L'Atlantide*, a popularisée : des inscriptions rupestres. Sur le sol de sable fin, près d'une paroi verticale patinée par des couches successives de fumée, trois pierres noircies indiquent que, depuis des siècles, bergers ou caravaniers touareg viennent faire là la halte nocturne. Et ce sont ces mêmes hommes qui, après une longue journée de marche sous un soleil de feu et dans des terrains difficiles, à travers un désert sans eau, lentement, patiemment, soigneusement, ont gravé, d'abord avec la pointe d'un silex, plus tard avec celle de leur poignard en fer forgé, leur nom ou de longues formules.

Ce besoin d'écrire est trop humain — les murs de nos cités en sont une preuve évidente — pour qu'il soit nécessaire de chercher à l'expliquer. On comprend encore le désir d'art qui a poussé certains Touareg à orner les parois lisses de roches à l'abri du vent et de la pluie, de peintures à l'ocre. Ce qui surprend, c'est le choix des sujets, animaux aujourd'hui disparus : éléphants, girafes, bœufs, autruches. Il faut admettre, ou bien que les Touareg, hantés par la faune extraordinaire vue au cours de leurs randonnées au Soudan, ont voulu en fixer les traits soit pour eux-mêmes,

soit pour illustrer les récits de leurs voyages à ceux qui n'avaient pu les accompagner, ou bien — et c'est là l'hypothèse la plus vraisemblable — que le Sahara fut autrefois une terre fertile et abondamment peuplée. Ne trouve-t-on pas au bord de nombreux oueds des hameçons en silex, ce qui prouve que ces terrains assoiffés furent naguère de larges fleuves dont la faune disparue est peut-être encore représentée par les barbeaux de la *guelta* (1) d'Amguid ou par les petits poissons de la source d'el Barkat près de Ghat?

Reprenez votre méhari et, redescendant vers le Sud-Ouest, vous pourrez admirer quelques-unes de ces peintures. Je dis bien admirer car, à côté de certains dessins modernes, naïfs et d'une facture grossière, il en est d'autres qui sont de purs chefs-d'œuvre par l'observation des formes, la justesse du mouvement et la sûreté de l'exécution; il y a un groupe de bovidés, une girafe en marche qui valent les meilleurs dessins de la grande époque japonaise. Et, pour moi, peintre, une question se pose, comment et avec quels instruments, les artistes sont-ils arrivés, n'ayant pour substratum qu'une roche rugueuse, à un graphisme aussi précis? Problème qui ne sera jamais résolu comme la plupart de ceux que pose l'existence des Touareg...

Plus près de Djanet, deux points méritent encore de retenir votre attention. Entre deux roches, vous remarquerez, à votre gauche, un entassement de galets. C'est là une rencontre assez fréquente en pays targui mais, en général, elle se produit après un passage difficile comme si le caravanier, tenant sa pierre à la main, se disait :

(1) Trou d'eau permanent dans des rochers.

« Ce caillou est l'image du poids que je porte sur le cœur, et, lorsque je le poserai au sommet de cette montée dangereuse ou au bas de cette descente périlleuse, mon âme sera allégée d'un grave souci ! »

Ici, il n'y avait apparemment pas d'explication possible lorsqu'un jeune et courageux explorateur français, Henri Lhote, ayant eu l'idée d'interroger son guide, obtint la réponse suivante :

« C'est à cause des *djenoun* (1) !... »

Bien que je n'aie pas eu la chance de découvrir chez les *Ajjer* (2) de pratiques extérieures antidiaboliques comme je le fis à Touggourt dans l'Oued Righ, j'ai pu constater combien grande est leur crainte des mauvais esprits. Fort de ce renseignement, notre explorateur se mit en recherches et, ayant examiné pierre à pierre, il eut la chance de trouver, sous une patine très ancienne, une gravure ignorée des indigènes et reproduisant un *djinn* (1). Pourquoi et par qui avait-elle été exécutée là ? personne ne put ou plutôt ne voulut jamais le dire car les indigènes ont vraiment peur de parler de ces sujets : « *Nekhaf*, j'ai peur ! disent-ils. »

Certainement, elle a une origine superstitieuse de même que les dessins en ont une artistique et que les inscriptions correspondent à ce besoin qu'a l'homme de perpétuer son nom et de matérialiser sa pensée et ses désirs. Mais que peuvent signifier, à une centaine de mètres de là, ces traces profondes d'au moins un centimètre dans de la pierre très dure et qui reproduisent les formes des différentes chaussures ou sandales

(1) Diables, mauvais esprits, pluriel de *djinn*.

(2) Nom générique porté par les Touareg de la région de Djanet et de Ghat.

encore portées par les Touareg de nos jours?... Toutes se dirigent soit vers l'aval soit vers l'amont d'un petit affluent de l'oued Edjériou où croît la palmeraie de Djanet et, chose étrange, elles semblent être les marques indélébiles d'allées et venues vers une petite caverne où se trouve un panneau peint.

Cette peinture assez mal conservée est par conséquent difficile à interpréter; elle offre cependant un grand intérêt ethnologique car tous les personnages visibles y sont nettement stéatopyges, ce qui semblerait démontrer que leur auteur était un nègre, de même que les auteurs des autres peintures dont elle est certainement contemporaine. *Autant qu'on en puisse juger*, la scène représente des réjouissances à l'occasion d'un retour de chasse ou des danses au cours d'un enterrement : l'on voit un groupe porteur d'un lourd fardeau autour de quoi gambadent des animaux ressemblant à des chiens, tandis que des personnages exécutent des figures rythmiques au centre de gens assis et qu'une femme ou un homme accroupi joue d'une large timbale.

De même que, près des gravures, l'on distingue des traces d'affutage des outils, de même, sous cette peinture, on remarquera, creusés dans la roche, de profonds et larges godets qui devaient être la palette de l'artiste.

Il existe d'autres peintures et d'autres gravures d'une lecture encore plus difficile, ce qui n'est pas fait pour diminuer leur intérêt. Par exemple, non loin de là, une roche de quatre mètres carrés de surface offre aux regards de longues sinuosités où d'aucuns veulent voir la reproduction malhabile de la vipère, la bête la plus dangereuse de tout le Sahara; à côté du village d'Azellouaz, se trouve une énorme pierre plate recouverte sur tous ses côtés de traces très anciennes de pein-

ture ocre, semblables à des coulées de sang comme si on avait voulu commémorer un sacrifice. Bien entendu, je n'affirme rien, n'ayant pu obtenir de renseignement, de même que, jusqu'à preuve du contraire, je ne veux pas voir une influence chrétienne dans le fait qu'un rocher tout proche a été orné assez récemment d'une croix en ocre et noir, et qui est exactement la Croix de Lorraine.

A ce sujet, il y a cependant un détail curieux et qui mérite d'être signalé car il se trouve dans l'endroit où l'on s'attendrait le moins à le rencontrer : dans la vieille mosquée du village d'Adjahil, le plus fanatique, celui qui lors de l'insurrection répondit immédiatement à l'appel senoussiste, la décoration qui entoure le *mimbar* (1), ainsi que celle d'une petite salle où l'on offre chaque vendredi le repas aux pauvres, cette décoration est faite de croix de consécration et les indigènes n'ayant pas de mot spécial les désignent d'un terme qui signifie : la plus belle, la plus merveilleuse des choses qui puissent exister.



Je voulais décrire le paysage et, par un phénomène curieux mais bien saharien, je me suis laissé entraîner à parler surtout des hommes car, au désert, plus que partout ailleurs, le problème matériel de l'existence, celui du boire et du manger prime tous les autres. Aussi les traces du passage d'un frère d'exil, eussent-elles plusieurs siècles d'existence, sont-elles tou-

(1) Niche creusée dans le mur et qui indique aux Croyants la direction de la Mecque.

jours vues avec joie : elles prouvent que là, ou dans la direction vers laquelle elles se dirigent, on trouvera un lieu où la vie sera possible.

Par un autre phénomène mais qui, celui-là, tient à notre esprit européen, j'ai uniquement parlé des Touareg. Cependant à Djanet, comme dans tout le Sahara, les Touareg sont une race qui se meurt. Sur un territoire vaste comme presque l'Europe entière, ils sont à peine quelques milliers d'individus mais si beaux avec leurs tailles élancées, leurs muscles longs et minces, si étranges avec leurs visages voilés et leurs équipements médiévaux, si élégants sur leurs méhara rapides et dociles qu'on ne peut les oublier ; on les regarde comme des chefs-d'œuvre fragiles appelés à disparaître, ou comme ces oiseaux de passage qui, un instant, ornent de leurs mobiles couleurs nos brumeux ciels d'Europe.

Il existe cependant à Djanet une autre population qui vit sans faste mais qui, elle aussi, a sa beauté car elle participe du décor agreste. Descendante des anciens esclaves amenés du Soudan, elle est en grande partie noire et habite soit dans les villages d'Azellouaz, d'el Mihan ou d'Adjahil qui forment la confédération de Djanet, soit, disséminée dans la palmeraie, sous des huttes de roseaux. Peureuse, timide, parce qu'ancestralement habituée à obéir et à être tyrannisée par les Touareg ou par des Sultans comme le *Cheikh Aoun* dont le *ksar* (1) en ruines se voit encore au-dessus d'Adjahil, elle est aussi travailleuse. C'est elle qui entretient et féconde les hauts palmiers, elle qui irrigue les jardins divisés en petites surfaces

(1) Village fortifié, de par sa position, ce ksar était pratiquement imprenable sauf après un siège ou une trahison.

d'un mètre carré pour économiser l'eau, qui plante les petits pois, les lentilles, le mil, le blé et l'orge, qui récolte et fait sécher les tomates, le raisin et les pêches. Et c'est elle qui toujours, malgré les soins des officiers, meurt de faim car elle a conservé l'habitude de peiner pour ses anciens despotes qui considèrent comme une déchéance le moindre travail manuel.

Ses enfants, sexes mélangés, vont nus jusqu'à l'âge de huit à dix ans et c'est un spectacle amusant que de se voir entouré par cette marmaille. On se croirait au milieu d'une bande de petits singes qui sauraient dire : « *Labès ?...* (1). » Leurs crânes entièrement rasés où ne subsistent qu'une sorte de crête pour les garçons et quelques nattes enduites de graisse et de terre brûlée pour les filles, ne sont pas faits pour diminuer cette impression. Les tout jeunes enfants — jusqu'à l'âge de quatre ans environ — sont souvent beaux et lourds comme de petites idoles de bronze. Cela tient à ce que les mères les allaitent très tard. Ensuite, ils sont, comme leurs parents, sous-alimentés car cette population vit dans le plus complet dénuement et, aux époques que l'on appellerait chez nous de « soudure », elle n'a pour toute nourriture que des noyaux de dattes pulvérisés, torréfiés et mélangés à de l'eau chaude.

Ce sont les femmes qui exécutent ce travail. Elles se réunissent par groupes de quatre ou cinq et, maintenant sur une pierre plate au moyen d'une sorte de couronne faite de brin-

(1) Comment vas-tu? en arabe. Bien qu'ils soient rares ceux qui parlent convenablement cette langue, tous en savent quelques mots et, au moins, les formules de politesse.

dilles entourées de chiffons, les noyaux, elles frappent avec un caillou arrondi qui rappelle les percuteurs néolithiques : à les regarder, on a l'impression d'être rejeté de plusieurs millénaires en arrière. Pour elles, rien n'a changé — ou si peu — depuis l'époque où nos ancêtres vivaient dans des cavernes dont ils ornaient les parois de dessins semblables à ceux qui existent dans les environs.

Elles sont, ainsi que les hommes, ferventes musulmanes, récitant chaque jour les prières rituelles dont elles ne comprennent pas les paroles. Elles ne sont point astreintes à la claustration et sortent visages découverts, ce qui ne les empêche pas d'être craintives et de se retourner rapidement contre les murs ou les rochers quand elles rencontrent un homme, surtout un infidèle : un *roumi*. Cependant, à de très rares exceptions près, elles ne sont pas belles, beaucoup sont même très laides et vieilles avant l'âge.

Avec leurs maris et leurs frères, elles partagent les travaux de culture, peinant dur depuis l'aube jusqu'au couchant. Ce sont elles qui ouvrent et ferment les petits canaux d'irrigation tandis que les hommes font aller et venir un zébu chargé de remonter du puits la poche de cuir pleine d'eau. Cette sorte de seau a une forme bizarre, on dirait une énorme mamelle terminée par un pis monstrueux. Un système de cordages permet de relever cet appendice étrange pour empêcher le précieux liquide de couler, il vient s'abaisser au-dessus d'un conduit fait d'un tronc de palmier creusé et, de là, l'eau se répand dans les *séguia* avec un régime de quarante litres à la minute.

Il y a à Djanet environ une cinquantaine de puits et, ce soir, pour la dernière fois, j'écoute leurs chants variés. L'air



Bridge à la popote



Dans la palmeraie



DJANET. — Village d'El Mihan



Oued Arcouïa
Tombe garamantique

Piste dans le Tassili



Vers **Tin Alkoun**, roches ensablées

en vibre. Il y a de tristes mélodies auxquelles répondent des rythmes plus allègres. Inlassablement, à cinquante mètres sous moi, le crissement d'une poulie répète quelques mesures de l'arrivée de Carmen, à l'acte des contrebandiers. Et cette musique est bien celle qui convient à l'heure et au décor...

Là-bas, derrière le village d'el Mihan qui étage ses maisons croulantes en une pittoresque pyramide, le *muezzin* vient d'appeler à la prière du *moghreb* (1). En face de moi, la falaise presque rectiligne est de ce bleu profond que l'on admire aux vitraux de nos cathédrales; ce matin, elle était rose ainsi qu'une racine de corail! Le ciel est un poudroiement d'or, tandis qu'au pied de la montagne, la palmeraie s'enveloppe de brume et de fumée. Un enfant pleure, une femme chante... Dans l'oued, suivis par plusieurs hommes, quelques chameaux s'en vont au milieu d'un nuage d'argent, vers quel incertain du destin?... Ils descendent vers le Sud, vers cette montagne que le sable envahit et derrière quoi se trouve la piste mystérieuse et tragique du Soudan.

Autour de moi, l'in vraisemblable éboulis de pierres qui couvre en un indicible chaos toutes les pentes de ce pays en décomposition devient violet, c'est le moment où le *Tassili* (2) va s'illuminer.

Sur le sommet du Tin Beur flottent encore quelques écharpes de pourpre. Dès qu'elles auront disparu, comme soufflées par le vent léger, c'est-à-dire dès que le soleil sera

(1) La prière que font les musulmans à l'heure du soleil couchant.

(2) En tamahaq, *tassili* signifie région montagneuse couverte de rochers. A Djanet, il désigne plus spécialement la barrière qui s'élève entre elle et Ghat.

définitivement couché, par un curieux phénomène de réfraction, l'immense barrière qui nous sépare de Ghat sera de feu. C'est l'illumination d'une forteresse médiévale, d'une Cité de Carcassonne construite par un architecte au génie dantesque. De cette falaise qui, dans la journée, se silhouette sur le ciel d'intense azur comme une table horizontale, se détachent des tours, des clochetons, des pinacles, des créneaux, tout cela à la taille des Géants de la fable antique. Mais les formes ne sont rien, toute la splendeur vient de l'insubstantielle couleur. D'où émane, alors que les premiers plans ont déjà des tonalités de Terre de Sienne brûlée, cette lumière semblable à une nacre translucide? Les ombres sont bleues et vertes, comme phosphorescentes, toutes les masses en relief sont teintées de carmins et de cadmiums mais ces mots évoquent une idée de matière alors que, devant ce Tassili, on a l'impression d'admirer un embrasement paradisiaque, comme si, derrière ces roches se trouvait un lieu de félicités inaccessibles. Au fait, pourquoi seraient-elles inaccessibles et pourquoi ce lieu ne serait-il pas cette Ghat inconnue vers laquelle nous partirons demain?...

Demain?... Eh oui, demain, nous partons!... O Djanet, ce soir, ainsi qu'une femme tendrement aimée, je voudrais te serrer sur mon cœur mais, coquette — ainsi qu'une femme — voici que tu t'enveloppes du mystérieux bleu nocturne! Vénus brille et palpite, toutes les constellations apparaissent. Astarté, mince croissant à son premier jour ne se montre que pour se cacher aussitôt derrière le *djebel* (1). Est-ce une image?

(1) Mot arabe signifiant montagne.

Djanet, je croyais te connaître, aurais-je encore à te découvrir?...

Reviendrai-je jamais rêver sous les murs blancs de ton ancienne *zaouïa* (1) senoussiste, aujourd'hui Fort Charlet? Djanet, je me souviens de ton accueil comme s'il datait d'hier. Nous venions de parcourir plus de seize cents kilomètres à travers le désert, seuls depuis Ouargla dans la voiture mise à notre disposition par le Gouvernement Général et conduite par le caporal-chef Miquet qui fut un aimable compagnon. De nombreuses fois, nous nous étions ensablés. Dans le Gassi Touil redoutable, nous avons admiré la splendeur des dunes changeant mille fois d'aspect et de couleurs avec la course du soleil, tandis que notre automobile naviguait dans l'eau irréaliste des mirages. Nous avons été saisis d'un mystique effroi par le paysage farouche de Fort Flatters que les indigènes appellent Temassinin ou Zaouïa. A Amguid, séparés du reste du monde, nous avons vécu quatorze jours, à peu près privés de tout, retenus par la crue de l'oued. L'eau montait, montait. Sous la pluie incessante, le petit bordj en terre sèche fondait; les poutres de notre pauvre chambre craquaient et s'incurvaient dangereusement; quelques jours après notre départ, elles devaient s'écrouler avec fracas. Nous avons dormi deux nuits dans la bienheureuse solitude saharienne. Nous avons été rudement secoués sur une piste semblable à des montagnes russes envahies par des blocs de rochers et par le sable lorsque, au début d'un après-midi de dimanche, nous pénétrâmes dans l'oued. Les armoises et de curieux arbustes aux larges feuilles

(1) Centre d'une confrérie religieuse. Les Senoussistes furent nos ennemis acharnés comme ils furent ceux des Italiens, non par haine d'une domination mais par haine de la religion catholique.

étaient en fleurs, un parfum capiteux, enivrant, nous baignait et puis, tout à coup, après un brusque tournant, au sommet d'une construction blanche de belle allure, dans l'azur embrasé, le drapeau bleu, blanc, rouge, apparut éployé sous la caresse d'une brise légère. Une intense émotion s'empara de nous, nous étions en France : une France inconnue faite d'éboulis de pierres surplombant une verdoyante palmeraie mais la France tout de même!...

Alors, ô Djanet, toi qui n'existes pas, toi dont le nom n'est porté par aucun village, j'ai compris pourquoi l'on t'avait baptisée ainsi. Les *tolba* (1) d'ici ne sont pas entièrement d'accord; les uns disent que ton nom signifie : jardins, les autres : Paradis. Peu m'importe! Pour moi, tu auras été l'un et l'autre, un jardin parfumé, un véritable paradis terrestre. Enfermé entre les murs infranchissables de tes montagnes escarpées, j'y aurai vécu six mois, c'est un long bail pour la vie d'un homme, promenant le long de ton oued aux frais ombrages animés par le doux murmure des sources ma curiosité jamais satisfaite. Mais, nouvel Adam puni sans doute pour cette curiosité, il me faut partir, reprendre ma vie d'errant, et, pour cela, pas besoin d'un décret divin, pas besoin d'ange à l'épée flamboyante, c'est moi-même qui me bannis, mon insatiable désir de contempler des horizons inconnus.

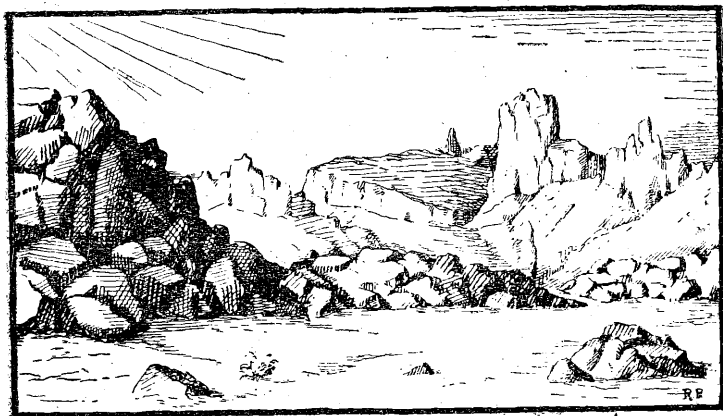
Et cependant, à la pensée de ce déchirement volontaire, mon cœur se serre!... Adieu, Djanet, mes yeux embués de larmes ne te voient déjà plus.

Adieu!...

(1) Lettrés, pluriel de *taleb*, personnage ayant une culture coranique. Djanet est un mot certainement d'origine arabe et non targuina.

DEUXIÈME PARTIE

La Frontière



DE DJANET A TIN ALKOUM

Le soleil va se lever. Ce spectacle quotidien, tout à l'heure, ne sera plus qu'un souvenir enchanteur; sortant de son voile sombre sur lequel palpite des diamants par myriades, il va renaître plus beau, rajeuni par la lumière de l'aube; je ne veux pas le regarder, je ne pourrais plus partir!

Vite, allons prendre le petit déjeuner dans cette « popote » qui nous fut si accueillante. Puis-je dire que nous en fûmes les hôtes désirés?... Non, je sais, par expérience personnelle, combien il est désagréable de venir chercher la paix au lointain Sahara et de voir ce précieux trésor menacé par l'arrivée inopinée d'inconnus. Ce que l'on a pu penser de nous alors que la T. S. F. rendait plus menaçante notre approche, je l'imagine facilement; n'est-ce pas sur les murs de cette popote même qu'un officier avait placé cette inscription aujourd'hui disparue :

« Loin des mufles!... »

Mais ils sont restés six mois, ceux qui auraient pu être

des mufles, partageant les joies et les peines de leurs camarades, les heures heureuses comme celles de « cafard », et, dernièrement, le Commandant du Territoire des Oasis, le colonel Carbillet, qui s'y connaît en hommes et sait apprécier, si j'ose dire, ceux qui viennent en mission ou en... permission, leur télégraphiait qu'il serait toujours heureux de les recevoir chez lui; le capitaine Gay, chef de l'Annexe des Ajjer, leur donnait de multiples preuves de sympathie; quand le lieutenant Florimond, chef du poste de Djanet, partit pour une longue reconnaissance à travers le Ténéré, il était ému et ils partageaient cette émotion profondément. Enfin, ce matin, près d'eux, se trouvent le docteur Aiguier et l'interprète Soulié, et tous sont tristes. Où est la joyeuse table autour de laquelle nous fîmes tant de « bridges » coupés, contrairement à toutes les règles, par les refrains les plus variés mais, sans doute, déjà oubliés en France?...

Chers amis, permettez-moi aujourd'hui de vous donner ce titre et, du fond du cœur, de vous dire notre vive affection et notre sincère gratitude; nées parmi les souffrances de l'exil, elles sont durables les affections sahariennes, n'est-ce pas?... Des journaux m'ont qualifié d'explorateur, j'ai souri d'abord de ce titre pompeux, maintenant, j'en suis très fier car j'ai fait une découverte infiniment précieuse — et ce que j'apprendrai au-delà de la frontière italienne ne sera pas pour la contredire : le Sahara est la patrie des grands cœurs et du dévouement le plus absolu.

Nous sommes tristes parce que c'est le dernier repas pris en commun mais l'heure des adieux n'a pas encore sonné. Grâce à la haute bienveillance de M. Milliot, directeur des Territoires du Sud, du colonel Carbillet et du capitaine Gay,

une voiture qui doit nous conduire à Tin Alkoum (1) est mise à notre disposition et nous aurons l'honneur d'avoir comme chauffeur et comme compagnon deux officiers : l'interprète, le *tordjman* et le docteur, le *toubib*, que, fraternellement, nous appelons des diminutifs « Mane » et « Bib ».

Depuis hier soir, l'auto est chargée, elle attend devant la porte du *bordj*. Elle a bien une allure saharienne avec ses bagages hétéroclites qui débordent de tous les côtés : huile, essence, eau, vivres, couvertures, matelas, valises, jusqu'à un bouclier et des lances touareg ! Tout cela n'est pas lourd mais très encombrant, il y en a jusque sur les ailes, et c'est un problème que d'arriver à nous caser.

Déjà, nous descendons la pente au sommet de laquelle est construit le fort et voici que, sous mes yeux, défilent comme en une rapide rétrospective tous les motifs que j'ai peints. Ces paysages font partie de moi ; plus encore que sur mes toiles, ils sont dans mes yeux et dans mon cœur, ils m'ont enrichi intellectuellement, c'est un bien que nulle révolution, nul cataclysme ne m'enlèveront jamais. Peuvent venir des jours mauvais et sombres, je n'aurai qu'à puiser dans mes souvenirs pour retrouver des heures ensoleillées.

Je reconnais les misérables huttes de paille de ceux qui, au point de vue ethnographique, furent parmi mes meilleurs informateurs : les *maâtem* (2) Amghar et El Mahadi. Nous passons sous le village d'el Mihan qui ressemble à une for-

(1) Poste frontière français à la limite du Sahara italien.

(2) Maîtres ouvriers, artisans. Les Touareg ont pour eux, surtout pour ceux qui travaillent le fer et les métaux, un sentiment fait d'un mélange de crainte et de mépris ; de mépris parce qu'ils travaillent ; de crainte parce qu'ils croient que leur science est d'origine diabolique.

teresse en ruines. Le soleil est encore derrière la montagne mais, déjà, ses rayons tendent comme un vélum d'or sur la blanche pyramide qui, à cette heure et vue à contre-jour, est bleue. Tout le monde dort; un coq chante.

Abandonnant la piste aux brusques détours et aux rudes montées, nous entrons dans l'oued. Le moteur tourne bien rond, le sable est tassé par la fraîcheur nocturne, l'interprète Soulié conduit en artiste, nous ne risquons pas de nous ensabler. Voici le village d'Adjahil, blancheur perdue dans la sombre verdure des palmiers et dominée par les murailles démantelées du ksar du Sultan Aoun et voilà, de l'autre côté, l'oued Arcouïa où dorment peut-être les victimes de ce despote cruel. La légende veut que, entre autres crimes, ce tyran se soit plu à martyriser ses esclaves. Il possédait, à quatre kilomètres de là, près du village d'Azellouaz, une maison, mais on continuait à faire sa cuisine dans le ksar. Pour lui apporter sa nourriture, il choisissait une vieille femme, lui faisait attacher les pieds à la manière d'un chameau entravé et la menaçait de mort si les mets étaient refroidis. La pauvre se hâtait mais souvent, constatant l'inutilité de ses efforts, ayant soigneusement examiné les alentours, elle cherchait à s'enfuir. Un garde veillait, elle était immédiatement rejointe et jetée aux plus affreux supplices, n'avançant ainsi que de quelques heures sa fin tragique car toujours le repas arrivait froid.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit que me fit, au cours d'une méharée un militaire indigène marié à une targuïa des Kel n' Djanet?... Un fait est certain, la vallée de l'oued Arcouïa est un véritable cimetière. Il y a là toute l'histoire muette de cette région : beaucoup de tombes, près du con-

fluent, sont récentes, d'autres plus anciennes sont nettement musulmanes, d'autres sont de la période transitoire car, si elles n'ont pas la forme habituelle, elles sont exactement tournées vers l'est et portent, représentés par des entassements de cailloux, les deux témoins islamiques. Mais il en est qui sont peut-être garamantiques. Situées à flanc de coteau, elles ont été placées là où la montagne offrait une petite plateforme, sans aucun souci de l'orientation. Elles sont construites avec un soin qui n'existe plus chez les convertis à la doctrine de Mahomet, en grosses pierres empilées les unes sur les autres par des gens qui voulaient assurer à leurs morts un abri indestructible. Leur forme est celle d'un cercle irrégulier ou d'un rectangle aux angles très arrondis.

L'interprète Soulié en a ouvert quelques-unes et, tandis que la voiture roule avec un ronronnement régulier du moteur, longeant des montagnes ensablées, véritable paysage polaire où la neige serait teinte d'un jaune délicatement safrané par le soleil de minuit, nous parlons de ses découvertes.

Dans chaque tumulus recouvert par une large dalle, épaisse et lourde, il y avait plusieurs squelettes dont la plupart des os étaient réduits en miettes mais il semble bien que, d'après leurs positions, les morts avaient été enterrés accroupis. A cela, il y a plusieurs explications : ou bien les défunts avaient été inhumés ainsi, ou bien ils avaient été enfermés vivants. Voici ce qu'en disent les indigènes, il y a deux versions : ces morts seraient les victimes du Cheikh Aoun qui, fatigué par leurs cris, les faisaient murer avant leur décès. Cette tradition ne me paraît guère vraisemblable, je préfère la seconde car chaque tombe possède deux sortes

de fenêtres par lesquelles on pouvait apporter de la nourriture aux agonisants, et les tessons de poteries plus ou moins décorées que l'on trouve à l'intérieur sont peut-être les plats dans lesquels étaient servis ces funèbres repas. Ces morts auraient été les membres d'une caste sacerdotale que l'on enterrait vivants afin que leur souffle qui avait porté la parole de Dieu ne se perdit point dans l'atmosphère. Telle est la pensée de ceux que nous avons interrogés mais cette question ne les intéresse guère : il s'agit de gens d'avant l'islamisme, ils les méprisent, à tel point qu'eux, si respectueux de leurs morts, aident volontiers à ouvrir ces tombeaux.

Pendant cette discussion, nous avons passé à ce lieu où, lors de notre arrivée, nous avons eu notre dernier ensablement. D'énormes roches ont l'allure de tortues géantes ou de sauriens antédiluviens, on se croirait dans un musée où auraient été reproduits les espèces les plus caractéristiques de la préhistoire; à la nuit, ces pierres luisantes comme des peaux humides ressemblent aux animaux que crée la fièvre en d'hallucinants cauchemars. D'autres, taraudées par l'érosion éolienne, sont de véritables divans avec un abri; quelques-unes sont complètement percées et forment des arches élégantes.

Un peu plus loin, nous lâchons, à la hauteur du terrain d'aviation d'In Débiren, la direction sud et la piste d'Amguid pour obliquer vers l'est. Le soleil encore très bas nous aveugle; pendant un moment, nous ne voyons rien, nous traversons, heureusement, un reg plat et monotone, fait de petits cailloux sombres, et sans intérêt. A notre droite, assez loin, se profile la barrière d'un Tassili dont nous nous rapprochons.

La route que nous suivons est et sera jusqu'au bout, d'un

terrain très dur où les ensablements sont impossibles, elle est infiniment meilleure que la piste automobile d'Amguid à Djanet et cependant il s'agit simplement d'une piste caravanière reconnue et soigneusement jalonnée par le lieutenant Florimond. Bientôt, elle aura une grande valeur au point de vue touristique. Nous sommes les premiers civils à rouler sur ce sol. Une seule automobile y avait passé avant nous et ses traces que de temps à autre nous recoupons sont une preuve de plus de la bienveillance du colonel Carbillet. Sachant que nous devons faire ce voyage, ce chef soucieux du bien-être de tous ceux qui vivent dans son Territoire, indigènes ou Européens, profitant du retour de son adjoint, le commandant Poteau, lui avait demandé de se rendre compte si ce voyage était possible sans trop de fatigue, même pour une femme. Le Commandant revint enchanté de sa tournée, nous eûmes l'autorisation de passer.

Un peu las, à cause du réveil matinal, je commence à m'assoupir lorsque, derrière moi, j'entends le Docteur s'écrier :

« Des gazelles! des gazelles!...

— Où? Mais où donc?... répond le Tordjman, chasseur intrépide. Et déjà s'impatientant : Vite, passez-moi des balles et le mousqueton!... »

A contre-cœur, j'obéis; je les vois ces gazelles mais me garde bien de les montrer. Le Docteur continue :

« Là, à cent mètres, dans la direction d'In Ezzan! »

Elles sont cinq ou six qui nous regardent, petites taches fauves à peine plus foncées que les sables environnants. Le mousqueton est chargé, l'Interprète tourne la voiture vers elles. Elles bondissent, légères et sans crainte, s'éloignant à peine

de cet engin qu'elles n'ont jamais vu. Le bruit de l'accélérateur les effraie et commence la fuite éperdue!... O la grâce d'une harde de gazelles! Elles se détendent comme des ressorts, pattes antérieures repliées sous le ventre, la petite tache blanche de leurs derrières formant une excellente cible rayée de noir par la queue sombre. L'Interprète épaula mais ma femme implora :

« Je vous en prie, Mane, ne les tuez pas, elles sont si jolies! Ils sont si tristes les yeux de la gazelle blessée, si expressif le regard devant le couteau qui va achever la victime! »

Troublé par ces paroles, le Tordjman n'a pas pressé sur la détente mais il hausse les épaules et accélère à nouveau. Alors la voix féminine se fait plus émue :

« Je vous en supplie, Mane!... »

Lentement, le fusil épaulé pour la seconde fois s'abaisse.

« Elles sont trop loin! » dit avec dépit le chasseur.

Mais Soulié est un tireur émérite; à une distance double, il aurait pu tuer et nous lui savons gré de nous avoir épargné le spectacle d'une douloureuse agonie sous ce soleil radieux.

Revenant sur nos traces, nous regagnons la piste et bientôt nous entrons dans le lit d'un oued assez étroit dont la végétation, par comparaison avec l'aridité des heures précédentes, nous paraît luxuriante. Il y a des arbres véritables, *thala* et *éthel*, la plupart sont couverts de feuilles mais quelques-uns ne sont plus que des squelettes au premier stade de la sili-cification. Il y a des arbustes aux tons variés depuis le vert le plus intense jusqu'à l'or le plus éblouissant, en passant par toute la gamme des ocres et des cadmiens. Il y a même,

ça et là, des herbes étoilées de jaune et de mauve mais ces fleurs, dès qu'on les cueille, s'étiolent et meurent!

À notre gauche, toujours la barrière du Tassili. Proche de nous, nous en voyons les détails. Ce sont des murs étaguant leurs défenses sur des plateformes superposées s'élevant à six cents pieds de haut jusqu'à une forêt de tours et de pinacles; la comparaison avec des architectures est tellement évidente qu'elle en devient banale. Dans le contre-jour, tout est bleu et mauve mais, déjà, le sommet de chaque aspérité s'orne d'un précieux liseré d'or ou d'argent.

À notre droite, ce sont de vieilles montagnes usées. Bien qu'en pleine lumière, elles sont noires. Des éboulis de pierre ressemblent à des tas d'antracite tandis que des masses rocheuses et lisses ont l'aspect de coulées d'asphalte en fusion. Quelle différence entre les tons adoucis des châteaux forts titanesques et ces obscurités infernales! C'est beau, d'une beauté impossible à faire comprendre à qui n'a pas vu. Pourtant en nous chacun des préoccupations personnelles, nous ne pouvons admirer comme nous le voudrions et, plus tard, nous le regretterons. Le Docteur songe qu'à cette heure, la théorie des malades s'achemine vers son infirmerie et qu'il ne sera pas là pour les soigner. Le militaire indigène qui nous accompagne, soucieux de prouver qu'on a bien fait de le choisir comme guide, nous jette les noms donnés par les Touareg à chaque pierre, à chaque montagne, à chaque rameau d'oued; de temps en temps, il nous montre dans le Tassili une traînée claire, preuve qu'il a plu sur les sommets et que, depuis peu, une *guelta* a débordé; il sait où sont les puits et les rares sources, pourtant il n'est passé là que quatre fois mais la mémoire topographique des Arabes

nomades est légendaire. Le Tordjman soucieux de conduire regrette encore son coup de fusil manqué, il en oublie de chanter ! Ma femme contemple — mais la voiture va trop vite — et elle porte en elle le regret de ce qu'elle a quitté et l'inquiétude de ce qu'elle va voir, et puis elle songe que, depuis plus de deux mois, nous sommes sans nouvelles des nôtres et qu'il faudra un autre mois avant d'en trouver chez notre Consul de Tripoli. Quant à moi, je me lamente, ces paysages que, peut-être, je ne reverrai jamais plus, je voudrais longuement les étudier ; à chaque détour, je voudrais planter mon chevalet. Je voudrais m'arrêter mais le désert est un pays redoutable où l'on passe, où l'on ne s'arrête jamais !...

Et justement, voici que, là-bas, au sortir de l'oued, dans une plaine fermée par une montagne semblable à une coupe renversée que domine un donjon, ou, plutôt, à un sein arrondi à la pointe érigée, s'offre à nous l'image du pèlerin saharien. Ce sont des silhouettes étranges qui flottent et tremblent au-dessus d'un mirage. En approchant, nous reconnaissons une petite caravane composée de quatre chameaux et de deux Touareg. Ils viennent du Fezzan et se dirigent vers Djanet. Pour épargner leurs bêtes chargées du produit de leurs échanges, ils vont à pied, les deux mains appuyées sur un bâton passé derrière leur tête et depuis des jours, ne prenant que le repos indispensable, ils marchent !...

En arrivant près d'eux, nous les saluons avec les formules obligatoires de la politesse targuïa :

« Comment est ta couleur ?

— Certes ma tête est avec le bien ! Et toi, ça va ?

— Louange à Dieu, ma tête est avec le bien. *Kif enmek?* (1)

— *Labès! ou enta, b'hheir?... (2) »*

Cela pourrait et devrait continuer longtemps mais un des Touareg en qui nous avons deviné plutôt que reconnu, sous son masque bleu, le fils du *Caïd* (3) d'el Mihan, est pressé de suivre sa route et nous-mêmes avons hâte d'atteindre notre but. Encore quelques mots aimables et nous nous serons les mains à la mode *targuïa* qui consiste en un large geste de tout le bras droit s'achevant par une friction des paumes ouvertes assez appuyée pour que le contact des chairs produise un bruit soyeux. Et, chacun de notre côté, sans nous retourner, nous reprenons notre course, eux lente, et nous plus rapide.

— *Emchi bel aâfia fi aman Allah!* (4)

Nous entrons maintenant dans une région de Tassili : un plateau rocailleux fait de grosses pierres noires et pour lequel je ne vois de comparaison possible avec aucun des pays européens que je connaisse. C'est un entassement d'énormes cailloux où il semble qu'on ne pourra jamais passer. Pour éviter une série de roches, la voiture file vers le nord pour revenir, après un brusque détour, vers le sud. L'un après l'autre, nous faisons face à tous les points cardinaux et à leurs intermédiaires. Véritable dédale, sans les

(1) Comment vas-tu?... Il est de règle, chez les Arabes comme chez les Touareg, de demander un grand nombre de fois des nouvelles de la santé.

(2) Ça va! et toi, tu es avec le bien?...

(3) Chef indigène.

(4) Va avec la paix sous la garde de Dieu!

redjem (1), nous serions irrémédiablement perdus mais il y a ce fil d'Ariane car, je l'ai dit, la piste a été méticuleusement jalonnée.

Au sortir de cette zone infernale qui, cependant, me rappelle certaines images pieuses données dans mon enfance par un brave homme de curé — elles reproduisaient avec naïveté un ange ailé montrant le difficile chemin du Paradis à un « bambino » vêtu d'azur — nous éprouvons le besoin de nous reposer et de nous restaurer. Un peu ankylosés, nous nous fauflons hors de la voiture, mangeons quelques œufs durs et buvons avec délice un peu d'eau tiède fortement parfumée par son séjour dans un réservoir ayant naguère contenu de l'huile de machine!...

Brève halte, il est onze heures un quart et nous espérons être à Tin Alkoum pour déjeuner plus confortablement vers une heure et demie, d'autant plus que le chemin qui nous reste à parcourir traverse un reg très dur avec des montées et des descentes insensibles à nos 19 C.-V., nous roulerons à vive allure et, déjà, notre chauffeur-interprète se grise à la pensée de faire un peu de vitesse.

Mais voici qu'à notre gauche se profilent des silhouettes extraordinaires, on dirait une longue procession d'orants à demi ensablés; ce sont des roches probablement d'origine basaltique qui émergent d'une dune. Ne pouvant songer à dessiner le moindre croquis, je demande au Tordjman de s'arrêter pour me permettre de changer mon rouleau de pellicules et de prendre un ou deux clichés. Avec bonne grâce, il me l'accorde. Funeste idée!...

(1) Entassement conique de pierres. Ce système déjà utilisé par les caravaniers touareg et arabes a été adopté par nous.

Nous repartons normalement mais, lorsqu'il faut passer de deuxième en troisième vitesse, impossible! Pensant qu'il s'agit d'un caprice passager de la mécanique, le lieutenant Soulié roule encore quelques centaines de mètres, pesant de toutes ses forces sur le levier mais rien à faire! Alors?... Alors, c'est la panne et il faut réparer! Réparer en plein désert et sous le brûlant soleil de midi...

Réparer, mot facile, réalisation combien plus difficile! Complètement ignorant de tout ce qui concerne l'automobile, navré de mon impuissance et de mon involontaire responsabilité, je regarde. Je regarde et je vois deux excellents amis qui suent à grosses gouttes et s'enduisent d'huile. Je vois des clés anglaises qui ne tournent pas et des tournevis qui ne mordent pas. Pendant plus d'une heure, je vois deux hommes qui se prodiguent en efforts inutiles. De guerre lasse, ils décident de remonter ce qu'ils ont démonté et de... déjeuner!

Le repas terminé, nous envisageons la situation sans la moindre inquiétude. D'abord nous interrogeons le militaire :

« A quelle distance sommes-nous de Tin Alkoum? »

— Avec un chameau qui marche bien, répond-il, il faut compter une bonne journée de marche.

— Alors, répliquai-je, cela fait environ quarante ou cinquante kilomètres?

— Cela dépend du chameau. S'il marche bien comme j'ai dit — et s'il plaît à Dieu — oui. Mais s'il va lentement, il y a peut-être soixante ou soixante-dix kilomètres!... »

Singulière arithmétique qui nous empêche d'abandonner la voiture et les bagages et de faire la route à pied, première solution que nous avons envisagée; solution toujours

dangereuse et qui n'est jamais à conseiller car on risque de présumer de ses forces alors qu'il faut transporter une lourde charge d'eau et de vivres, les récents accidents mortels du Hoggar et de la Nubie n'ont pas eu d'autre cause. Mais nous avons encore le choix : premièrement, rester sur place et attendre le secours qui nous arrivera de Djanet dans une huitaine de jours. C'est possible. En nous rationnant, nous avons des vivres en quantité suffisante; il y a du bois pour faire chauffer notre nourriture à deux kilomètres et, dans la direction opposée, à une quinzaine de kilomètres, il y a une guelta un peu boueuse mais dont l'eau n'est pas malsaine. Dans ces conditions, huit jours à l'abri de la voiture et huit nuits à la belle étoile, malgré le retard que cela apporterait à notre programme, ne sont pas pour nous déplaire. Cependant, nous nous rallions à l'avis du Docteur qui conseille de remettre l'automobile en marche et de faire tout ou partie du chemin qui nous reste en deuxième vitesse.

J'aurais pu ici pousser le tableau au noir, montrer notre détresse au milieu d'un paysage aride et désolé, dire que stoïquement nous nous préparions à mourir de faim; d'autres se sont ainsi tressés des couronnes de faciles lauriers. Outre que ç'aurait été accomplir la chose que je déteste le plus au monde : mentir, cela aurait été aller contre la tâche que je me suis fixée : lutter pour le tourisme au Sahara. Or, il faut bien qu'on le sache, on risque moins au désert que n'importe où ailleurs et, si le problème du dépannage est un peu plus compliqué, il ne devient dangereux qu'aux imprudents.

Contre toutes les règles de la composition, j'ai interrompu mon récit pour donner des conseils de sagesse et rassurer

les timorés et j'aime mieux le dire tout de suite, tout se termina très bien.

La voiture était dans un creux. Tandis que l'Interprète reprend sa place au volant, nous nous arc-boutons et la hissons jusqu'au sommet. Je m'insinue alors, colis parmi les autres ballots! Le Docteur et le militaire continuent à pousser pour permettre au moteur de partir. Comment va-t-il se comporter et que va faire notre pont-arrière?... *El hamdou lillah!* (1) nous n'entendons pas cette pétarade que nous craignons et le toubib et l'indigène remontent dans le véhicule en marche.

Il va, au milieu d'un bruit de ferrailles et de ratés, à une vitesse de dix kilomètres à l'heure. Au bout de vingt minutes, le plancher devient brûlant et d'épaisses fumées noires sortent de tous côtés. Déjà, je me demande comment je ferais si le feu venait à se déclarer. Littéralement, je suis prisonnier, les bagages dérangés par les rudes secousses de la piste forment un barrage difficile à escalader; les bâches de toile sont solidement fixées; le siège du conducteur est très haut et il me faudrait attendre que l'Interprète soit descendu; à côté de moi, j'ai un réservoir d'essence et sous mes pieds, la nourrice à huile. Constatant l'impossibilité d'une fuite rapide, quoique conscient du danger véritable, je murmure : « *Mehtoub!*... (2) » et attends rasséréiné. Par crainte de ne pouvoir repartir, nous n'arrêtons pas mais, un quart d'heure plus tard, nous sommes bien obligés de stopper, tant la chaleur devient suffocante, et de laisser refroidir le moteur.

(1) Louange à Dieu!

(2) C'est écrit!... Formule du fatalisme et de la résignation islamiques.

L'eau du radiateur est brûlante mais ne bout pas. L'essence, hélas! diminue de façon inquiétante, quant à l'huile, il n'en reste, pour ainsi dire, plus une goutte. Justement préoccupé pour le retour, le Tordjman estime qu'on ne peut continuer à rouler ainsi et, sans un mot, il recommence à dévisser écrou après écrou. Hélas! comme la première fois, la boîte de vitesse hermétiquement close refuse de se laisser ouvrir et de livrer son secret.

A nouveau, nous écoutons la sagesse du toubib qui, par instants, s'exprime à la manière de ce bon M. de la Palisse :

« Il est impossible de réparer ici, dit-il, essayons d'aller jusqu'à Tin Alkoum, là, reposés et un peu mieux installés, peut-être aurons-nous plus de chance. En tout cas, s'il faut abandonner la voiture, demandons-lui tout ce qu'elle peut donner; tant qu'elle nous portera, nous n'aurons pas à marcher à pied!... »

Aussitôt, nous rééditons la manœuvre du précédent démarrage, elle réussit encore. Au bout d'une demi-heure, nouvel arrêt obligatoire, il faut mettre notre avant-dernier bidon d'huile. Toutes les trente minutes, nous devons ainsi laisser refroidir le moteur mais, à la troisième halte, le réservoir assoiffé absorbe gloutonnement les dernières gouttes d'huile!...

« Allons toujours, quand il n'y aura plus de lubrifiant, nous prendrons le train 11, dit Soulié décidé à rire de nos malheurs, mais je crains que nous ne soyons encore loin car il existe sur le Tassili un rocher dit de la Vierge, il est visible à une dizaine de kilomètres de Tin Alkoum et je ne l'aperçois pas!... »

Fatigués par la longue et lente course, nous ne nous intéressons plus au décor et, cependant, nous nous approchons

d'un Tassili qui ressemble à s'y méprendre à celui de Djanet. Aurions-nous — ce qui arrive souvent au désert — tourné en rond?... Non, car la piste que nous suivons descend, ce qui permet à notre distingué chauffeur de lâcher l'accélérateur; de plus, le soleil est déjà très bas, un léger vent debout s'est levé, le moteur chauffe moins et ne fume plus.

Sans raison apparente, je lève les yeux et regarde un peu en arrière. Au sommet le plus haut de la chaîne montagneuse, comme sur beaucoup de nos collines de France, se dresse, posée sur un socle, une silhouette, véritable statue de la Vierge, drapée, debout, les bras tendus le long du corps et les mains ouvertes.

« Oh! m'exclamai-je, voyez, Mane, ne serait-ce pas le fameux rocher dont vous nous avez parlé?... »

Il se retourne et, utilisant l'affirmation targuïa, il s'écrie :

« *E ou Allah!* (1) comment se fait-il que nous ne l'ayons pas vu plus tôt, nous sommes à peine à trois kilomètres de Tin Alkoum!... »

Et, là-dessus, oubliant ses fatigues, il entonne une de ces chansons allègres dont il possède un répertoire des plus variés.

Nous entrons dans un oued verdoyant coupé de petites dunes mais le sable est assez ferme et, avec notre deuxième vitesse obligatoire, nous les passons sans la moindre difficulté. Suit du reg dur, nous obliquons à droite et, au loin, nous apercevons une construction basse devant laquelle des formes humaines s'agitent : c'est Tin Alkoum et les militaires, alertés par les pétarades de notre moteur, s'apprêtent à rendre les honneurs.

(1) Oui, par Dieu!

Ils sont là quatre hommes et un brigadier indigènes qui manœuvrent fort bien et nous invitent ensuite, selon la règle de l'hospitalité saharienne, à prendre les trois tasses traditionnelles de thé vert.

Sans perdre de temps, après une toilette sommaire, nos deux officiers remontent en auto avec le brigadier. Ils vont au campement italien inviter à dîner le lieutenant Foddi qui, demain, nous conduira jusqu'à Ghat. Il y a cinq kilomètres; dans une heure, ils seront de retour. En attendant, choisissant parmi nos meilleures conserves, nous préparerons un repas que, cependant, nous aurons un peu honte d'offrir.

D'abord, nous visitons le poste. Visite rapide! Deux murs de pierre sèche, hauts d'un mètre vingt, avec chacun une ouverture, limitent une vaste cour dont les autres côtés sont fermés par des *zériba* (1) divisées en plusieurs pièces. Dans la cour, un autre enclos minuscule est la cuisine : éclairés par le seul feu de bois, nous y devons faire cuire sur un âtre de trois pierres notre dîner dans des marmites ou beaucoup trop grandes ou beaucoup trop petites.

Là, toute l'année, vivent quatre militaires indigènes qui, aux jours de fête, hissent à un mât de fortune les couleurs françaises. Pour tout horizon, immuable dans sa beauté à laquelle, sans doute, ils ne sont guère sensibles, à gauche, à droite, et en face, dominé par la montagne, l'oued avec quelques arbres; derrière, de gros blocs de pierre arrondis et envahis par le sable. Bornes frontières vivantes, ils sont là pour prouver qu'ici s'arrête un des plus vastes domaines de la plus grande France. Aucune distraction si ce n'est une

(1) Huttes de paille que les Touareg appellent *ékabar* ou *tékabart* selon leur forme.

fois par semaine la visite des courriers français et italiens qui viennent échanger les lettres des officiers italiens et français, preuve de l'étroite collaboration qui règne entre Ghat et Djanet.

L'heure d'attente fixée est depuis longtemps passée et notre cuisine n'y gagne rien : le potage devient de la colle de pâte, les haricots se dessèchent et bientôt la viande sera carbonisée! La nuit est complète, au ciel cendré d'une poussière d'astres, palpitent, si proches qu'on les dirait à portée de la main, les étoiles de première grandeur; lucioles piquées par une main criminelle sur le sombre azur, elles s'enveloppent de lueurs phosphorescentes pour mourir en beauté. Pourquoi cette comparaison lugubre? Est-ce parce que, vaguement inquiet, je guette dans l'obscurité en faisant les cent pas? Mes yeux se fatiguent et je crois voir derrière un renflement du terrain la lueur des phares. Mirage de la nuit! A chaque fois, j'appelle un militaire mais il me répète toujours la même réponse :

« *La, ia Sidi, oualou!...* » (1)

Enfin, vers neuf heures, il n'y a pas de doute possible et, un quart d'heure plus tard, la voiture est là, de plus en plus haletante. Le lieutenant Foddi en sort le premier; il est grand, vêtu du large *seroual* (2) et d'un *boubou* (3) blanc d'une coupe élégante, et coiffé du joli petit calot de l'armée coloniale italienne; aux pieds, il porte des *naïl* (4). Son teint est bronzé et son visage allongé par une barbe

(1) Non, ô mon Seigneur, il n'y a rien!

(2) Vaste culotte saharienne.

(3) Sorte de veston ample en toile.

(4) Grandes sandales targuïat.

très noire ainsi que ses cheveux abondants et ondes. La physionomie est ouverte, éclairée par des yeux rieurs d'un bleu de porcelaine. Il est beau comme un jeune dieu qui serait un homme actif et un chef à l'autorité ferme et douce.

Il parle bien le français et, au dîner — qu'il arrosera d'un délicieux Marsala — il se montrera plein de gaieté; cependant, il est aussi fatigué que nous, n'a-t-il pas fait sur son méhari, sans repos, la course entre Ghat et son campement où il arrivait lorsque nos officiers vinrent l'inviter et cela uniquement pour nous apporter le salut de ses chefs et de ses camarades et nous conduire au premier poste italien?

Il est décidé que demain nous partirons à six heures, c'est-à-dire à cinq heures puisque, maintenant, nos montres sont réglées par le fuseau de l'Europe Centrale et que ni l'Algérie, ni le Sahara n'ont adopté l'heure d'été française.

Après cette rude journée, il est bientôt minuit, nous serions heureux de trouver un lit. Malgré la bonté de nos compagnons qui nous prêtent leurs matelas, notre couche sera dure. La zériba est un abri virtuel; quelques jours plus tôt, on y a tué un scorpion et parfois les vipères y viennent rôder; de plus, un vent froid passe par toutes les fissures, ce qui ne nous empêche pas de nous endormir rapidement, tout vêtus, roulés dans nos burnous, le nez sous nos couvertures, d'un sommeil accablé et sans rêve.

Mais au réveil, ma femme pourra dire avec fierté qu'elle est la première française, la première européenne, ayant dormi sous la zériba de Tin Alkoun.

DE TIN ALKOUM A GHAT

Nous sommes tous levés ensemble, il fait à peine jour. Déjà, le Tordjman s'affaire autour de la voiture. Militaires français et italiens, officiers italiens et français, et nous-mêmes, nous poussons la lourde automobile, mais, refroidi par la nuit, le moteur refuse tout service; le capot soulevé, on s'aperçoit que deux bougies sont hors d'usage et nous n'avons pas de quoi en changer!

Sur le conseil du lieutenant Foddi, l'Interprète envoie, immédiatement et au grand trot, un méhariste au campement italien, pour transmettre au peloton l'ordre de venir à Tin Alkoum. Près de deux heures passent en piétinements inutiles et il commence à faire très chaud.

Au matin, le caravanier se réjouit d'être parti tôt,

dit un proverbe local (1), car le voyageur encore à moitié endormi achève sa nuit, bercé par la démarche de son chameau et, lorsque se lève le soleil, malgré la longue étape déjà parcourue, il n'est pas fatigué. Hélas, ce n'est pas notre

(1) Tous les proverbes traduits dans ce chapitre et dans le suivant, ainsi que les renseignements historiques, ont été recueillis grâce à l'obligeance du lieutenant Lucchesi, qu'il trouve ici l'expression de ma bien vive gratitude.

cas!... A peine remis de notre lassitude de la veille, nous commençons notre journée par une attente énervante et c'est par une température torride qu'il nous faudra naviguer puisque, dit-on, le chameau est le vaisseau du désert.

Entre Tin-Alkoum et Barkat, village où un camion automobile viendra nous chercher, il y a un peu plus de cinquante kilomètres or un chameau à son allure normale fait environ cinq kilomètres à l'heure, c'est donc une méharée de près de dix heures que nous allons entreprendre dans de mauvaises conditions. Ma femme n'était montée qu'une fois et pour une assez brève promenade sur cet étrange animal. A Djanet, les montures étaient en reconnaissance ou retenues dans les lointains pâturages; lors de nos précédents séjours au Sahara, ayant toujours des automobiles à notre disposition, nous n'avions pas jugé utile de nous entraîner. J'étais assez inquiet!... Cela ne surprendra pas si l'on songe que beaucoup de gens se déclarent épuisés après un voyage de même durée dans un chemin de fer confortablement suspendu où l'on est à l'abri de la poussière, du soleil et du vent.

Chacun sait que l'on monte à chameau sur une selle appelée *rahla*. Les plus belles sont fabriquées au Soudan, dans la région d'Agadès; fort élégantes de forme, elles sont assez peu pratiques. Le dossier n'est pas confortable, si l'on s'y appuie, on a tout de suite le dos meurtri par les chocs répétés; la croix qui termine le pommeau casse très facilement, inutile de chercher à vous y cramponner si l'animal fait un faux pas ou si vous vous sentez sur le point de tomber; leur seule valeur est d'ordre psychologique, elles donnent au méhariste l'impression qu'il est maintenu. La selle est posée sur le garrot, à l'endroit où se font sentir avec le maximum d'amplitude tous les

mouvements des membres antérieurs. Pour conserver l'assiette, on appuie fortement — les jambes étant croisées — les deux pieds nus sur la naissance du cou; en même temps, au moyen de la rêne unique, on relève la tête du méhari.

Voilà la technique. Lorsqu'il s'agit de passer à la pratique, c'est une autre affaire!... Même agenouillé, le chameau surmonté de sa rahla est encore trop haut pour être facilement enjambé surtout par une femme et, lorsqu'il se relève, on est à plusieurs reprises projeté d'avant en arrière assez brutalement pour que l'on se trouve tout à coup juché à plus de deux mètres du sol, ayant un peu perdu le sens des réalités. C'est le moment le plus pénible, on se sent impuissant, soumis à la plus ou moins bonne volonté d'un animal grognon, à l'œil méprisant, et que l'on ne sait pas diriger. Ainsi qu'on a eu soin de vous l'indiquer, de votre pied droit, vous poussez l'encolure, la monture s'ébranle, vous êtes dans le vide sur un piédestal instable, vous avez la sensation que la catastrophe est imminente; balancé sur votre selle, vous ignorez comment tenir l'équilibre, vous avez l'impression que vous êtes à la merci d'une bête survivante de la préhistoire, et, déjà, vous cherchez le point le plus favorable pour votre chute. Minute infiniment désagréable que tout méhariste a vécue peu ou prou. Nombreux ceux qui, n'ayant pu vaincre cette crainte, ont exigé qu'on les fasse redescendre tout de suite et qui ne sont plus jamais remontés.

Pourtant, quoi de plus agréable qu'une méharée?... A notre époque, on est toujours trop pressé sans quoi ce serait le mode de locomotion idéal pour les randonnées sahariennes.

Précisément, voici le peloton. Sur une seule ligne avance une douzaine de militaires vêtus, comme nos soldats indi-

gènes, de la longue *gandoura* (1) blanche, la taille serrée par une ceinture de flanelle rouge dont les extrémités remontant dans le dos viennent se croiser sur la poitrine. Ce costume, la fière allure des hommes, leur teint basané, leurs turbans drapés très haut comme un heaume blanc, tout contribue à leur donner l'aspect de preux chevaliers. En tête, marche le portefanion et c'est un spectacle extrêmement émouvant que de voir flotter cet étendard dont les couleurs sont si voisines des nôtres. Pour nous, on a dérangé cette bande armée, un officier s'est déplacé et ce drapeau nous apporte à la limite de son vaste territoire, le salut de toute l'Italie. Que dis-je? ce n'est pas pour nos modestes personnes qu'on a déployé tant d'apparat, c'est parce que nous sommes français et c'est au nom de la France que nous rendons son salut à cette oriflamme tricolore : verte, blanche et rouge.

Les méharistes font baraquier (2) leurs montures et, derrière eux, nous apercevons deux magnifiques chameaux du Hoggar à la robe blanche, tels que se plaisent à les chanter les improvisatrices targuïat. Nous reconnaissons qu'ils nous sont destinés car, par une délicate attention, la croix de leurs rahla a été drapée aux couleurs françaises. Nous ne trouvons pas de mot pour dire notre gratitude mais, nous tournant vers le lieutenant Foddi, nous lui serrons la main en une étreinte de fraternelle reconnaissance.

Ce désir évident de nous être agréable est le résultat d'une sage politique qui, au début, fut simplement de la politesse entre voisins. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » proclame l'Évangile! Nous avons ici-même, à cette

(1) Sorte de longue chemise en toile ou en laine suivant la saison.

(2) On dit d'un chameau qu'il baraque lorsqu'il s'agenouille.

frontière coloniale, la preuve de ce qu'ils peuvent faire lorsqu'ils cherchent à se comprendre : d'un côté, le major Moccia, de l'autre, le commandant Carbillet, deux chefs trop ignorés auxquels cependant nos patries doivent rendre un égal hommage.

En Europe, on cherche à soulever deux peuples de même race, on est à la veille d'une lutte fratricide. Dans le plus lointain Sahara, deux soldats vivent à côté l'un de l'autre, séparés seulement par une ligne idéale et mal définie. Ils échangent des correspondances amicales et, lorsque la nécessité s'en fait sentir, collaborent pour le plus grand bien de leurs immenses Territoires et des indigènes qu'ils ont la charge d'administrer.

Premier résultat de cette entente loyale : M. le Gouverneur Général Carde vient à Djanet, survolant sans crainte de terribles déserts où les difficultés d'atterrissage sont multiples; lorsqu'il se pose à In Débiren, trois avions italiens sont là pour saluer le chef suprême de l'Algérie.

Au déjeuner, en un discours prophétique, le Gouverneur s'écrie :

« Puisse, Messieurs, votre exemple être suivi et puissions nous voir, un jour prochain, la même fraternité régner sur nos frontières européennes que celle que je constate — et avec quelle joie — sur cette frontière saharienne!... »

Après une longue tournée qu'ils avaient accomplie ensemble à travers la Tripolitaine et l'Algérie, le commandant Carbillet et le major Moccia, devenus tous deux colonels, se retrouvaient à la table de M. Carde mais, cette fois, à Alger, dans son Palais d'Hiver. Ce fut au tour du Colonel italien

de prendre la parole et l'on pourrait résumer son « toast » en ces quelques mots :

« Monsieur le Gouverneur Général, vos vœux ont été exaucés, c'est donc en l'honneur de l'amitié franco-italienne que je lève mon verre! »

Que de fois, au cours de notre randonnée à travers la Libye n'avons-nous pas entendu exprimer ces mêmes sentiments; la forme pouvait varier, la pensée restait la même. Un officier me racontait qu'au moment où une politique incompréhensive avait failli nous lancer les uns contre les autres, il parlait des événements avec un Garibaldien. Ce vieillard, malgré son grand âge, était encore très sain d'esprit; il était d'abord incapable de répondre et pleurait. Puis, quand son émotion s'était un peu calmée, il disait :

« Mon fils, ce que tu dis là est mal, il est impossible que nous nous battions contre les Français, ils sont nos frères!... »

Tous, en France, nous partageons l'avis du vieux Garibaldien, aussi quelle joie ce sera pour nous lorsque réunis le soir après dîner dans le magnifique salon de Ghat, à plusieurs reprises, nous entendrons la *Marseillaise* répondre en écho à l'*Hymne Royal*. C'était la T. S. F. qui, au delà de la mer et des sables, nous faisait communier dans l'allégresse à la réconciliation de nos deux peuples. Alors, dans un mouvement irrésistible, l'un de nous se levait et s'écriait : « Vive l'Italie! » à quoi, tous ensemble, nos hôtes répliquaient : « Vive la France!... » C'était l'époque des accords de Rome!...

Je dois cependant faire un reproche à nos amis : nous espérions en allant chez eux apprendre l'italien. Cette langue si musicale, nous avions grand plaisir à l'écouter mais bien

rarement lorsqu'on s'adressait à nous car presque tous les officiers parlaient admirablement le français et, si nous étions heureux de constater avec quel soin on enseigne notre grammaire en Italie, nous aurons le regret de ne pas savoir l'italien ! Il s'est néanmoins trouvé quelques postes où nos hôtes, manquant d'habitude, n'osaient se servir de notre idiome ; parlant lentement, articulant avec soin chacun dans notre langue, nous arrivions très bien à nous comprendre, ce qui prouve que nous sommes faits pour nous entendre.

J'avoue pourtant que nous aurions été gênés si tout de suite le lieutenant Foddi nous avait obligés à cet effort d'attention soutenue que nécessite l'emploi de deux dialectes différents. Mais il s'exprimait avec si peu d'accent que nous avions l'impression d'avoir l'un des nôtres pour nous conduire. De plus, sentant combien nous avions de peine à quitter nos charmants camarades de Djanet, il invite le Toubib à nous accompagner jusqu'à mi-chemin tandis que le Tordjman cherchera à mettre la voiture en ordre de marche pour le retour. Il est d'ailleurs en partie rassuré car le Lieutenant a promis de lui envoyer dès le lendemain les bougies hors d'état et l'huile qui manque.

Nous voici donc en route. L'arrimage de nos bagages ne fut pas chose facile bien qu'un plus grand nombre de chameaux de bât qu'il n'était nécessaire ait été prévu. Il est neuf heures passées, le soleil darde déjà des rayons presque verticaux. Nous suivons le cours de l'oued sur une sorte de *reg* fait de gros cailloux arrondis et profondément enfoncés dans le sable. Des sentiers qui s'entrecroisent, se rapprochent, s'éloignent les uns des autres, rayent le terrain de bandes plus

claires; il y en a ainsi à perte de vue; ce sont des pistes caravanières.

Quand on songe au petit nombre de chameaux qui passent là aujourd'hui, on se demande combien de millénaires il a fallu pour que ces chemins finissent par être si bien tracés; certains rochers affleurants sont creusés d'un profond sillon par la molle semelle des méhara. Nous sommes ici au véritable carrefour de deux mondes, la voie qui relie la race blanche à la noire. Que d'esclaves conquis au cours de périlleuses *razzia*, ramenés du lointain Soudan firent à pied cette route, combien d'entre eux périrent de soif, de faim, de fatigue, demeurèrent abandonnés, dont les os calcinés par le soleil et réduits en poudre par le vent, se mêlèrent au sable que foulent nos montures?... Que de barils de poudre d'or, que de caisses de plumes d'autruches, que de défenses d'éléphants, guettés par les Touareg cupides, passèrent là pour aller enrichir l'Occident et, une fois transformés en bijoux, en parures, ornèrent des beautés blanches ou noires, libres ou captives! Aujourd'hui, il n'y a plus de commerce d'esclaves et les objets précieux de l'Afrique Centrale prennent une voie plus rapide...

Nous parlons peu; déjà la chaleur commence à nous sécher les lèvres. Cependant j'adresse quelques mots aux militaires en arabe; ils rient de ce bon rire naïf si particulier aux peuples jeunes. Je m'étonne de leur étonnement. J'apprendrai plus tard que les officiers ne s'expriment jamais que dans leur langue afin d'obliger les indigènes à apprendre l'italien. Précisément, le lieutenant Foddi se tournant vers un de ses méharistes lui ordonne de partir en avant à son campement pour qu'on y tienne chauds le thé et le chocolat qu'il veut

nous offrir. C'est à mon tour d'être surpris en constatant avec quelle facilité ce militaire comprend et avec quelle aisance il s'exprime dans la langue de son chef.

Nous voici au campement et faisons baraquier nos montures. Quelques tentes sont disséminées dans des arbustes. Elles sont vides et c'est l'infirmier qui nous apporte les boissons réconfortantes. Assis à la turque, nous bavardons mais le Docteur apprend qu'il y a un malade, il propose de l'examiner. Pendant ce temps, le lieutenant Foddi nous explique le travail qu'il est en train d'exécuter. S'il est possible, avec quelques secousses, de faire en automobile le chemin que nous venons de suivre, au delà, il n'en va pas de même. Les Italiens, voulant prouver à la France leur désir — désir réciproque d'ailleurs — de communications plus rapides et plus faciles que celle de la traversée du dangereux Tassili, ont coupé la montagne, comblé des ravins et bientôt une véritable route permettra, sans la moindre difficulté, d'aller de Djanet à Ghat et réciproquement.

On se demandera pourquoi un tel effort dans un pays aussi stérile. A l'heure actuelle, la seule ressource du désert qu'il s'agisse du Sahara Tripolitain ou du Sahara Algérien est le tourisme or, jusqu'ici, Ghat et Djanet étaient le bout du monde, au delà, il n'y avait rien, pas d'oasis, pas de curiosités naturelles et le voyageur était obligé de revenir sur ses pas. Maintenant, partant d'Alger ou de Tripoli, il pourra traverser des sites incomparables sans éprouver jamais l'ennui du déjà vu. Cette nouvelle route crée un lien de plus entre la France et l'Italie. Sans doute, il ne s'agira jamais là de « tourisme du dimanche », il faut un certain courage et beaucoup de temps pour accomplir de telles randonnées.

Mais que celui qui ne manque ni de l'un ni de l'autre n'hésite pas ; il sera récompensé au centuple par les émotions d'ordres si divers que lui réserve le désert. Seulement, qu'en passant sur les routes tripolitaines, de même que sur les pistes sahariennes, il ait une pensée reconnaissante pour les chefs qui ont conçu ce gigantesque travail comme pour ceux qui l'ont réalisé, il ne fera que leur rendre justice car il leur devra un minimum de confort et même la vie puisque, sans ce chemin, c'est la soif et l'atroce mort au milieu des solitudes embrasées.

La soif, elle commence à nous tenailler malgré le thé exquis et l'excellent chocolat qui, un moment, nous avaient désaltérés. Pourtant, il faut se remettre en route. Nous allons maintenant dans le lit même de l'oued, il est fait d'un sable si léger, si mou qu'on le dirait fluide, les chameaux y enfoncent profondément leurs pieds et les retirent avec peine comme s'ils marchaient dans de la boue collante. Le silence est total.

O le silence saharien, quel repos ! Indolemment bercé, vous suivez le rythme de vos montures. Vos pensées sont imprécises comme l'horizon qui vibre sous l'influence des couches d'air plus ou moins denses. Chose étrange, ce silence a quelque chose de musical, il vous enveloppe à la manière d'une symphonie si spirituelle qu'elle ne s'adresserait pas aux oreilles mais au cœur ; il est comme un grand amour que l'on n'exprime pas et que l'être aimé devine et sent quand même. Langage incompréhensible pour qui n'a pas éprouvé cette délicieuse émotion ! Le désert est un pays pour contemplatifs, c'est une image du Paradis. Au Ciel, si l'on en croit les mystiques, l'âme, dégagée des contingences corporelles, dans le silence absolu des sphères supérieures, jouira sans fin de Celui qui est tout Harmonie.

C'est un fait, le désert impose l'idée de Dieu : il en réunit les qualités essentielles : l'immensité, la splendeur, et il reste toujours identique à lui-même. Ce sentiment de la divinité, je ne suis pas le seul à l'avoir éprouvé : je l'ai rencontré chez des simples, militaires nationaux qui ne s'embarassent ni de métaphysique, ni d'esthétique, il a attiré un Père de Foucauld, il a conduit à la conversion un Psichari, et j'ai trouvé dans un livre d'Isabelle Eberhardt une comparaison que j'avait faite avant d'avoir lu cet ouvrage : ne dit-elle pas que le soleil est un Buisson Ardent ? Et l'on s'assoupit en pleine béatitude, comme apaisé après d'ardentes voluptés.

Cependant, le désert n'est pas monotone ; quelques végétations apparaissent qui deviennent plus nombreuses, il faut guider les méhara pour les empêcher de happer çà et là quelques branches. Puis ce sont des dunes à gravir ; arrivé au sommet, le chameau hésite et, tout à coup, prenant une résolution, il descend en courant d'une démarche incertaine l'autre versant souvent abrupt, parfois coupé net comme au couteau, c'est pourquoi les indigènes le désignent en leur langage imagé du mot *cif* qui veut dire épée.

Il est midi maintenant. C'est l'heure blanche, l'heure du soleil incandescent, il se perd dans la blancheur laiteuse du firmament, les sables sont blancs, les indigènes sont vêtus de blanc, nos chameaux sont blancs. Il n'y a plus d'ombre, on est aveuglé, ébloui par une lumière qui dépasse nos possibilités de perception. Les montagnes elles-mêmes disparaissent comme voilées de brume. La chaleur est écrasante, c'est une plaque de feu posée sur toutes les parties du corps non abritées par les vêtements. Mes pieds sont brûlés, la soif est ar-

dente. A ce supplice vient s'en ajouter un autre : les mouches en quantités innombrables. De quoi peuvent-elles vivre dans ce désert?... Non seulement elles nous harcèlent mais elles énervent nos chameaux, les piquant aux naseaux et aux flancs. Quand la piqûre devient trop vive, ils tournent leur grand cou au risque de vous faire perdre l'appui. Pourtant, il faut marcher, marcher toujours!...

Tout le monde est épuisé. Les indigènes ont cessé leurs monotones mélopées. Nos lèvres sont desséchées, nos langues râpeuses. Voudrions-nous dire une parole que nous ne le pourrions pas! Le silence n'a plus la sérénité grave de ce matin, il est fait de lassitude et d'un peu d'oppression. La piste devient plus difficile, il y a des *akba*, des côtes pierreuses, qu'il nous faut descendre. Parfois les chameaux glissent sur une pierre et tous ces galets noirs qui nous environnent réverbèrent la chaleur avec intensité. Le Paradis des heures précédentes est devenu un enfer. Les montagnes informes sont faites d'une sorte d'argile d'un ton d'ocre rouge. Ce rouge et noir à travers quoi chemine dispersée notre caravane fantômatique rongée de lumière, cette atmosphère de fournaise, on se croirait la proie d'un mauvais rêve et cependant ce monde en décomposition est bien une réalité; une joie âpre vous envahit à la pensée que bien peu d'humains ont pu contempler, comprendre et aimer — quand même — semblable paysage.

Dans l'oued, à notre droite, un vent violent souffle qui ne parvient pas jusqu'à nous. La base des montagnes se perd dans un nuage de poussière tandis que des trombes de sable s'élèvent toutes droites à plusieurs centaines de mètres de hauteur; blondes et transparentes, elles suivent la même direction que nous et, tournoyantes, nous précèdent ainsi que ces

colonnes lumineuses qui, dans le désert, guidaient les Hébreux.

Mais notre terre promise n'est pas loin, nous l'apercevons comme un mirage qui, peu à peu, se matérialise : un groupe d'épineux sous lequel nous ferons la halte et où nous prendrons un léger repas. Il est une heure et demie!...

Deux militaires, sur l'ordre du lieutenant Foddi, sont partis devant et, quand nous arrivons, nous trouvons « l'Hôtel du Méhari Blanc » : des tapis accrochés en guise de tente, et un autre, posé sur le sable, fera le plus souple des divans. Nous nous y laissons tomber et ouvrons les boîtes de conserve que nous avons apportées mais auxquelles nous ne toucherons guère; par contre, nous buvons à longs traits l'eau contenue dans des fiascos sahariens, c'est-à-dire dévêtus de leur enveloppe de paille remplacée par de multiples épaisseurs d'un tissu grossier; maintenu constamment humide, grâce à la forte évaporation, cela permet d'avoir un breuvage très frais.

Nous sommes bien ici et voudrions y rester longtemps. Hélas! moins heureux que les nomades pour qui le temps ne compte pas, nous devons nous mettre en route; nous n'avons fait que la moitié du chemin et sommes attendus le soir même à Chat.

Moment pénible, l'heure de nous séparer de notre cher Toubib. Minute inoubliable; il est aussi ému que nous. Il demande à ma femme la permission de l'embrasser.

« Ce baiser, dit-il, je vous en prie, allez le porter à ma Mère!... »

Pauvre chère Maman, elle habite Toulon et, son fils, elle ne le reverra pas avant deux longues années. Brave Docteur, il aurait bien voulu nous accompagner jusqu'à Chat ainsi que

l'y invite le lieutenant Foddi mais il n'en a pas la permission et cependant il est inquiet à la pensée de l'étape qui nous reste à faire et il sent bien que Mme Pottier est déjà très fatiguée.

Nos yeux s'emplissent de larmes, nous écourtons les adieux. O ces départs au Sahara, en plein *bled*! Quelle impression de rupture! On se quitte et bientôt des milliers et des milliers de kilomètres vous sépareront. Se reverra-t-on jamais?... Et puis, il faut bien l'avouer, il se mêle à la tristesse un peu de jalousie. Jalousie de ceux qui s'en vont pour celui qui reste, on n'a pas vécu dans le désert sans l'aimer d'un amour farouche; jalousie de celui qui reste : est-il possible de ne pas envier ceux qui vont retrouver les joies de la famille et les commodités de la civilisation, de cette civilisation mécanique que méprise tout vrai Saharien mais dont il ne parvient jamais à se détacher complètement?

Nous sommes remontés sur nos méhara. Le Docteur, accompagné de deux militaires prêtés par le lieutenant Foddi pour lui servir d'escorte, met le sien au grand trot, à la vive allure, si curieuse et si élégante à la fois, d'un chameau qui court. Nous nous retournons mais il ne veut pas regarder en arrière et ne verra pas nos ceintures déliées que nous agitions à la manière des Arabes, présage d'un voyage heureux et d'un prochain retour, *in chà Allah!* (1)

Nous nous éloignons, les trois silhouettes diminuent et bientôt disparaissent; le début de notre seconde étape serait charmant sans le chagrin qui nous comprime le cœur. Toute

(1) S'il plaît à Dieu! Les Arabes emploient toujours cette formule pour donner à leur temps présent le sens du futur et pour attirer les bénédictions divines sur les souhaits qu'ils forment.

la matinée, le lieutenant Foddi avait laissé le soin au Docteur de veiller sur ma femme, il est rempli maintenant de mille attentions pour elle. Au passage de dunes plus élevées, il fait tenir son méhari par un militaire, puis vient une végétation de plus en plus abondante; le sol est littéralement couvert de coloquintes et, quand un des chameaux en écrase une, on entend une petite détonation. Ces boules jaunes sur le sable blond, la verdure d'un gris bleuté des arbustes réalisent sous le ciel redevenu bleu une harmonie très subtile. Mais la chaleur est encore très lourde et les mouches toujours aussi nombreuses et énervantes.

Depuis le départ, nous avons fait plus d'une trentaine de kilomètres, il en reste encore au moins dix. Ma femme se fatigue; pour éviter que je m'en aperçoive, elle chante, les chameaux lèvent la tête, allongent le pas en suivant la cadence, mais je sens l'effort et sa voix n'a pas la résonance habituelle. Je lui conseille de descendre et de marcher un peu. Elle lutte encore; après plusieurs kilomètres, elle se décide à suivre mon avis.

Je veux lui offrir mon bras, mes pieds brûlés par le soleil me rendent la marche impossible, je remonte sur mon chameau. Quelques instants, j'oblige ma bête à suivre les piétons mais elle me secoue horriblement, je dois prendre les devants. Je vais ainsi pendant environ une lieue à travers de la pieraille noire; arrivé dans un oued, je m'arrête et j'attends. Une heure passe.

Je ne suis pas inquiet mais le temps me semble long. Enfin, j'aperçois au loin le peloton. Il n'est pas monté; en tête, avance le Lieutenant donnant le bras à ma femme. Pour voir des inscriptions rupestres, ils ont fait un léger détour.

Ils viennent s'asseoir près de moi, ma femme me paraît épuisée et le Lieutenant a la même impression car, malgré l'heure avancée, il exige que nous prolongions cette halte imprévue. Enfin, le soleil décline, il donne le signal du départ. Ma pauvre amie a le visage rouge comme congestionné, je veux croire que c'est le hâle de deux journées successives entièrement passées au grand air. Courageusement mais non sans peine, elle enjambe sa rahla. Monté après elle, je la rejoins, je la devine abattue, à bout de force. Pour l'encourager, le Lieutenant lui dit :

« Allons, Signora, il n'y a plus que trois kilomètres, dans trois quarts d'heure, nous sommes arrivés à l'automobile ».

Mon chameau s'étant attardé, je suis derrière elle lorsque tout à coup je la vois abandonner la rêne, son bras droit bat l'air et elle s'affaisse. Va-t-elle tomber? Je veux lancer mon méhari, il ne répond pas à mes excitations, alors je crie aux indigènes :

« *Cheddouha! Cheddouha!... Tenez-la! Tenez-la!...* »

Mais ils ont vu comme moi et déjà l'encadrent et la soutiennent. Le Lieutenant qui avait pris quelque avance saute de sa monture et, tandis que je fais baraquier la mienne, il donne des ordres. Un militaire montera sur le méhari, tiendra ma femme fortement serrée dans ses bras pendant que l'on fera agenouiller son chameau. L'opération est fort bien exécutée et bientôt la pauvre est allongée sur une couverture que des soldats ont étendue sur le sable.

Elle est là, immobile; le cœur plein d'inquiétude, nous lui tâtons le pouls, il est un peu lent et faible mais régulier. Néanmoins, que l'on juge de notre angoisse, là, en plein désert!... Comme cordial, nous n'avons que du rhum offert

par le Docteur. Tandis que je lui en fais couler quelques gouttes entre les lèvres, le lieutenant Foddi lui baigne les tempes et les mains avec le peu d'eau qui nous reste.

La malade, revenue de son évanouissement, jette un coup d'œil surpris autour d'elle puis, tout de suite, elle s'excuse :

« Pardonnez-moi, dit-elle, un moment de faiblesse!... C'est tout à fait fini, maintenant, si vous le voulez, partons! »

Je crains qu'une seconde défaillance la reprenne et que, non secourue à temps, elle ne fasse une chute grave. Je demande au Lieutenant si nous ne pourrions passer la nuit dans l'oued, il s'y oppose :

« Le sous-sol est humide, affirme-t-il, à l'aube, il fera glacial ici et je n'ai pas de tente; de plus, cette région est infestée de vipères, il serait dangereux à tous points de vue de dormir à même le sable. Je vais faire fabriquer une chaise à porteur et l'on transportera la Signora jusqu'à l'automobile ».

Des méharistes ont entendu, ils partent dans l'oued chercher les plus longues branches qu'ils peuvent trouver. Ma femme s'insurge à la pensée de faire une si piteuse entrée. Les militaires ont dû aller assez loin, nous attendons le retour une heure; quand ils sont là, elle est tout à fait remise, et donne le signal du départ mais le Lieutenant ne veut pas que nous remontions à chameau, la nuit va bientôt venir et la lieue qui nous reste à parcourir offre des difficultés telles que seul un méhariste expérimenté peut s'y aventurer dans l'obscurité.

Peut-être le lecteur trouvera-t-il que je me suis trop attardé à décrire cet incident. Il faut cependant que le touriste sache les fatigues qui l'attendent mais il faut aussi que

cela ne l'arrête pas car, maintenant, l'inquiétude est oubliée, nous sommes prêts à recommencer semblable méharée et même nous conservons de ces heures un des meilleurs souvenirs de notre voyage. Ne nous ont-elles pas permis d'apprécier à sa juste valeur un chef et un ami : le lieutenant Foddi?...

Il avance, donnant son bras à ma femme. Le chemin est fatigant; sans cesse, nous gravissons puis redescendons de petites dunes. Mes pieds brûlés me font très mal et je vais en boitillant. Grâce à l'entrain du Lieutenant, nous oublions la fatigue et mes souffrances; il chante et émaille sa conversation de mots aimables et spirituels.

Mes pieds sont si douloureux que je cherche toutes les occasions de nous arrêter et de m'asseoir.

« Le soleil va disparaître, insinuai-je, attendons un peu pour contempler cet admirable spectacle. »

Un soleil couchant au Sahara est toujours une splendide féerie. Tantôt, le ciel devient jaune, d'un ton chaud de safran; parfois, il est rose. Ce soir, à cause de gros nuages qui se sont accumulés, c'est une orgie de couleurs : on dirait la baie d'Along lorsque ses eaux se parent des plus purs saphirs et ces îles qui flottent et se déforment au gré des vents supérieurs semblent faites des pierreries les plus précieuses; comme des opales gigantesques, elles s'irisent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le soleil, disque de feu, avec une majestueuse lenteur, descend derrière les dunes devenues bleues mais dont chaque sommet est souligné d'une mince ligne de pourpre.

Le globe incandescent a sombré, ce n'est plus le jour, ce n'est pas encore la nuit et cependant cela n'a rien de

comparable avec nos crépuscules européens. Toutes les couleurs se sont flétries avec des tons de lilas qui se meurent puis le soleil a emporté son nébuleux cortège, il a laissé la place à une clarté céruleenne qui rapidement se fonce jusqu'à l'outremer. La lune à son troisième jour se montre un instant, étroit filigrane d'or, pour disparaître aussitôt comme entraînée à la suite de l'astre auquel elle emprunte sa lumière. Alors les étoiles, plus nombreuses que les grains de sable du désert, toutes ensemble s'allument. Plus on regarde et plus on en découvre; il y en a de toutes proches, elles scintillent comme des diamants mais, dans les sombres abîmes interstellaires, vivent des milliards de mondes insoupçonnés qui jettent des lueurs intermittentes ainsi que des phosphorescences abyssales. Précieux laque saupoudré d'or, et nous participons au décor!... Nos costumes à demi-orientaux font de nous des Rois Mages à la recherche de l'Etable, les militaires qui nous suivent sont les ministres des antiques religions allant offrir au Dieu-Homme les légendaires cadeaux et les chameaux ont l'air d'animaux hiératiques portant déjà le symbole de la chrétienté avec la croix des rahla qui se détachent en noir sur un fond semblable à celui des plus riches enluminures persanes.

Si la brûlure de mes pieds ne devenait intolérable et si nos bouches assoiffées n'étaient sèches, comme remplies de copeaux, cette nuit serait certes la plus belle de toutes mes nuits sahariennes. Un militaire marche devant nous, choisissant les meilleurs passages, il est notre phare. La nuit est si sombre que, malgré la pâleur du sol, nous ne le voyons pas, seule nous guide la blanche gandoura. Elle va de droite et de gauche, revenant parfois sur ses pas lorsqu'une dune

trop haute offre une descente périlleuse ou lorsque des épineux tendent vers nous leurs aiguilles acérées ainsi que des soldats nains défendant un royaume mystérieux, rangés en bataille et pointant de minuscules baïonnettes. Alors il se produit une bousculade parmi les chameaux. Eux qui, à l'heure du couchant, faisaient entendre leur grognement lugubre si particulier, véritable lamentation devant l'approche de la mort passagère qu'est la nuit, sont maintenant silencieux. Seul, de temps en temps, l'un d'eux fait grincer ses dents avec un bruit de chaînes. Leurs corps, leurs longues jambes disparaissent dans l'obscurité, on ne voit que, très haut au-dessus de nous, leurs têtes dédaigneuses, figures de proues ricanantes et voguant dans cette mer couleur d'encre qui nous submerge. Vraiment le dicton local a raison :

La nuit accouche de choses curieuses!...

Le peu de lumière émanant des sables blancs a disparu; nous sommes sur un plateau fait de roches arrondies ne dépassant pas le sol de plus de cinquante centimètres. Nous ne les voyons pas et cherchons notre chemin comme des aveugles en tâtant du pied. Malgré les difficultés de la marche, nous sommes heureux car cela prouve qu'il n'y a plus que trois kilomètres jusqu'à l'automobile et, cette fois, c'est bien de trois kilomètres qu'il s'agit, nous affirme le lieutenant Foddi en s'excusant d'avoir plus tôt fait une petite entorse à la vérité : « Mais, continue-t-il,

La vérité est un soleil,

dit un proverbe targui, et quand, au début de notre prome-

nade, je vous ai annoncé la distance, le soleil était si près de se coucher!... »

Nous allons cahin-caha et, si alors j'avais su cet autre proverbe libyen, je me le serais volontiers appliqué :

*Le travail de la pensée ne fait pas mourir mais blanchir
Comme la brûlure qui atteint le nerf fait boiter.*

Si ce soir j'ai quelques cheveux blancs de plus, ce ne sera pas par excès de pensée car cette journée m'aura enrichi de souvenirs recueillis malgré un assoupissement apparent; j'ignore si ma brûlure « a atteint le nerf » mais je sais que je boite lamentablement.

Au loin apparaît une lumière; par trois fois, elle monte et descend, on dirait un fanal que l'on agite. Serait-ce encore une fantasmagorie de la nuit?... Non, le Lieutenant a envoyé un de ses méharistes pour prévenir les automobilistes et leur demander de venir aussi loin que possible au-devant de nous et c'est lui qui revient. Aussitôt, l'officier sort son sifflet et en tire trois coups stridents; la réponse ne se fait pas attendre et nous entendons le ronronnement encore lointain d'un moteur. Nous n'avons plus que cinq cents mètres à faire!... Malgré le chemin rocailleux, grâce à la lumière du falot et surtout grâce à la certitude d'être bientôt arrivés, nous les parcourons sans nous en apercevoir.

Près d'un gros camion, des formes blanches s'agitent qui accourent au-devant de nous en s'écriant :

« Bravo, Signora! Très bien, ça! Vous êtes courageuse!... »

Voilà l'accueil que nous reçûmes du lieutenant Lucchesi

et du docteur Passarella! Tout de suite, nous nous mettons à bavarder comme de vieux amis, retrouvant au fond de nos glandes assez de salive pour répondre à toutes les amabilités qu'on nous prodigue.

Nos compagnons s'excusent de la voiture qu'ils nous amènent, un vieux camion qui n'a même pas de phare. Qu'ils soient rassurés, jamais place offerte dans une automobile, si somptueuse fût-elle, ne nous fit autant de plaisir et nous nous affalons sur les coussins aux ressorts usés comme s'ils étaient rembourrés du duvet le plus moelleux!

Pour nous, la fatigue est finie, il n'en va pas de même pour les officiers. Avant d'atteindre la piste, il y a plusieurs kilomètres à parcourir dans du terrain très mauvais et, pour guider le chauffeur, nos hôtes courent au-devant de nous, indiquant le passage au moyen de leurs lampes électriques de poche. Le lieutenant Foddi, en véritable sportif, accomplit avec gaieté ce nouvel effort; lorsque, à plusieurs reprises, nous nous ensablerons, il sera le premier à exécuter les pénibles manœuvres que nous connaissons bien. Vraiment cet homme n'a pas du bronze que la couleur, il en a aussi la robustesse, c'est un beau spécimen d'humanité dont nous retrouverons beaucoup d'exemplaires chez ses confrères de l'armée italienne.

Nous voici à Barkat où nous reviendrons plus tard visiter le village et admirer la gracieuse source abritée par de magnifiques palmiers d'où descend, ainsi qu'une musique monotone, le roucoulement des colombes et nous entrons dans l'autostrade qui, de là jusqu'à Tripoli, serpente le désert aride. Du paysage, nous ne voyons rien; seule une étroite zone est éclairée par le falot et une lampe électrique que,

juchés sur les ailes de la voiture, tiennent deux militaires indigènes.

Au ras du sol, quelles sont ces étoiles si proches et si lumineuses?... les lampes électriques qui éclairent Ghat, nous sommes arrivés!...

Après un brusque détour, apparaît la caserne Victor-Emmanuel-III, massive, imposante. Le capitaine Cristofari, chef du poste en l'absence du major Moccia, est là qui nous attend et nous adresse les plus cordiales paroles de bienvenue.

Rêvons-nous? Sommes-nous chez Antinéa?... Après la pauvreté de Djanet, nous entrons dans un palais. Le salon où l'on nous accueille est somptueusement meublé de tapis, de tables, de divans, d'un goût parfait, très modernes, avec un rappel local : l'éclairage est tamisé et des ventilateurs brassent un air frais. Nous ne sommes plus habitués à tant de luxe et paraissions un peu dépaysés. Pour l'instant, nous n'avons qu'une pensée : boire, car, ainsi que l'affirme un dicton targui :

L'eau est la vie du vivant.

A peine avons-nous exprimé notre désir, un serviteur fort bien stylé, un beau Targui blanc, apporte sur un plateau d'argent deux limonades glacées. Nous sommes obligés de nous excuser tant nous nous jetons sur cette boisson avec avidité. Dieu soit loué! notre dernière heure n'est pas encore venue puisque, selon la maxime locale :

*La faim ne fait pas mourir,
La soif tue,*

et, déjà, désaltérés par ce merveilleux breuvage, nous allons mieux.

Sur l'invitation du Capitaine, nous passons dans la vaste salle à manger où un couvert luxueux est dressé. Toute l'argenterie a été sortie; sur la nappe de fine toile, elle brille d'un éclat adouci. Dans d'élégantes bascules en fer forgé, les bouteilles de chianti semblent de grosses fleurs dorées qui se referment sur un pistil sanglant. Sommes-nous chez quelque riche châtelain ou véritablement en plein désert reconquis depuis quatre ans à peine, à cinq cents lieues de la mer?... Mais surtout nous admirons l'eau qui, dans les carafes de cristal, se pare de nuances irisées. Le menu est copieux et varié; les plats sont présentés avec art et nous félicitons le Capitaine sur son excellent cuisinier; plus tard, nous saurons que non seulement il a surveillé ses domestiques mais encore qu'il ne dédaigne pas de travailler à la confection de cette savante cuisine. Son mérite est d'autant plus grand qu'il est près de minuit et que, normalement, nous aurions dû nous mettre à table vers huit heures.

La conversation est animée, pleine d'entrain, et le lieutenant Foddi ne tarit pas d'éloges sur les mérites de ma femme qui, courageusement, a su vaincre sa fatigue. Il propose de la nommer Caporal Honoraire du 1^o Gruppo Sahariano, il recueille l'unanimité des suffrages. Mais il omet de dire combien il a été aimable, obligeant et secourable, sans doute pour obéir à cette sentence targuïa :

Fais le bien mais cache-le

Sinon Dieu le fera paraître comme un mal aux yeux de tous.

Mais je connais ce proverbe de même origine :

*Ne dis pas ce que tu as fait,
Laisse les autres en parler.*

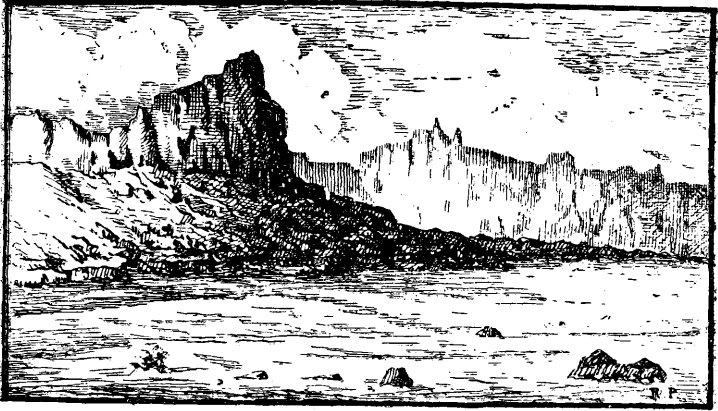
Aussi je saisis toutes les occasions de proclamer l'affectueuse gratitude que nous devons à notre charmant compagnon et guide.

Au cours du voyage, au plus fort de la fatigue, nous avions l'intention de ne rien manger. Dans la douce nuit saharienne, le mirage était pour nous une carafe d'eau et un bon lit; or voici qu'au milieu de nos hôtes si aimables nous oublions notre lassitude et dévorons comme des affamés.

Cependant, à la fin du repas, nous sommes heureux de monter à nos appartements. Nous n'en admirons même pas le confort; vite, vite, nous quittons nos vêtements. En quelques minutes, nos membres accueillis par les matelas, nous sommes partis dans un sommeil réparateur. Pendant les premières secondes, je me sens vaguement emporté. Les *thala* dansent devant mes yeux, le cou long et flexible de mon méhari oscille encore sous mes pieds dont la douloureuse brûlure semble s'être atténuée puis tout s'efface; seul un grand Saharien se dresse, ombre blanche et transparente, de la main, il m'envoie le gracieux salut fasciste. Comme en rêve, je murmure : « Merci!... » et m'endors reconnaissant envers ce Lieutenant doux et énergique, grâce à qui nous sommes si bien étendus dans nos lits.

TROISIÈME PARTIE

Oasis saharienne



GHAT

Ai-je exprimé trop tôt ma gratitude? Me voici prisonnier, prisonnier des Italiens!...

Je sais bien que je ne suis pas en règle, je n'ai pas de passeport mais le major Moccia me connaît, nous avons échangé de nombreux télégrammes aussi chaleureux d'un côté que de l'autre et une note du Ministère des Colonies italien m'autorise, à titre exceptionnel, à traverser la Libye avec les seuls papiers d'identité dont je suis porteur. Alors, que signifie cet internement? Certes, la prison est dorée. En partant en mission, le major Moccia a laissé des ordres pour que son appartement nous soit donné et nous avons à notre disposition un vaste salon, une grande chambre, une salle de bain luxueusement installée.

Comme tout captif qui se respecte, je suis étendu sur mon lit, rivé à une chaîne. Vais-je être obligé d'en appeler à notre Ministère des Affaires Etrangères?...

Lorsque je me suis réveillé, j'ai été effrayé en constatant le piteux état de mes pieds : enflés, rouges, couverts de pustules. Toutes les parties exposées au soleil étaient brûlées au second degré. Quand arriva le militaire chargé de notre service, je le priai d'aller demander quelques médicaments; ce fut le docteur Passarella qui vint lui-même et me pansa mais il exigea que je restasse couché et voilà comment je fus prisonnier, non pas des Italiens mais de la médecine. Et cela dura trois semaines!... Malgré les soins dévoués, un peu de suppuration aggrava le mal et l'*adabib* (1) s'opposa à mon départ, craignant que l'infection n'empirât. Mais, lorsque vint l'heure des adieux et que j'exprimai le désir de lui régler ses honoraires, le Docteur se fâcha et releva ses manches :

« Monsieur Pottier, dit-il, si vous voulez que nous restions amis, ne parlez pas de ça et si vous insistez : garde à vous!... »

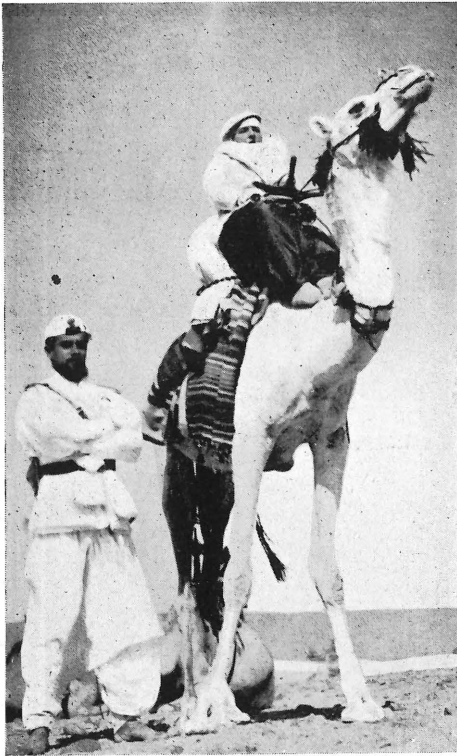
Et il prit une attitude cordialement menaçante.



J'aurai donc le temps de l'admirer ce paysage de Ghat. Des fenêtres de notre appartement, je puis l'embrasser tout. Au premier plan, une vaste étendue de sable où poussent quelques palmiers près d'un puits que des indigènes actionnent.

Accrochés par grappe de cinq ou six, ils tirent une corde à la manière des hâleurs le long des berges de nos canaux. Le soleil frappe dur et leurs hardes misérables deviennent

(1) Prononciation targuïa du mot arabe toubib, adoptée par les Italiens.



Le lieutenant Foddi et M^{me} J.-R. Pottier



Le poste de Tin Alkoun



La Source de **Barkat**



La confiance du palmier



Nos hôtes de Ghat et nous

sous la lumière implacable de magnifiques lambeaux de pourpre et d'or. Malgré la distance, je vois leurs fronts et leurs bras ruisseler de sueur ; elle forme d'abord une gouttelette semblable à une perle puis glisse sur la peau noire et brille ainsi qu'un filigrane d'argent. Hommes et femmes mêlés, ils accomplissent avec joie leur labeur ; plutôt que des mercenaires, d'anciens esclaves, on dirait de grands personnages se livrant à un exercice pour le plaisir de faire travailler leurs muscles. Cette impression est encore augmentée par le fait qu'un peu plus loin, des gens s'agitent vraiment pour s'amuser : ce sont les sous-officiers qui jouent aux boules.

Ce premier plan mouvementé accentue l'aspect stable du village qui, plus loin, dessine sa large pyramide ornée à son sommet d'une arcade ajourée. Sur la gauche, il est dominé par une colline de pierres à reflets bleus : le mont Cocoman que surmonte le premier fort construit au moment de l'occupation à la place d'un ancien fort turc, et auprès duquel se trouve un rocher couvert d'inscriptions en tiffinagh. Enfin, après un oued de sable blond, l'Akakous, haute falaise au sommet presque horizontal dont une seule roche rompt la monotonie de la ligne, tel un piédestal attendant l'érection d'une statue.

Même par temps gris, ce paysage est d'une beauté sévère mais chaque heure en modifie l'aspect. Au matin, avant que le soleil ne se lève, alors que le ciel a cette blancheur comparable à celle de l'âme au sortir d'une onde lustrale, tout le village est bleu tandis que la montagne se teinte de mauves très pâles. Sur la droite, la palmeraie est d'un vert sombre aux ombres mystérieuses ainsi qu'une forêt tropicale. Parfois, sur la place, passe une femme vêtue de rouge ou un homme

enveloppé dans un burnous vert. On ne peut s'empêcher de songer aux accords préliminaires d'un orchestre : tout cela est un peu confus, sans plans bien définis, avec quelques notes trop éclatantes. Le soleil surgit dans un firmament éblouissant d'or; redoutable dieu africain, il exige que chacun de ses levers et de ses couchers soit une apothéose toujours grandiose, jamais semblable. Il y a comme un moment de stupeur, puis dans cette atmosphère limpide, les contours se dessinent avec la sécheresse d'une gravure sur bois, chaque bord supérieur des murs étant cerné d'un trait de lumière.

Cependant l'astre qui donne au désert sa beauté continue sa lente ascension et, peu à peu, chaque objet retrouve sa couleur. Chat prend l'aspect d'une ruine teinte d'ocre, seul son minaret de la grande mosquée jette une lueur blanche, cierge dressé pour rappeler aux fidèles qu'Allah est le plus Grand, qu'Il est le Puissant et le Miséricordieux. Vers midi, souvent se lève un peu de brise et les palmiers se balancent ainsi que de gigantesques plumes, montrant le revers de leurs feuillages d'un gris bleuté. Parfois le vent souffle plus fort, soulevant une poussière si ténue et si brillante qu'elle tamise la lumière, adoucit l'éclat des rayons et transmue l'atmosphère de feu en un bain d'argent. Le paysage ressemble alors à ces curieuses peintures sur soie de l'école japonaise où les formes sont suggérées plutôt qu'écrites. A certains jours, c'est la tempête; le sable vole en tourbillons épais. De temps en temps, on aperçoit l'oasis, les arbres s'agitent avec des gestes de déments tandis que hurlent les rafales dont la grande voix, au passage de la conque immense, s'amplifie en un concert apocalyptique.

Lorsque la paix revient, on est surpris de constater que

rien n'a changé, on s'attend à trouver les jardins ravagés, les palmiers renversés ou brisés comme sur un champ de bataille au lendemain d'une lutte terrible. Après cette brusque colère des éléments déchaînés, la poussière en suspension retombe et le soleil réapparaît, aussi ardent, aussi implacablement chaud, mais ses rayons sont plus colorés; Chat la bleue, Chat la noire, Chat la dorée, se pare, on croirait que chaque maison faite d'une matière si pauvre, de *toubé* (1), est ornée de tentures de pourpre comme pour la réception de quelque auguste personnage. Au loin, l'Akakous n'est plus une montagne, c'est une immense bande de tissu transparent, un voile tendu derrière lequel un décorateur au génie prestigieux projette des lueurs aux tonalités nuancées et variées, c'est un feu d'artifice sans éclat et sans bruit, une féerie aussi belle et plus proche que celle que nous admirions naguère sur le Tassili de Djanet. Puis, peu à peu, l'ombre gagne, elle escalade les murs, arrachant aux maisons leurs parures et les rendant à leur pauvreté primitive. Ainsi qu'une lèpre, elle s'étale, les formes si précieuses de l'Akakous ne sont plus faites d'émaux translucides, elles disparaissent, la montagne est redevenue barrière. Alors le muezzin, noire silhouette au sommet du minaret, s'agite, il fait le tour de la plateforme, appelant les croyants à la prière du *moghreb* et proclamant la grandeur divine et la mission prophétique de Mahomet.

Mais la vie est dans le mouvement, au soleil succède la lune. Déjà, derrière la dent de l'Akakous, une lueur diffuse ternit l'éclat des premières étoiles; elle grandit et rougeoie

(1) Brique de terre non cuite et séchée au soleil.

comme si un formidable incendie s'était déclaré de l'autre côté de la montagne. Cela monte, envahissant telle une éruption volcanique. Puis, au sommet du piédestal, un point d'or apparaît, il s'élève, s'épanouit. En même temps, il pâlit et c'est une blanche et lumineuse hostie supportée par un sombre ostensor. Astarté a reconquis le monde. Sur ce sol africain, on s'étonne de ne pas voir les fidèles accourir pour accomplir les rites de son culte voluptueux et cruel. Où sont les vierges offertes, où sont les sacrifices humains?... Peut-être là, tout près : un tambourin est frappé avec frénésie et un enfant pleure...

La lune suit la même courbe que le soleil mais, avec elle, la lumière reste plus stable et les effets changent moins. Plus que partout ailleurs, au Sahara, on s'intéresse aux différentes phases de cet astre capricieux, les veillées y sont plus longues et on vit plus au grand air.



Son spectacle n'aurait pas suffi probablement à meubler les heures nocturnes de l'après-dîner. Nous avons mieux : les réunions amicales au salon.

Je ne chercherai pas à tracer un portrait de chacun de nos hôtes, tous avaient un type caractéristique. Ce que je voudrais, c'est essayer de dégager la physionomie de l'Italien nouveau, d'après ce que nous avons vu ici, dans toute la Tripolitaine et dans la péninsule, en faisant observer toutefois qu'à la colonie, l'homme est plus vraiment lui-même, avec ses défauts et ses qualités, qu'à la métropole.

Naguère, sous ses dehors aimables et polis, l'Italien —

on peut bien le dire puisque eux-mêmes le reconnaissent — avait une assez peu flatteuse réputation; je dois affirmer qu'il est bien changé. La première de ses qualités, celle qui résume et explique toutes les autres, est d'être un homme de devoir. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de remercier l'un quelconque d'entre eux pour un service rendu, qu'il s'agisse d'un officier supérieur ou d'un simple soldat, d'un militaire ou d'un civil, je me suis attiré cette réponse prononcée avec une gravité presque mystique :

« C'est le devoir!... »

Mais ce devoir, tous l'accomplissent avec gaieté; il est leur guide comme la religion condensée dans le Coran est la règle de vie du musulman ou, comme jadis, dans les temps médiévaux, la pensée catholique pour nos aïeux. Au nom du devoir, ils acceptent la mort, la vie difficile, la pauvreté. Ils souffrent de la crise, de traitements médiocres, comme les autres peuples du monde, mais ne se plaignent pas, n'en parlent même pas, semblant obéir à un mot d'ordre, et ils tirent de leur silence un bénéfice immédiat; n'aggravant pas leurs maux par d'incessantes récriminations, ils les supportent plus facilement. C'est par devoir qu'ils sont sportifs afin de devenir une race forte et, chose étrange, cette ligne de conduite morale, dictée par un Chef et librement consentie par toute une nation, n'a pas influé seulement sur les corps, elle a modifié les attitudes et embelli les visages. Ce qui frappe chez l'Italien d'aujourd'hui, c'est son allure jeune, son allant. Pour qui respecte les grandes idées de Dieu, de la patrie, de la religion, de la famille, quoi de plus agréable que de vivre parmi des Italiens! De ce joug accepté, découle tout un état d'âme : faisant son devoir, il est joyeux,

qu'il obéisse ou qu'il commande; il accepte volontiers les compliments car il sait qu'il les mérite, et cela sans fanfaronnerie comme sans fausse pudeur. Que de fois n'ai-je pas vu les traits de mes interlocuteurs se détendre en un sourire heureux lorsque je disais ma sincère admiration pour l'œuvre accomplie si rapidement dans toute la Tripolitaine, du Sahara à la mer.

« C'est vrai, me répondait-on, nous avons beaucoup travaillé! »

Hé bien! un peuple composé de citoyens dont chacun est décidé à faire tout son devoir, sans esprit de lucre et sans souci mesquin de profit personnel, peut être un petit pays, il est et sera de plus en plus une grande nation. Douée d'un dynamisme admirable, elle aura besoin de s'étendre. Elle le fera par la force même des choses; la vapeur fait exploser les récipients trop bien clos. Mais l'Italie est avant tout un peuple latin, elle sait la puissance du temps au service d'une volonté inébranlable; là où d'autres agiraient avec éclat, elle usera de lenteur, les progrès qu'elle a faits en quinze années en sont un sûr garant et nous, Français, nous nous réjouissons de ses succès.

N'aurais-je rapporté que cette impression encourageante pour l'avenir de notre civilisation, j'estimerais être payé de nos fatigues.

**

Ce sentiment du devoir est poussé dans les plus petites choses. Si par la suite nous devînmes des amis, au début nous étions des hôtes et l'hospitalité est un devoir.

Malade, fiévreux, dans l'impossibilité de marcher, ayant

assez rapidement épuisé la série de motifs que je pouvais peindre de mes fenêtres, je regrettais de ne pouvoir sortir pour réunir des documents en vue du livre que je désirais écrire. Je fis part de mon ennui un jour à table. Immédiatement, le lieutenant Lucchesi, des Carabiniers Royaux, m'offrit de me faire connaître le *Raïs*. Dans l'administration indigène, c'est un chef qui correspond un peu au *Caïd* en Algérie; sous le contrôle des officiers, il est chargé de la police de son village et de la perception des impôts. C'est un lettré musulman et, de par ses fonctions, il sait beaucoup de choses.

Mais, tout de suite, une difficulté : bien que parlant suffisamment l'arabe, je n'arrive pas à comprendre mon informateur. En dehors de la langue littéraire, il existe une quantité de dialectes, variant parfois de village à village. Je n'en donnerai qu'un exemple tiré de la vie courante. Dans le nord de l'Algérie, on désigne les allumettes au moyen d'une déformation du mot français : *zalamit*; dans l'Oued Righ, on les appelle *koubrit*; j'ai oublié l'expression en usage à Djanet; à Ghat, on les nomme *ougid*. L'on jugera combien une conversation devient laborieuse quand on saura que pour la moitié des termes, au moins, des changements de vocabulaire se produisent ainsi.

S'apercevant que mon enquête avancerait trop lentement, le lieutenant Lucchesi me proposa de servir d'interprète mais il ne sait pas l'arabe même local; il fit appel à son ordonnance, garçon intelligent et dévoué. Je posais les questions en français au Lieutenant, il les traduisait en italien au militaire indigène qui, à son tour, les transmettait au *Raïs* en arabe et la réponse me revenait suivant les mêmes échelons

en sens inverse. Je dois d'ailleurs dire que l'histoire n'intéresse guère les gens de l'Extrême-Sud; pour eux, comme pour la plupart des Musulmans, « *ce qui est passé est mort* ». On ne s'étonnera donc pas de trouver des vides immenses impossibles à combler car, avant la création de l'école italo-arabe, il n'y avait à Ghat que des *médersa* où l'on enseignait tout juste l'écriture, la lecture et le Coran. Il n'existe aucun manuscrit et pas d'autres monuments que les textes et gravures rupestres. Les indigènes ne possèdent qu'une tradition orale plus ou moins légendaire.

Ils ont cependant conservé le souvenir de l'occupation romaine. Certaines sources, certaines canalisations aujourd'hui détruites mais dont on pourrait retrouver quelques vestiges étaient aménagées ou entourées de constructions qui ne sont pas faites avec les matériaux ni avec l'appareil utilisés par les gens de la région. Ils attribuent ces travaux aux Romains; il serait possible d'en voir aux environs de Barkat mais tellement ruinés qu'ils sont à peine reconnaissables. J'avoue que ce fait ne me convaincrait pas de la venue des légions jusque sous cette latitude car, après nous l'avoir signalé, le même informateur se met à nous décrire des tombeaux qui, de toute évidence, sont d'origine garamantique — il ignore complètement les Garamantes — et nous les donne comme étant l'œuvre des Romains.

Je trouve plus concluante la preuve tirée de la langue : les Touareg appellent *Arroum* ou *Roum* des palmiers élancés, aux troncs vigoureux; ils ne sont pas ceux plantés par les Romains, tout au plus en sont-ils les rejetons. Mais, comme ce terme s'applique toujours à des arbres particulièrement forts, on est en présence d'un témoignage d'admiration



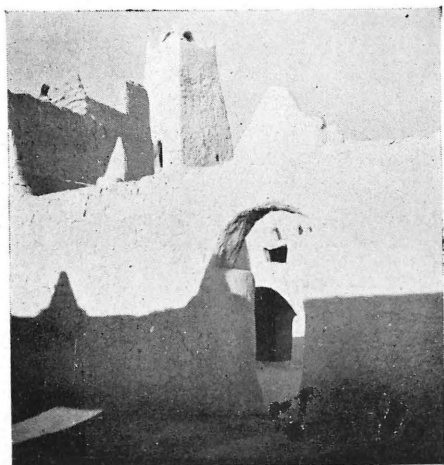
Ghat et le Mont Cocoman



La gazelle captive



Une figure de la Sebiba



Une mosquée de Ghat



devant le génie constructeur des militaires impériaux, cela rappelle notre expression familière : « C'est construit par les Romains! » pour indiquer une œuvre dont la solidité défie le temps et les intempéries.

Ce qui se passa ensuite, le Raïs n'en a aucune idée; personne ne conserve le souvenir des événements qui eurent lieu depuis la chute de l'Empire jusqu'à la conquête islamique. Ce fut sans doute une période calme entrecoupée de quelques razzia dont les batailles paraissaient sanglantes lorsqu'il y avait un mort et deux ou trois blessés.

Vers 1354 de notre ère, les Arabes arrivèrent à Ghat, venant de la Mecque par l'Égypte, ayant traversé la Tripolitaine et se dirigeant vers le Soudan. Ils convertirent les indigènes à la manière forte, massacrant ceux qui ne voulaient pas admettre la divinité d'Allah et les révélations de Mahomet. Il n'y eut pas de véritables combats, les gens de la région n'étaient pas armés et ne pouvaient songer à opposer une résistance aux Arabes bien organisés. Les Touareg valides s'enfuirent dans les montagnes voisines où ils étaient en sûreté, c'est sans doute ce qui leur a permis, malgré leur conversion postérieure, de conserver certaines pratiques païennes et peut-être aussi des signes chrétiens comme celui de la Croix.

Ce qui se passa dans le Nord et sur la Côte ne parvint même pas aux oreilles des habitants de Ghat : les Vandales, les Espagnols sont des mots pour eux; quant aux Chevaliers de Malte, ils les ignorent complètement. Leurs notions historiques se précisent avec l'arrivée des Turcs qui entrèrent à Ghat vers 1858 et y installèrent une garnison composée d'éléments indigènes de même qu'ils se contentèrent de réorganiser

l'ancienne administration, ce qui leur a permis de laisser un assez bon souvenir de leur passage.

Cependant, pour une cause inconnue, vers 1863 (1), la population se souleva. Ce fut l'occasion d'un de ces drames qui rendent la lecture de la Bible si passionnante et l'on songe au tableau de Delacroix représentant la mort de Sardanapale.

Tout était calme, rien ne faisait prévoir une insurrection. Toute la journée, la vie avait suivi son rythme normal et les jardins n'avaient retenti que du crissement musical des poulies montant et descendant le *delou* pour verser l'eau dans les *séguia*; on n'avait donc pris aucune précaution, depuis cinq ans, on s'était installé dans une paix trompeuse. Un officier turc campait en dehors du village, un autre habitait au centre et sa maison en ruines dessine cette élégante arcade dominant les terrasses, dont j'ai parlé précédemment. Tout à coup une rumeur, c'était la nuit, et de tous côtés, le *tobol* (2) se mit à résonner dominé par le cri de guerre des Kel Ghat : *Iïï... ek!...*

Les premières voyelles faisaient songer à un rire démoniaque tandis que la consonne finale s'arrêtait dans la gorge des révoltés ainsi que le râle victorieux d'un bourreau heureux d'avoir achevé sa victime. L'air vibrait de ces hurlements sauvages tandis que le tambour frappé avec frénésie faisait

(1) On remarquera que, volontairement, je ne précise rien en ce qui concerne les dates, les indigènes n'y attachent aucune importance, ils se trompent dans leurs calculs pour retrouver les différences entre l'ère chrétienne et l'ère musulmane; la plupart d'entre eux ne savent même pas qu'il existe des tables de concordance.

(2) Sorte de large tambourin à son très sourd que l'on n'utilisait qu'en cas de guerre ou de sinistre, modifiant pour chaque cas le rythme. Le même instrument plus petit et de son moins grave sert encore dans tout le Sud pour accompagner les danses.

un vacarme assourdissant. Sans chef pour les commander, les gens de Ghat n'osaient se lancer à l'assaut, ils allaient et venaient, tantôt se rapprochaient, tantôt s'éloignaient. Cerné au milieu de sa famille affolée, l'officier subissait dans l'attente le plus affreux des supplices. Profitant d'un moment où les vociférations de mort s'apaisaient, il envoya un de ses serviteurs, dont il connaissait le dévouement, à son confrère; il le suppliait de le délivrer. Dans son camp, entouré d'une forte milice, l'autre officier ne craignait rien mais il eut peur que, s'il venait à sortir, une partie de sa troupe ne se joignit aux dissidents, il fit répondre à son compatriote qu'il n'ait pas à compter sur son aide.

Les insurgés voyant un homme se diriger à vive allure vers la demeure de celui qu'ils voulaient assassiner, le poursuivirent mais il eut le temps de rentrer dans la maison et de refermer la lourde porte derrière lui. Telle une meute assoiffée de sang, la foule démente hurlait, se bousculant dans les étroites ruelles montantes.

Avec un admirable sang-froid, le Turc reçut la réponse de son confrère puis, de mépris, il cracha à terre. Entendant les efforts de la horde furieuse pour briser la porte, il se rendit compte que toute résistance était impossible. Très calme, il donna un ordre :

« Qu'on m'apporte mon revolver et mes cartouches! »

Aussitôt obéi, il s'assit, rangea près de lui ses réserves sur une petite table basse, bourra son arme et commanda :

« Que l'on fasse venir ici tous les gens de ma maison et, si quelqu'un refuse, qu'on l'amène de force! »

La première personne qui entra était de ses deux femmes la préférée, il eut une seconde d'hésitation puis visa; elle

s'abattit face contre terre, râlant, mortellement blessée. Vint ensuite la nourrice portant son fils tendrement aimé; la même balle fracassa le crâne de l'enfant et perça la poitrine de la femme, de son sein, le lait coulait mêlé au sang. Ensuite, ce fut le tour de la seconde épouse, puis celui des servantes et des esclaves. Les balles vinrent à manquer, il tira le couteau qu'il portait à sa ceinture et, les uns après les autres, égorga tous les membres de sa domesticité, la lame crissait sur les os, le sang giclait partout, éclaboussait les murs, tachait ses vêtements, faisait une nappe glissante sur le sol dont il détrempait la terre battue. Il avait commencé son carnage avec calme, maintenant il l'accomplissait avec une joie féroce comme grisé par tout ce rouge et par la chaude odeur. Quand il eut fini, il revint prendre sa place près de la petite table et attendit. Pas longtemps!... La horde avait réussi à forcer la porte et les premiers révoltés arrivaient, surpris de ne rencontrer aucune résistance. Lorsqu'ils entrèrent, ils reculèrent devant le spectacle d'horreur qui s'offrit à eux; les corps gisaient enchevêtrés et quelques-uns étaient encore agités par les derniers sursauts de l'agonie. Alors l'officier tourna vers lui l'arme qui avait fait ces victimes; ébréchée, elle glissa sur sa gorge; aussitôt, il appuya la pointe sur son cœur et, d'un mouvement sec, la fit pénétrer jusqu'à la garde.

Les insurgés se retirèrent et le calme revint dans Chat mais le gouvernement turc, sans doute pour éviter le retour de pareil incident, retira ses officiers, se contentant d'une lointaine surveillance et du paiement d'une vague redevance. Ils ne reprirent le commandement personnel que vers 1908 et restèrent jusqu'à la conquête italienne.

A cette époque, Chat et la région environnante étaient

divisées entre quatre chefs. Le village obéissait au *Kaïmacan Abd el Kader ben el Hadj Aïssa Mouzzi*, oncle maternel du Raïs actuel, notre informateur; les *Touareg Oraghen* dépendaient d'*In Gaddazen ben Abbacada*; le *Sultan Ahmoud ben el Moqtar* avait la charge des *Touareg Ifoghas* et de la réunion des *Kabyles*, c'est-à-dire des groupements épars, des petites fractions de tribus. Quant à *Bou Fenaïet ben Moussa* que les Touareg appelaient *Oufanaïet*, il avait sous ses ordres les *Touareg Imagasaten*.

Sa tribu étant la plus nombreuse, c'est-à-dire ayant le plus grand nombre d'hommes susceptibles de faire la guerre ou la razzia, mais surtout à cause de son influence personnelle, In Gaddazen avait la suprématie. Cependant les différents étaient rares, chacun payait une dîme à son chef et, lorsque des questions d'ordre général l'exigeaient, les quatre *Chioukh* (1) se réunissaient sous sa présidence.

A ce moment eut lieu la première occupation italienne. In Gaddazen étant malade, le sultan Ahmoud qui se trouvait à Mourzouk pour faire pâturer ses troupeaux, alla déclarer sa soumission au nom de tous. Mécontent que ses propriétés de Djanet aient été données à l'Aménonkal du Hoggar, il pensa se faire de l'Italie une alliée contre la France aussi, lorsque les troupes royales se présentèrent devant Ghat au mois de Ghamadan (2) 1914 qui, cette année, tombait en hiver, elles y entrèrent sans coup férir mais n'y restèrent que cinq mois. Vint la guerre mondiale suivie de la révolte du Nord de la Tripolitaine. Séparé du reste du monde, ne

(1) Vieillards, dans le sens d'hommes vénérables, pluriel de *Cheikh*.

(2) Mois du Carême pendant lequel les musulmans ne doivent ni manger ni boire du lever au coucher du soleil et s'abstenir de fumer.

recevant plus ni vivres ni munitions, le major Génini qui commandait alors décida de se retirer par Tarat, en territoire français, d'où il gagna Ghadamès.

La paisible oasis de Ghat subit les contrecoups de la lutte qui, de l'autre côté de la Méditerranée, mettait aux prises les nations européennes. Ce fut pour elle une période troublée qui dura jusqu'au retour des Italiens. En partant, ils avaient laissé l'administration à Bou Baker Léqouy et confié le fort et les munitions au Kaïmacan Abd el Kader. Tout le Fezzan s'agitait et de nombreux révoltés s'étaient réfugiés à Ghat. Bou Baker y vint en personne et, sous la menace, exigea que tout ce que contenait le fort lui fût remis; pour éviter l'effusion du sang, malgré les consignes reçues, le Kaïmacan rendit les armes que Léqouy distribua aux Touareg, les Kel Ghat refusant de participer au partage.

A cette époque, le sultan Ahmoud appelant à son aide les Senoussistes se jeta sur Djanet dont on connaît la défense héroïque puis lança ses troupes à travers le désert jusqu'à Agadès. Nous avons l'impression, le lieutenant Lucchesi et moi, que le Raïs faisait partie de cette expédition. Pour ne pas le troubler et continuer à avoir de lui des renseignements, nous ne lui posons pas la question qui nous brûle les lèvres. Cependant il affirme que, contrairement à ce qu'on a écrit, il n'y avait pas d'officiers turcs ou allemands au siège de Djanet mais les artilleurs étaient d'anciens militaires indigènes du Gouvernement turc, utilisant les munitions prises au Fort Cocoman, ce qui m'a permis de retrouver dans un jardin, au milieu de l'oued de Djanet, un de ces obus italiens dont les maalem se servent comme enclume pour forger ou pour modeler au marteau leurs bijoux d'argent.

S'il n'y avait pas de Turc au siège de notre poste, il y en avait un à Mourzouk : Maçan Tageb, qui avait été débarqué par un sous-marin allemand. Il ne vint jamais à Ghat et se contenta de confirmer Bou Baker Légouy dans ses fonctions, bien que ce dernier ne fût pas d'origine noble. Ne se sentant plus surveillé, il agit en exacteur et réduisit la population en esclavage. La guerre prit fin, les Turcs se retirèrent, Bou Baker resta.

Les gens de Ghat étaient tellement montés contre lui que la première occasion fut bonne pour lui créer des difficultés. Son principal délateur était un nègre. Sous le prétexte qu'il avait volé une chèvre, un Targui des Imagasaten, du nom de *Zouber*, le tua, puis il alla s'enfermer dans sa maison de Ghat. Bou Baker, sans se soucier de la noblesse du criminel, ordonna qu'on s'en saisisse et de le mener au supplice mais deux de ses amis : *Omëidou* et *Koufet*, firent opposition à la sentence et, après trois jours, facilitèrent sa fuite. Des hommes au service de Bou Baker le suivirent à la trace, découvrirent sa retraite et le tuèrent.

Cet incident allait déclencher toute une série de guérillas. Les Imagasaten entrèrent en fureur. La deuxième occupation italienne débutait alors et, déjà, les troupes royales arrivaient jusqu'à Ghadamès. Bou Baker étant entré en relations avec elles, sans doute pour se faire pardonner le cas échéant ses exactions, *Omëidou* et *Koufet* décidèrent d'aller déposer une plainte au major Goretta qui commandait la garnison et préparait la pénétration dans l'Extrême-Sud.

Il reçut les plaignants, les interrogea, en profita pour obtenir des renseignements précis sur la région d'où ils venaient, puis, fidèle à la politique de son pays, les renvoya

devant la *mahaḥma* (1). Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le Cadhi, se référant au Coran et à ses nombreuses Explications qui admettent la peine du talion, donna raison à Bou Baker Léqouy, considérant le meurtre du Targui Zouber comme un juste châtiment de l'assassinat du nègre. Mécontents de cette décision, Koufet et Oméïdou retournèrent devant le major Goretti, celui-ci ne put qu'homologuer la sentence du Tribunal de Charité. Cependant, pour calmer les plaignants, il leur conseilla de rentrer à Ghat, leur disant qu'il ne possédait pas de troupes suffisantes pour envoyer tout de suite un détachement jusqu'à cette lointaine oasis mais que, dès que cela serait possible, il s'y rendrait lui-même et reprendrait l'étude de cette question.

Furieux de cette réponse dilatoire, au lieu d'obéir, Koufet et Oméïdou se dirigèrent vers le Fezzan, entraînant derrière eux tous les Imagasaten en armes. En cours de route, ils rencontrèrent *Tadrat* et *Amsaq*, pâtres des *Touareg Ifilalen*, partisans de Bou Baker, s'emparèrent des chameaux, des femmes et de leurs bijoux, mais sans combat. Léqouy partit en guerre contre les Imagasaten; il les trouva alliés aux *Dzintan*, tribu de la côte descendue dans le Sud, dont il prit les chameaux; au cours de la lutte *Sed*, fille du chef des *Dzintan*, fut tuée.

Ce nouveau meurtre augmenta la fureur des rebelles, ils s'adjoignirent tout ce que le Fezzan comptait de bandes pillardes et se dirigèrent vers Ghat. Ils étaient presque arrivés lorsque, à soixante-quinze kilomètres de l'oasis, au lieu dit *Tissel Madjin*, ils se trouvèrent en présence des *Ifilalen*, les

(1) Tribunal indigène présidé par un Cadhi assisté de deux *adel*, chargé d'appliquer la loi coranique. Les Italiens l'appellent d'une expression tout à fait adéquate : Tribunal de Charité.

razièrent et tuèrent seize ou dix-sept d'entre eux. Décidé à en finir, Bou Baker organisa un contre-rezzou et, ne se fiant à personne, se mit lui-même à sa tête. Mais il ignorait l'affaire de Tissel Madjin et, lorsque ses préparatifs furent achevés, un contingent de la troupe adverse était presque aux portes de Ghat. En hâte, il réunit tous ses gens, faisant battre le tobol, au Fort Cocoman. Toute la nuit, on discuta avec cette âpreté si particulière aux palabres indigènes; au matin, on n'avait pas encore pris de décision et déjà s'entendait le cri de guerre ennemi.

En fait, il s'agissait d'une troupe de peu d'importance; les Dzintan et leurs alliés s'étaient divisés; une partie s'était dirigée vers le Tassili pour y capturer les chameaux de Bou Baker; l'autre, venant vers Ghat, s'était également scindée, les uns allant à Barkat tandis que les autres se préparaient à s'emparer de Ghat et à la piller. Malgré le nombre infime des assaillants, le Conseil des Anciens contraignit Bou Baker à ne pas combattre. Celui-ci, plus prudent qu'avisé, avait fait transporter à Barkat tous ses objets de valeur; ils tombèrent entre les mains de la bande qui avait poussé jusqu'à cette oasis et, dans le même temps, ses chameaux devenaient la propriété de ceux qui avaient gagné le Tassili.

Certain qu'il ne trouverait pas d'aide auprès de ses gens, Bou Baker s'enfuit et alla se réfugier dans un jardin qu'il possédait non loin de Barkat à *Tin Kahouïa*. La population laissa piller sa maison, on s'empara de tout ce qui lui appartenait — dont deux chevaux, animaux rares et symboles de richesse — mais, ravie de ce que la guerre lui ait été épargnée, elle prouva sa reconnaissance en refusant d'indiquer le lieu de retraite de son chef, malgré les nombreuses perqui-

sitions. Les révoltés restèrent quinze jours sans faire de mal, se contentant de réquisitionner ce dont ils avaient besoin pour eux et leurs montures puis ils partirent, emmenant ce qu'ils avaient volé à Bou Baker, et brûlèrent sa maison.

Ce dernier, qui avait trouvé un abri plus sûr dans l'*oued Inaghan*, rentra, releva son logis de ses ruines et lança un rezzou vers le Fezzan. Pendant ce temps, les Imagasaten revenaient vers Ghat mais ne rencontrèrent pas la bande de Bou Baker. Devant cette menace, n'ayant plus d'hommes valides sous la main, il s'enfuit pour la seconde fois et, pour la seconde fois, sa maison fut pillée et détruite. Son rezzou revint victorieux du Fezzan mais, à cinquante kilomètres de Ghat, près du mont *Idinen* pour les Touareg ou *Caf el Djenoun* pour les Arabes, il rencontra dans l'*oued Tanezzouft* le parti des Imagasaten. Ceux-ci étaient divisés en petits groupes et il y eut autant de combats dont ils furent vainqueurs si bien que non seulement ils emmenèrent ce qu'ils avaient pris à Ghat mais encore ce que les gens de Bou Baker lui rapportaient d'une fructueuse expédition.

Cependant le général Graziani avait occupé le Fezzan; peu soucieux de se heurter à ses troupes, les rebelles battirent en retraite et repassèrent par Ghat, il ne s'agissait plus pour eux de l'attaquer mais d'obtenir des chameaux pour fuir au plus vite. Leur chef, *Abd en Nabi bel Kheir*, s'adressant à Bou Baker lui réclama toutes les montures du pays sous peine des plus cruelles vengeance. Excédé, Léquouy répondit par cette parole demeurée célèbre :

« Je vous donne mes chameaux mais donnez-moi la paix!... »

La paix, il l'eut, les révoltés passèrent en Algérie et

furent dispersés puis, en 1930, l'Italie occupa Ghat et il finit ses jours comme Kaïmacan Honoraire.

Ce récit est sans doute plein d'erreurs, je n'ai pas voulu les rechercher, encore moins les corriger, pour montrer l'état des connaissances d'un chef indigène. Il a un autre intérêt, il prouve combien les Kel Ghat sont peu courageux. N'est-ce pas chez eux que l'on trouve ce dicton :

*La guerre, une fois pour moi,
Une pour toi, une pour un autre.*

Et ils disent encore avec un accent de profonde terreur :

La guerre est un moulin qui écrase.



Chose curieuse, chez cette race de poltrons, on retrouve une danse guerrière. A quelques nuances près, elle ressemble à celle que l'on exécute à Djanet et que l'on appelle *Sebiba*, très particulière à cette région. Ici, elle n'a pas lieu à date fixe mais coïncide avec la fête musulmane de l'*Achoura*. Elle dure dix jours, commençant dès l'aube et se terminant à la nuit avec une courte interruption pendant les heures les plus chaudes.

Bien qu'exécutée à l'occasion d'une fête islamique, alors que le Coran réprovoque non seulement la danse mais même la musique, elle s'entoure d'un certain nombre de croyances superstitieuses : si elle n'avait pas lieu, la région deviendrait la proie de toutes les épidémies, de toutes les calamités. Mieux vaudrait supprimer une fête franchement coranique que celle-

là. Sans arrêt, on tourne autour du pays, on le traverse en tous sens, en faisant le plus de vacarme possible avec la flûte et le tambour et cela pour mettre en fuite les djenoun qui ont peur du bruit!

Pendant neuf jours, moi si curieux de toutes les manifestations folkloriques, je suis resté derrière ma fenêtre, cherchant à apercevoir quelques figures de ces danses mais elles se déroulaient trop loin. Et toujours le ronflement sonore du tobol et toujours les sons aigres de la flûte, cela finit par devenir une obsession!...

Enfin, au soir du dixième jour, alors que le soleil allait se coucher, la musique se rapproche.

Sur la route, une buée d'or s'élève, précédant une bande aux costumes bariolés; ils avancent et viennent se ranger sous nos fenêtres. Je ne retrouve que deux de ces vêtements masculins, si singuliers, que nous admirâmes à Djanet. Ces hommes sont coiffés d'une haute chéchia ornée d'une abondante crinière en soie floche d'un bleu électrique, qui retombe en arrière. En avant de cette chéchia rouge, sont accrochés des bijoux triangulaires; si l'on admet que la croix est une réminiscence chrétienne, ils sont peut-être le symbole oublié de la Trinité. Ces danseurs sont habillés de la longue gandoura targuïa enduite d'indigo et qui laisse des traces au moindre contact. Leur poitrine est serrée dans une sorte de baudrier fait de rubans brillants qui se croisent, verts, rouges, blancs et dorés, et ils ont le visage entièrement voilé, même les yeux sont couverts. Les autres sont vêtus, à la mode des Touareg, de l'ample chemise d'étoffe bleue aux plis cassants et s'animant à chaque mouvement de reflets de laque rose. Les femmes portent une tunique analogue recouverte d'une

étouffe qui, passant sur la tête, descend jusqu'aux pieds; elles sont couvertes de bijoux, boucles d'oreilles, pendentifs faits de trois triangles superposés, colliers de verroteries, pièces d'argent arrangées en sautoir, et posées sur le front. Elles jouent du tobol en chantant d'une voix nasale une mélodie au rythme très simple et, lorsqu'elles sont arrêtées, en se balançant de droite à gauche et de gauche à droite ainsi que des barques agitées par une molle houle.

En tête du cortège avancent deux joueurs de flûte puis, avec une démarche allègre et sautante, viennent les danseurs au nombre de seize environ, se tenant deux à deux par le bras, ensuite les musiciennes en groupe plus compact et enfin la foule bigarrée où toutes les couleurs s'unissent et s'harmonisent grâce au glaucis subtil qu'étendent sur elles les rayons du soleil déclinant.

L'assistance forme un cercle dont les femmes occupent le centre et les danseurs tournent en rond autour d'elles, lançant l'une après l'autre les jambes en avant et de côté. Cette fête a en grande partie perdu son allure guerrière du fait que les figurants, au lieu de lance ou d'épée, tiennent à la main un vulgaire bâton mais ils ont encore cette espèce de vibration du poignet qui permet de lancer plus loin les armes de jet. Sans doute étonnerait-on beaucoup les Kel Ghat si on leur disait qu'ils exécutent là une pyrrhique et il en serait de même chez les Kel Djanet où cependant la tradition s'est conservée plus pure. Mais, pour qui a eu l'occasion d'assister plusieurs fois à ces manifestations spontanées de liesse populaire, il n'y a pas de doute possible : on se trouve en présence d'une tribu revenant d'une razzia victorieuse; encore agitée par les ardeurs de la bataille, elle brandit

ses armes tandis que les femmes, heureuses d'avoir comme époux et comme frères des hommes si valeureux, accourent au-devant d'eux parées et chantant leurs louanges.

Evidemment, tout cela est stylisé, et c'est ce qui donne une note d'art, mais une figure qui manque à Djanet viendrait encore souligner le caractère guerrier : à un moment donné, les femmes s'éloignent, battant avec plus de force leurs tambours, frénétiquement ; les joueurs de flûtes, les joues gonflées à en craquer, tirent de leurs instruments des sons aigres et vibrants. Alors les danseurs se mettent à courir en tous sens, brandissant leurs bâtons, puis, tout à coup, se retournent et se précipitant vers l'adversaire le plus proche choquent le semblant d'épée qu'il tient élevé : ils imitent un duel. D'ailleurs au cours de la fête, pendant les promenades à travers le village, ces bâtons jouent leur rôle, on en frappe tous ceux qui passent près de vous et les Touareg si pointilleux ne s'en vexent pas, si le coup fait mal, on ne murmure pas et même, s'il y a blessure, on ne réclame pas le « prix du sang ».

Peu importe l'interprétation donnée à ces danses ; ce qu'il faut, c'est les voir dans leur cadre alors que le soleil incendie Ghat, que les palmiers ont des fûts d'or, que la montagne a des tons évanescents de pêche mûre. Une description ne peut offrir qu'une vague idée du bruit, du mouvement, de la couleur, on dirait une boîte de pastels que l'on a écrasée et dont on a jeté les poussières dans un rayon de lumière.

L'Achoura est terminée, le village est retombé dans son calme silence. Seuls, sur le sable, les pas des danseurs ont laissé des marques régulières, incurvées et séparées les unes

des autres ainsi que les traces d'une énorme vipère à cornes que le prochain vent de sable effacera.



De même que pour la Sebiba, c'est au dernier jour que je découvrirai Ghat. Dans son livre *Paesaggi Libici* (1), le général D. Siciliani l'a baptisée « Ghat la Saharienne », jamais qualificatif ne fut mieux approprié. Sans doute elle n'a pas la splendeur de Djanet mais elle est plus complète. Le visage de Djanet est immuable dans sa beauté, celui de Ghat est multiple; on ne l'aperçoit pas tout de sa fenêtre, comme je le croyais, il faut errer çà et là au cours de promenades sans but et chaque pas procure un émerveillement, une occasion nouvelle de s'émerveiller. Les villages eux-mêmes ne se ressemblent pas : Ghat n'a rien de commun avec Toumin qui est différent de Barkat.

Les Touareg ont toujours été, et demeureront jusqu'au dernier, des nomades; ils montrent leur mépris de la vie sédentaire au moyen d'un proverbe expressif :

Les maisons sont les tombeaux des vivants.

Il ne faut donc pas s'étonner si dans la première localité, la plus importante et la plus ancienne, on rencontre peu d'hommes voilés de bleu même aux environs des mosquées aux heures des prières. Plus encore que l'ennui d'être enfermés, ils ne tiennent pas à fréquenter les habitants : la population est entièrement négroïde, composée des esclaves

(1) F. Cacopardo, éd., Tripoli, 1934-XII, nombreuses illustrations, une carte.

libérés par l'occupation italienne. Les maisons sont construites en terre sèche, bordant des ruelles étroites, irrégulières de largeur, montantes et descendantes, tortueuses, coupées çà et là de courts passages voûtés, et les jeux de la lumière sur les murs ocrés sont variés à l'infini.

Tounin, au contraire, est un village d'origine marabou-tique et, s'ils n'y séjournent guère, les Touareg viennent volontiers s'y étendre à l'ombre pour de longs bavardages ou pour de somnolentes rêveries. Les femmes y sont farouches et ne se montrent guère alors qu'à Ghat elles vous abordent volontiers; elles ne sont en général pas belles et répandent une âcre odeur, mélange de musc et de beurre targui. Tounin, ceinte de remparts flanqués de tours carrées, a un aspect géométrique. Ses rues sont larges, se coupant à angles droits; fortement ventilées, elles sont très propres, n'ont pas de parfum spécial et les mouches ne vous y assaillent pas par myriades. On n'y rencontre personne, pas de fenêtres aux murailles aveugles, une seule porte en bois de palmier mal équarri qui se ferme au moyen d'une serrure en bois et que l'on ouvre en passant le bras par un trou pratiqué dans le mur et en se servant d'une clef en bois. On se croirait dans une ville morte si, de temps à autre, on n'entendait fuser un rire, pleurer un enfant, ou les femmes, dans les cours intérieures, écraser le mil avec les lourds pilons de bois dans des mortiers en bois. Ici comme à Djanet, une vie fruste, des instruments primitifs, on est encore en pleine préhistoire, à la période de transition entre l'âge de pierre et celui du fer.

Quoi qu'on en ait dit, le sort des femmes en pays musulman n'est pas pénible. Chez les Touareg, elles ne sont pas astreintes au port du voile et, comme chez la plupart des Ber-

bères, elles ont une réelle influence — il subsiste de nombreuses coutumes matriarcales —, elles sont choyées et l'on ne s'étonnera pas de trouver ce proverbe :

*Les femmes sont créées comme les fleurs parfumées,
Chacun de nous désire de les respirer.*

Il est évident que ce dernier vers ne peut s'appliquer à des Européens qui supportent aussi difficilement le beurre targui comme condiment que comme onguent mais les Touareg l'apprécient beaucoup, de même qu'ils sont très portés sur les choses de l'amour, aussi est-il cause de nombreux conflits, c'est pourquoi l'on dit :

*Les femmes sont des diables pour l'homme,
Prions pour être loin de ce mal.*

Il y en a parmi elles qui ont mauvais caractère et méritent les châtimens corporels que, d'ailleurs, le Coran autorise, mais, véritables filles d'Eve sous leur peau bronzée, elles sont incorrigibles, ce qu'exprime avec énergie cet autre dicton :

*La femme est une côte tordue,
Pour la redresser, il faut la casser.*

Elles sont travailleuses et coopèrent avec leurs maris, leurs frères et leurs fils aux travaux des jardins que nous allons traverser pour nous rendre à Barkat. La besogne qui les accapare le plus est celle de l'irrigation. Bien que l'eau soit abondante dans la région de Ghat, il faut la puiser, ouvrir et fer-

mer les canaux d'irrigation, sans quoi ce serait la famine et les palmiers mourraient or :

*Maison sans datte,
Maison de la faim.*

Le palmier est utile à tout : la bourre qui l'enveloppe sert à faire des cordages, ses feuilles tressées donnent des vaneries, ses branches deviennent des pièges, des caisses à claire-voie, son tronc soutient les toits en terrasse des maisons :

*Si le palmier ne rapporte pas par ses fruits
Il rapportera par son bois.*

Il est la providence des indigènes, sans lui le Sahara retourne à la stérilité primordiale; il est aussi la parure du désert. Isolé, il a l'élégance d'un flabellum géant; en groupe, ses colonnes blanches, brillantes comme de l'argent, soutiennent une architecture verdoyante où les arcs se combinent pour la plus grande joie des yeux, l'ombre qu'ils projettent est légère : une palmeraie est un temple aérien, la mosquée idéale où les fidèles de toutes les religions peuvent venir se recueillir car Dieu n'y a point de nom, ce n'est ni Allah ni Jéhovah, c'est le Père qui donne aux hommes les fruits de la terre. Pas de musiques éclatantes pour accompagner les méditations mais le murmure d'une source, le chant de quelques rares oiseaux, le roucoulement tendre des tourterelles.

Au delà, c'est le désert et c'est la mort!

La région entre Ghat et Barkat est faite de terrains d'alluvions apportées par l'oued au temps lointain où il coulait,

une pauvre végétation disséminée, semblable à des branches calcinés, croît sur la terre bosselée, fendillée par le soleil ; çà et là, un tamarix juché sur un tertre de marnes d'où sortent ses racines, jette la note bleue de ses feuillages, reposante pour le regard brûlé par la réverbération fauve. Au milieu de ce site désolé mais grand, une roche s'élève, entièrement couverte d'écriture tifinagh. Et, une fois de plus, la question se pose : « Pourquoi les Touareg ont-ils choisi cet endroit aride comme une vallée de Josaphat pour y chanter leurs désirs amoureux?... »

Au point de vue construction et situation, le village de Barkat tient le milieu entre Ghat et Tounin. On y entre par une large porte donnant sur une placette dont le centre est occupé par un puits. Ainsi, en cas de siège, ses habitants pouvaient-ils se défendre longtemps : l'eau étant au Sahara le bien d'une valeur inestimable.

Barkat possède deux mosquées dont l'une est décorée de motifs en relief. Dans ces lieux de prière aux lourds arceaux posés sur d'épaisses colonnes carrées règne un calme bien-faisant. Par la porte unique pénètre un jour aveuglant qui frappe durement les murailles peintes en blanc mais, passée cette zone lumineuse, on se trouve dans une pénombre bleue, lénifiante tant elle donne une impression de fraîcheur et l'on comprend que des vieillards, en dehors de la joie austère de l'oraison, éprouvent un plaisir véritable à égrener leur chapelet, des heures et souvent des journées entières, dans ces asiles de paix et de silence.

C'est le même bien-être que nous recherchons à la source. Elle est située à un kilomètre et demi du village. De hauts palmiers l'entourent et, comme l'oasis l'environne, vous avez

une délicieuse surprise lorsque vous arrivez au bord de ce petit lac aux eaux si transparentes. Narcisses orgueilleux de leurs formes élancées, les arbres s'y contemplent depuis leur base jusqu'à leur tête couronnée de verdure aux reflets dorés; sertis par le réseau aérien des palmes, des fragments de ciel y brillent ainsi que des saphirs, puis, tout à coup, ce miroir limpide est brisé par les jeux de minuscules poissons, de grandes ondes concentriques se forment, gagnent les bords, reviennent sur elles-mêmes, dessinant de multiples arcs qui se croisent et s'entrecroisent, irisés de toutes les nuances de l'opale ainsi qu'une verrière composée par un artiste au génie très moderne.

Près de la source, le tronc d'un palmier s'incline en une courbe élégante. Je ne sais si à Barkat la même légende a cours mais, dans l'Oued Righ, on pense que les dattiers ont une âme, qu'ils parlent. Quand un arbre se penche ainsi, on ne doit pas chercher à le redresser, il entre en conversation avec ses voisins; de lui-même il se relèvera lorsque sa confidence sera achevée. J'ai longuement prêté l'oreille. Il n'y a pas de vent, cependant un murmure léger s'élève, comparable aux friselis des feuilles agitées par la brise; il y a de longs silences interrompus par le roucoulement d'une colombe et le chuchotement recommence. Mais les palmiers savent garder leurs secrets, je ne les ai pas compris et je le regrette. Peut-être m'auraient-ils enseigné en termes concrets la grande leçon d'amour et de résignation joyeuse qui est le fruit d'une promenade à la source de Barkat?...

« Chat la Saharienne » ne l'est pas uniquement par ses villages, par sa source, par ses palmeraies, par l'Akakous aux formes capricieuses, elle possède encore le plus bel ornement du désert, des dunes.

Le reg, la hammada sont représentés dans les environs; tout aussi arides que le sable, ils ont un aspect plus farouche. Quoi de plus beau que l'erg?... Les dunes apportent au paysage désertique le charme des rivières dans nos campagnes. Ce sable est presque fluide, on dirait de grandes vagues d'or un instant immobilisées; leur stabilité est apparente et chaque jour en modifie l'aspect. Certaines, après une pente douce, se terminent à pic, dessinant à leur sommet des arabesques si nettes qu'on les dirait coupées avec un ébauchoir. D'autres sont arrondies avec de délicats modelés sur quoi la lumière glisse avec tendresse; leur surface lisse brille d'un éclat adouci ainsi qu'une chair au grain très fin : la dune est aimable, accueillante, elle a une grâce presque féminine. Et c'est peut-être parce qu'elle enveloppe Tounin que, malgré son aspect géométrique, malgré ses rues silencieuses, malgré le caractère religieux de ses habitants, ce village a quelque chose de si voluptueux qu'on désirerait d'y vivre indéfiniment.

Le Tin Beur donne au paysage de Djanet son caractère, Ghat possède aussi « sa » montagne : l'*Idinen* ou *Caf el Djenoun*, la Montagne du Diable. Située à cinquante kilomètres environ, je la décrirai lorsque, remontant vers le Nord, nous longerons sa base. Pour le moment, de même que j'ai écrit l'histoire de Ghat telle que la raconte ses indigènes, je voudrais montrer les impressions que produisent sur eux les paysages qui les entourent. Rien ne m'est plus facile, je n'ai qu'à traduire un poème inédit : le Cadhi, homme lettré d'une grande distinction, le composa pour moi, le 17 avril 1935.

O Montagne du Diable, comme tu es ancienne!
Pourquoi es-tu l'asile des démons?
Parle et dis-nous clairement la vérité.
Découvre tes secrets, trop de soupçons pèsent sur toi,
Et j'ai entendu des récits étranges.
Par Allah! je ne veux pas les croire!
On affirme que tes flancs recèlent des châteaux
Habités et d'un art merveilleux.
Des gens assurent avoir vu ces châteaux.
Quel mensonge! En qui avoir confiance?...

Montagne du Diable! C'est un fait, on ne peut t'escalader
Et, de cette impossibilité, sont nées de troublantes légendes.
Pourquoi as-tu trompé les Touareg? Les fables que tu as fait
[naître
Ont nui à leurs connaissances historiques et diminué leur foi.
Ils ont eu raison de te placer sous le signe d'Idinen (1)
Car toutes ces duperies, c'est lui qui les a inspirées.
O habitants de Ghat! Est-ce que votre cité
Serait un temple de mensonges, grâce aux maléfices diabo-
[liques?
O Ghat! Toi belle entre les belles de toutes les beautés natu-
[relles!

Ainsi te découvre le poète, prophète visionnaire :
Tu es entourée de montagnes
Comme on en voit au ciel dans la lune antique.
Et ton eau, ô Ghat, eau candide
Dont, par bonheur, tu possèdes de nombreuses sources!

(1) Nom du diable en tamahak.

*Elles se répandent; leur course est une prière qu'elles adressent
[à Dieu.*

*Serpente donc sur la terre, eau de Ghat, ne t'arrête pas,
Donne aux jardins la fertilité,
Et leurs propriétaires te vénèreront.*

*O « Tacito » (1), surgis plus haut et conte-nous qui t'a
[découverte!*

*Tu es une source respectable,
Notre antique héritage.*

Tu gardes ton secret fidèlement

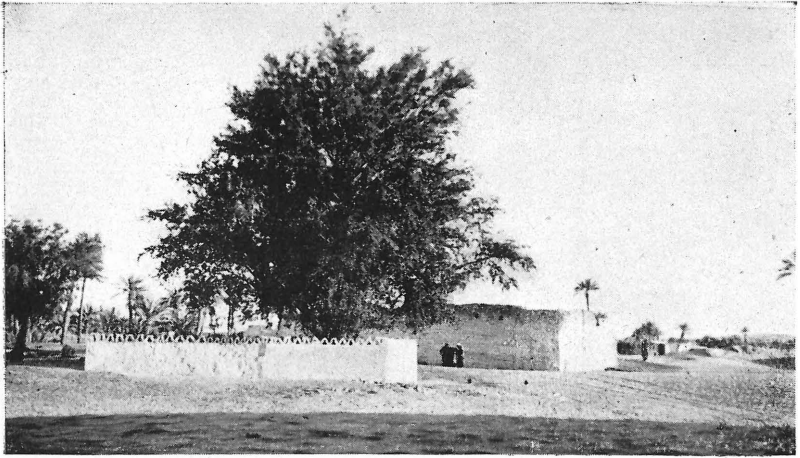
Sous ta roche magnifique semblable à du cuivre fondu.

Mais sous cette pierre l'eau filtre!...

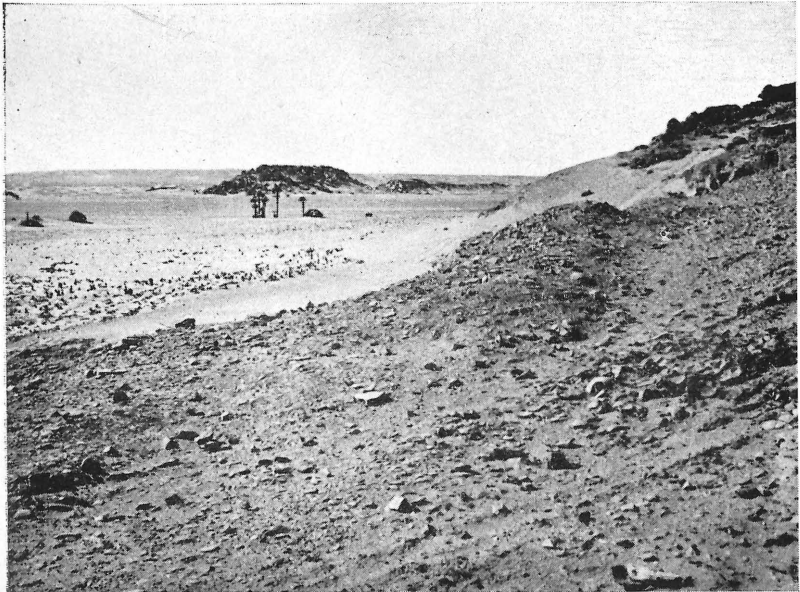
En vérité, c'est la bonté de Dieu qui t'a fait sourdre

Et courir. Certes, Allah est le Très-Haut!

(1) Nom italianisé de la principale source de Ghat.



Ghat. — Casernement des militaires indigènes



Ghat. — Vers le Caf el Djenoun



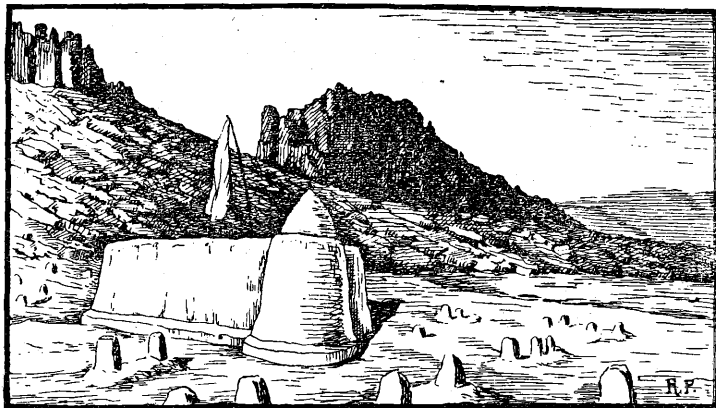
Targui



La route de Tripolitaine

QUATRIÈME PARTIE

Sahara italien



DE GHAT A AOUENAT

Et voici de nouveau venue l'heure des adieux!...

Il nous faut nous séparer de nos hôtes, abandonner ce bled si beau où je fus, comme à Djanet, le premier peintre. Nous allons remonter vers le Nord, mettre entre nous un chiffre énorme de kilomètres!... Le capitaine Cristofari, le docteur Passarella, le lieutenant Lucchesi sont là; seul manque le lieutenant Foddi reparti deux jours plus tôt pour surveiller ses chantiers de la piste entre Tin Alkoum et Ghat. Hélas! nous devons nous éloigner mais, pas plus que nos amis de Djanet, nous ne quittons entièrement les officiers de Ghat, une correspondance suivie s'engagera et nous aurons le plaisir de constater que, si nous emportons des regrets, nous en laissons aussi.

Dans le salon, nous avons salué une dernière fois l'effigie du Duce, œuvre admirable, digne du modèle. Le sculpteur — dont malheureusement j'ai oublié le nom — a représenté

le maître de l'Italie en costume d'aviateur. Est-ce à cause du casque et des pans d'étoffe qui retombent de chaque côté du visage, nous trouvons qu'il ressemble au Dante? Belle figure énergique et si humaine car l'énergie est tempérée de douceur et d'une indéfinissable expression de rêverie.

Un chef comme Mussolini n'est-il pas avant tout un artiste, dans le sens le plus complet du mot : un créateur? La matière dont il dispose est la plus noble que l'on puisse désirer, elle est aussi la plus fugitive, la plus insaisissable, la plus fragile : l'âme d'une nation! Quel doigté, quelle concentration, quelle réflexion, il faut au modelleur!... Le moindre coup de pouce imprime une marque profonde que le temps, au lieu d'atténuer, ne fera que creuser davantage. Cet homme dont l'image a dominé nos amicales réunions, de même que sa personnalité plane au-dessus de l'Italie nouvelle, a été pour nous un protecteur. En tant que Ministre des Colonies, il nous a recommandé à la bienveillance des chefs des différents postes où nous devons passer; qu'Il veuille bien trouver ici l'expression de notre sincère gratitude et de notre respectueuse admiration. Lorsque, à la fin de notre voyage, nous traverserons Rome, j'aurais voulu avoir une entrevue si brève fût-elle avec Lui. J'aurais voulu pouvoir le remercier mais, puis-je l'avouer, j'aurais surtout voulu contempler ce mâle visage, regarder cette figure du plus grand condottiere que l'Italie ait jamais connu. Hélas! à ce moment-là, le Chef du Gouvernement était pris par de très graves négociations, je n'ai pas osé insister. Toujours j'en conserverai le regret.

La voiture nous attend : le camion militaire de « l'Autogruppo Sahariano » qui fait le service de la poste. Une dernière fois aussi nous saluons, au milieu de la cour, le

buste du Roi. De même que Mussolini représente le peuple italien en marche vers son destin, de même Victor-Emmanuel III incarne tout le passé de sa nation, les luttes difficiles et victorieuses pour réaliser l'unité du royaume. Deux hommes, deux figures qui se complètent : sans le Roi, il n'y aurait pas eu de Duce, sans le Duce, il n'y aurait plus de Roi!

Il est sept heures et demie, nous avons déjà une demi-heure de retard et nous ne pouvons nous décider à partir! Il semble qu'au moment de nous quitter, nous avons encore tant à nous dire et nous sommes navrés de la pauvreté des mots que nous devons employer. Alors nous nous écrivons :

« Vive l'Italie! »

Pour ne pas laisser voir notre émotion, nous gagnons rapidement nos places. Couvrant le bruit du moteur, un clameur nous suit et, dans la brume froide du matin, nos cœurs sont réchauffés par l'adieu de nos amis qui, eux aussi, résument leurs vœux par ces mots :

« Vive la France! »

Ma femme est assise sur le siège de devant; je suis à l'arrière avec un sergent italien et une dizaine de militaires indigènes. Tout de suite, nous entrons en conversation; l'un des soldats me dit :

« Tu vois le Caf el Djenoun, des gens affirment que l'on trouve tout autour des oranges et des dattes et cependant il n'y a pas d'arbres, ce seraient donc les démons qui les laisseraient tomber mais, si l'on veut poser des questions plus précises, tu ne trouverais personne pour oser soutenir qu'elle-même a vu un seul de ces fruits!... »

Le vent soufflait du Nord, froid et poussant devant lui

quelques nuages; un autre de nos compagnons, après avoir regardé le ciel, m'adresse la parole :

« Les gens de Chat vont observer le firmament, ils y liront ce présage : il y a une caravane en marche et elle vient du Fezzan ou de Ghadamès. »

A ce moment, nous croisons un Targui monté sur un méhari blanc. Il voyage seul et sa fière silhouette dans ses draperies bleues anime le paysage : un reg sombre et plat.

Le Caf el Djenoun est devant nous, je demande au chauffeur d'arrêter quelques instants. Etrange montagne! bien faite pour exciter l'imagination de gens simples. Partout des redents, d'énormes monolithes surplombant des roches tombant à pic jusqu'à un glacis fait d'un invraisemblable éboulis de pierraille. L'ensemble donne une impression de force, de forteresse imprenable. Plusieurs officiers italiens ont tenté l'escalade; bien qu'habiles alpinistes, ils ont échoué. Malgré l'aspect robuste de cet entassement gigantesque de roches, rien n'offre plus la moindre solidité; dans ce château démoniaque, les pierres roulent sous les pieds; après avoir péniblement gravi un ou deux mètres, vous en redescendez le double et si, arrivés au bas des murailles, vous cherchez à vous faufiler dans une des nombreuses cheminées, vous risquez votre vie sans espoir de succès, chaque aspérité que vous saisissez s'effrite sous vos mains par feuilles minces ainsi que du schiste. Longtemps encore, la montagne et les diables qui l'habitent garderont leur secret!

Au pied du Caf el Djenoun coule un oued de sable blond dans lequel, au milieu d'une végétation abondante, vit un troupeau de petits ânes à demi-sauvages. Ils nous regardent d'un air insolent puis s'éloignent en lançant une ruade.

Leur course est si rapide que leur robe brillante, au pelage argenté, laisse comme un sillage lumineux sur l'or pâle des sables.

La voiture file et, malgré la lourde carrosserie, nous sommes peu secoués sauf aux endroits qu'on appelle dans le Sahara français de la « tôle ondulée ». Ces mots font une exacte image : les roues ont entamé la piste, la marquant de plis parallèles que le vent a creusés. Je dois reconnaître que ces passages sont rares : les Italiens ont l'orgueil de leur piste qu'ils n'appellent même pas une route mais une autostrade ; le terme est peut-être un peu exagéré, il est vrai qu'on ne l'emploie jamais qu'avec le sourire, mais le ruban de dix-huit cents kilomètres qui s'allonge de Ghat à la côte est comparable à nos chemins vicinaux et même, très souvent, à nos routes départementales. Il trace à travers la colonie une ligne blanche très visible, à tel point que les Italiens n'ont pas eu besoin, comme nous l'avons fait, d'établir des jalons pour les avions au moyen de balises semblables à de petites maisons de tôle, précédées et suivies d'un panneau pour indiquer la direction.

Nous allons trop vite ! Un paysage saharien, pour livrer toute sa beauté, a besoin d'être longuement contemplé. Je relis mon carnet sur lequel j'ai pris des notes au cours du voyage, et voici ce que j'y trouve :

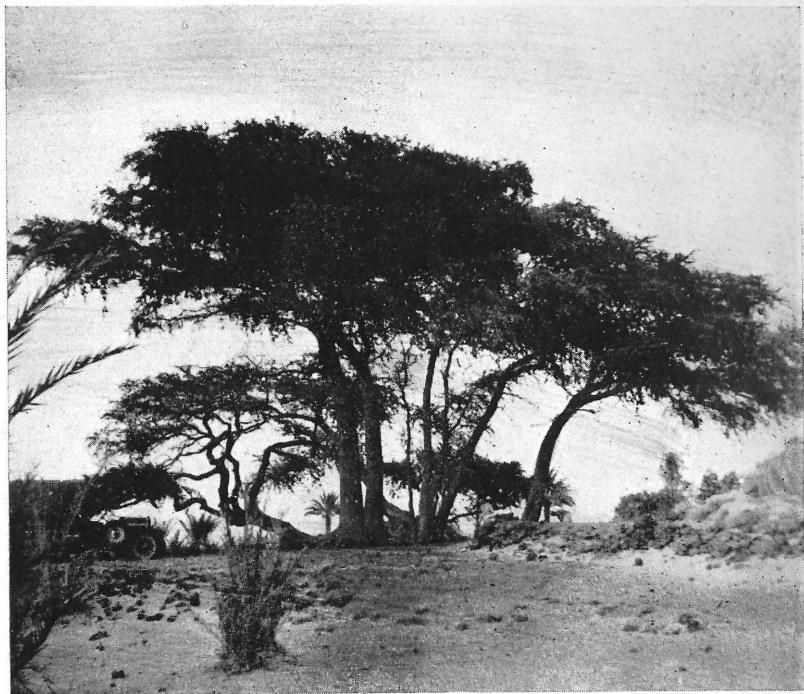
« On se rapproche d'une chaîne de montagnes dont la base est ensablée, on dirait le déferlement d'une vague jaune, frangée d'écume plus claire. — Plaine immense et sablonneuse. — Dans aridité absolue, une tourterelle. — Deux collines isolées rappelant le « Tombeau de la Chrétienne ».

— *Grisaille.* — *Sol marneux qui s'écaille, pellicules blanchâtres sur fond noir avec coulées d'argent.* — *Quelques arbres au milieu d'herbes sèches; deux gazelles.* — *Reg blond qui disparaît dans le sable.* — *Montagne aux formes splendides.* — *Un squelette de chameau.* — *Montagne de chaque côté.* — *Le reg a un ton délicat de chamois.* — *Deuxième squelette de chameau.* — *Le terrain devient mauve.* »

Je me garderai bien par la suite de copier ainsi mon carnet de route. Dans leur sécheresse, ces notes ont pour moi une puissance d'évocation qu'elles ne peuvent avoir pour d'autres. Chacune me représente un tableau, un tableau merveilleux qui m'enchanté comme tous ceux que je rêve et n'exécuterai jamais parce que les matérialiser serait les déflorer. Quand j'écris : « Dans aridité absolue, une tourterelle », se rend-on compte de l'émotion intense qui s'est emparée de moi?...

Je n'ai pas cherché à faire de la littérature. J'ai été troublé profondément en songeant à l'effort que cet oiseau avait fourni pour venir jusqu'ici, à celui qui lui restait pour arriver au but mystérieux vers lequel il tendait. Tant que je l'ai pu, j'ai suivi des yeux le battement des ailes aux reflets bleus, sachant la résistance admirable de ces oiseaux voyageurs mais aussi les redoutables distances entre les puits et les endroits habités où ils peuvent trouver de l'eau et quelques graines.

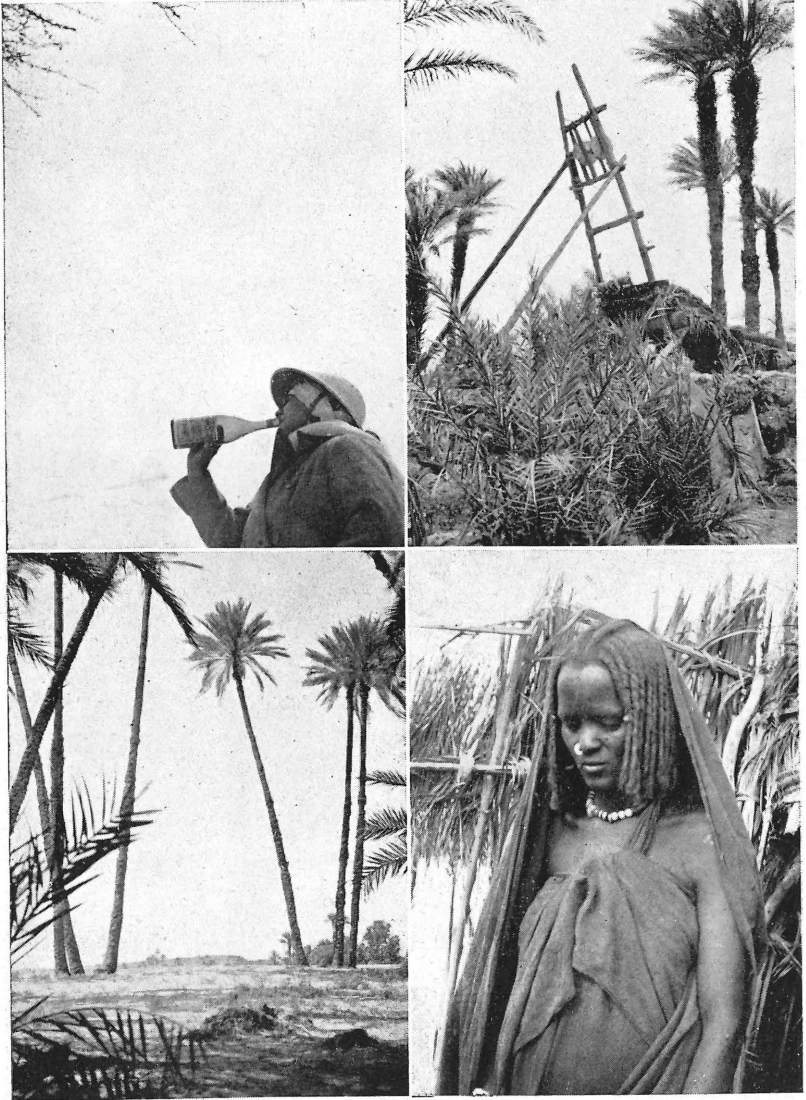
Non, le désert n'est pas monotone. Après cinq années passées dans les immensités sahariennes, j'en suis arrivé à me lasser de nos paysages : trop de richesses, trop d'arbres, trop de verdure! Tout distrait, rien ne se grave profondément dans la mémoire, tandis qu'il est des sites africains par cen-



Aouénat. — L'acacia Albida



Travaux de réfection sur la route



La Soif. — Puits dans le Fezzan

Palmiers à Mourzouk. — Jeune Tebboue

taines qui sont en moi et y demeureront toujours, et je ne parle pas de ces lieux que tout un chacun devrait connaître comme la guelta d'Amguid, Djanet, Ghat, l'oued Adjal et tant d'autres.

Aouénat — que les Touareg appellent Serdelès — est parmi ces paysages que je n'oublierai jamais. Non à cause de l'oasis clairsemée, ni du pauvre village où, sous des huttes rondes en terre et couvertes de chaume, vivent cent cinquante habitants, ni même du curieux tombeau de marabouts sur lequel palpite au gré des vents de nombreux étendards faits de lambeaux d'étoffes colorées; avec tout cela, Aouénat serait un bled comme il y en a tant d'autres dans le Sahara mais il possède une curiosité qui en fait un site unique.

Après avoir traversé cent vingts kilomètres de désert, après n'avoir vu dans les fonds d'oued que quelques rares épineux, arbustes desséchés, vous vous trouvez en face d'un arbre véritable, un géant de la nature : un acacia albida plusieurs fois centenaire. D'une seule souche partent de nombreux troncs; les uns s'élancent droit vers le ciel, les autres, tordus, rampent à terre puis, dans un sursaut d'énergie, ainsi qu'un blessé se soulevant pour maintenir flottant son drapeau malgré les rafales meurtrières, se redressent et, au sommet des tiges noueuses, portent une abondante frondaison semblable à un velours sombre. Les cèdres du Liban ne sont pas aussi émouvants. Ils ont, eux aussi, le prestige de l'âge, ils connaissent les luttes contre les vents impétueux mais ils sont en masse, ils semblent pouvoir s'appuyer les uns aux autres aux heures tragiques de la tempête. Ici, rien, la plaine immense, l'horizon lointain formant un cercle aussi complet que la mer vue du large et, au milieu, ce géant solitaire. On

songe aux moines des premiers âges chrétiens, à ces stylites qui fuyaient le monde pour permettre à leur âme de s'épanouir dans toute sa beauté.

Cet acacia abrite le poste de son ombre, en retour, les militaires protègent l'arbre contre les mains impies qui voudraient le mutiler.

Elle est réduite au minimum la garnison d'Aouénat et nous n'aurons pas la chance de connaître le Lieutenant qui la commande. Il est parti le matin même pour Ghat mais, voyageant à méhari, il a suivi la piste caravanière et nous ne l'avons pas rencontré.

Le Chef de Poste n'a pas été prévenu de notre arrivée. Dans quelques jours, le Prince et la Princesse de Piémont doivent se rendre à Ghat en avion; la T. S. F., surchargée de travail pour les ordres à recevoir ou à demander, a signalé le départ du camion mais n'a pas fait mention de notre présence à son bord. Le sergent-major Rossi Tarquiny est contrarié quand il sait que nous n'avons pas déjeuné. Comme il ignore le français, il appelle un de ses militaires, Sasso Carlo, qui a travaillé plusieurs années en France et parle notre langue ainsi qu'un « titi » parisien.

Ils s'excusent du maigre repas qu'ils vont nous offrir mais promettent de faire mieux pour le dîner. En réalité, ce déjeuner sera copieux, excellent et arrosé de vins généreux, le dîner encore supérieur et, demain, lorsque nous partirons, nous trouverons un panier de provisions où les vins n'auront pas été oubliés. Pendant toute l'après-midi, ces jeunes gens seront de charmants compagnons, ils nous feront visiter les environs, nous conduiront chez les militaires indigènes où nous boirons le thé au son d'un antique phonographe à

pavillon, grattant d'un saphir usé de vieux disques arabes éraillés.

Au cours de la promenade, un de nos hôtes me demande le but de mon voyage en Tripolitaine. Je lui réponds que je suis peintre et que, de plus, j'ai l'intention de publier un ouvrage sur la colonie italienne.

« Alors, me dit-il avec un bon sourire, notre nom sera imprimé?... »

Certainement il le sera — et il l'est — car nous avons été profondément touchés de ce cordial accueil. Ici, nous n'étions pas attendus, on ignorait même si nous étions recommandés et cependant nous avons été reçus à cœur ouvert et, lorsque je voulus dédommager ces jeunes gens des frais qu'ils avaient faits pour nous recevoir, je me suis attiré cette même réponse :

« C'est le devoir!... »

J'ai pu là ausculter l'âme populaire italienne, me rendre compte de ses sentiments à l'égard de la France et des Français, ces mêmes sentiments, je les retrouverai partout ailleurs : l'Italien aime la France et, comme me disait plaisamment l'un d'eux :

« Oublions nos discordes passées, elles étaient des bouderies d'amoureux, cela ne pouvait avoir de conséquences fâcheuses!... »

Parmi ces militaires, l'un d'eux connaît la France, il y a longuement vécu, il a donc pu remarquer nos défauts et apprécier nos qualités. Il est sincèrement patriote et cependant, à certaines heures, il regrette notre pays où il espère retourner un jour et il me fait cette réflexion :

« En attendant que j'aie revu Paris, c'est une grande

joie pour moi que de pouvoir parler français, depuis plus d'un an que je suis ici, je n'en avais jamais eu l'occasion! »

Cher sergent Rossi, cher Sasso, oui, vos noms seront imprimés, moins pour vos prévenances que pour votre amour pour mon pays, et c'est du fond du cœur que je vous dis : merci!

VERS UBARI

Rien n'est plus triste, rien n'est plus pauvre, rien n'est plus nu que ce parcours de deux cent trente-sept kilomètres. Ainsi devait être la Terre dans sa primordiale stérilité avant que Dieu ne l'ait revêtue de sa parure d'arbres verts, qu'Il ne lui ait donné l'eau vivifiante et son doux murmure. Rien!... Rien que du reg noirâtre, des cailloux sombres jonchant une plaine infinie. Pas même de soleil! Des nuages sans forme à travers quoi filtre une lumière terne. Parfois, les pierres deviennent plus grosses, s'aplatissent, larges dalles funéraires brillant ainsi que les flaques d'une eau lourde.

Le vent se lève, l'horizon déjà si proche disparaît, nous montons une rude côte dans une montagne qui s'ensable. La voiture patine, s'arrête essoufflée, enfoncée jusqu'aux moyeux. Les militaires indigènes qui nous accompagnent descendent, et, avec leurs mains, enlèvent les amas de fines poussières. Cela dure une heure. Nous nous promenons de long en large.

Où sommes-nous?

Une bise légère fait voler les ailes de nos *burnous*, des grains de sable nous piquent les yeux; autour de nous, pas une forme. Les régions polaires ont, du moins, la magie des

blocs de glace étageant leurs éphémères architectures; cependant, ce désert, je l'aime. Certes, je le préfère, éblouissant des radiations solaires, quand la chaleur tombe du ciel, remonte de la terre, lorsqu'elle vous enveloppe et vous baigne mais, ainsi, complètement dépouillé de toute beauté étrangère, il est l'immensité, il est l'illimité. Quelle méditation!

Ce n'est pas le néant; ce n'est pas la mort puisqu'il n'y a pas de vie, qu'il n'y en a sans doute jamais eu et qu'il n'y en aura jamais. Dans cette solitude, vers qui va ma pensée?... Vers Dieu. Il est là présent, mes yeux de chair ne le voient pas, pas plus qu'ils ne voient le soleil derrière la taie qui le cache mais, l'Un comme l'autre, je les sens, ils me réchauffent de leur présence devinée. Je me tais et mon silence est une prière. Après des lieues et des lieues, il est des oasis pour les corps harassés, mais le désert ne serait-il pas la véritable oasis des âmes, le seul endroit où l'esprit — non attiré par des objets faits pour la joie des yeux — peut se laisser enflammer, dans une muette contemplation, par les ardeurs métaphysiques?

Un seul lien nous rattache aux humains! Hélas! nous ne sommes pas de purs esprits. Le grand souffle qui emplit ce vide et le fait vibrer sous les rafales du vent ne suffit pas à nos corps! La route est là, vivante artère du Sahara. Elle se perd dans l'horizon incertain, traçant une ligne un peu plus claire que le reg environnant. Ah! suivre la route, aller, aller toujours vers une monde inconnu...

Le vent a tourné, il est chaud maintenant, c'est du *gibli*. Le sable n'est plus soulevé en d'aveuglants tourbillons, il court à la surface du sol en rigoles d'argent. La température est lourde et nos lèvres asséchées sont collées par la soif.

Le reg est couleur de cendre d'où se détachent en blanc les squelettes de nombreux chameaux. Des ossements de quelques-uns pendent des lambeaux de chair boucanée. Misérables bêtes, elles ont mené une triste existence de labeur et de privations; sans eau, presque sans nourriture, elles ont marché, marché, portant de lourds fardeaux, sans jamais laisser voir leur fatigue puis, un jour, l'une d'elles, partie comme les autres matins, montre une lassitude si évidente que les caravaniers décident de la décharger. Bref soulagement! quelques instants, par instinct grégaire, elle suit la file. Tout à coup, sans un cri, elle s'abat et meurt; parfois, au cours de sa brève agonie, sa bouche lippue se tord de douleur et, de ses yeux expressifs, glissent des larmes lentes à tomber.

Pour dissiper la triste impression produite par ces squelettes, voici au loin la ligne sombre des arbres. Serait-ce une oasis? Non, mais une de ces déformations si fréquentes au Sahara qui font que, par exemple, une branche de palmier, un *djérid*, plantée sur une petite bosse de terrain, apparaît comme un phare érigé sur un rocher et l'illusion est complète si l'eau d'un mirage entoure la base.

Cette oasis était une petite caravane qui arrivait vers nous. Elle se composait d'une dizaine de chameaux, attachés par la queue les uns aux autres, conduits par quelques Touareg, les derniers que nous devons voir. Peu d'instants avant que nous ne les croisions, un des Touareg se détacha du groupe; il venait, tenant à la main un de ces plats en bois léger, fabriqués au Soudan, qui servent aux nomades d'écuelles. Il avait soif et voulait de l'eau. Le chauffeur le vit-il, ne voulut-il pas s'arrêter? Nous-mêmes, nous n'avions

qu'une provision minime, nous filâmes! L'homme eut un geste de désappointement puis, de son pas égal, il rejoignit la caravane.

Le reste de cette étape fut gâté par ce souvenir qui était presque un remords. Je revoyais ce Targui et ses compagnons poursuivant leur course interminable et m'imaginai l'un d'eux tombant harassé, incapable d'aller plus loin, abandonné à la manière de ces chameaux dont les cadavres se font de plus en plus nombreux. C'est le désert, me répétais-je! Oui, mais, là plus qu'ailleurs, la solidarité doit jouer, j'aurais dû, moi qui ne risquais rien que la soif, lui donner ma ration; par paresse, je ne l'ai pas fait; de quel droit me plaindrai-je si, un jour, les mêmes souffrances me sont réservées?...

Je cherche à me rassurer : je sais la résistance des Touareg, je sais aussi que, parfois, ils sont « resquilleurs » et, pour économiser leurs provisions, ne craignent pas de faire appel à celles de leurs compagnons de rencontre; n'empêche, lorsque nous faisons la halte, malgré la soif qui me dévore, je bois sans plaisir!

Pendant le repas, un bruit de moteur emplît l'espace; tous, nous levons la tête, c'est un puissant trimoteur que, la veille, nous avions vu au-dessus d'Aouénat et qui transporte le Général Commandant les Forces Aériennes de la Tripolitaine. Etrange apparition, dans ce ciel vide, que celle de cet immense oiseau bruyant et aux ailes rigides : il arrivera à Sebha alors que nous ne serons même pas à Ubari. Cette rapidité surprend les indigènes, le fait que des hommes volent ne les étonne pas, les Musulmans ont tout de suite trouvé un verset du Coran pour prouver que Mahomet avait prévu

cette invention; le seul moyen de provoquer leur admiration est de comparer devant eux le temps qu'il faudrait pour aller à méhari — si cela était possible — de Ghat à Rome ou de Djanet à Paris, à celui qui serait nécessaire à un avion.

Bien que notre automobile soit plus rapide que le chameau, il faut nous hâter si nous voulons être à Ubari avant la nuit. La route est toujours aussi droite mais il y a un peu de verdure ou plutôt quelques arbres qui pourraient en porter, des thala dans un fond d'oued mal délimité. Plus loin — après une double crevaison de pneus — le paysage devient plus agreste; ce sont toujours les mêmes épineux mais couverts de feuilles d'un vert acide, ce qui prouve qu'il a plu depuis peu ou que la nappe phréatique est presque au niveau du sol. Pas d'hommes mais de nombreux troupeaux de chèvres et de chameaux à demi-sauvages. Sur le milieu de la route, deux chamelles sont couchées et, entre elles, un chamelon de quelques semaines dont le poil presque blanc, encore bouclé, ressemble à de la laine. Malgré les sons de trompe, ils ne se dérangent que lorsque nous arrivons sur eux et les trois bêtes basculent avec des mouvements d'automate puis partent à fond de train, droit devant elles, affolées. L'une d'elles a enfin l'idée d'obliquer sur la gauche, les deux autres suivent en une bousculade qui s'achève, pour le chamelon, par une chute dans un creux qu'il n'avait pas vu. Heureusement, sa jeunesse lui vaut une certaine souplesse, il se relève un peu éberlué, un adulte de sa race serait sûrement resté au fond du fossé, les membres brisés.

UBARI

Pour le passager pressé, le site d'Ubari n'offre point de beautés remarquables, il est dominé par une falaise au sommet rectiligne ressemblant à l'Akakous mais n'ayant pas, du fait de son orientation, les splendides couleurs de cette montagne. La palmeraie m'a paru ensablée, ce qui, sous le ciel orangé par les derniers feux du jour, lui donnait un aspect aérien et irréel, ciel et sol étaient faits de la même poussière d'or. Je n'ai point remarqué que l'on y pratiquât des cultures sous-jacentes mais la promenade que j'y fis fut trop courte pour que je puisse rien affirmer. Le village est dans l'oasis, signalé par la tour élégante de son minaret. La mosquée contient un manuscrit célèbre par la richesse de ses couleurs et la beauté de son écriture mais personne n'a pu me donner des renseignements sur son origine ni sur son auteur ; peut-être est-il de Sidi el Hadj Assen, saint Musulman vénéré dans toute la région ?

Non, ce n'est point la beauté d'Ubari qui nous retiendra bien que, j'en suis convaincu, si nous avons le loisir de séjourner plus longtemps, nous découvririons des charmes à cette oasis puisqu'il n'existe pas un seul paysage saharien capable de laisser indifférent. Pour nous qui arrivons du

Sud, c'est le premier poste où se déroula un événement militaire qui eut une conclusion tragique.

Dès le seuil du fort, à ce moment en reconstruction — ce qui nous vaudra d'avoir, cette nuit, comme voisin indésirable, un scorpion dans notre chambre — dès la porte monumentale, dis-je, une plaque de marbre frappe l'attention. Plusieurs noms y sont gravés; le premier est celui du lieutenant Umberto Cuttica à qui le bordj a été dédié. Devant cette plaque, nous nous inclinons avec une respectueuse émotion car ceux dont le souvenir est commémoré là furent des héros qui moururent pour leur patrie.

Que se passa-t-il exactement? nul ne le sait, l'histoire ne nous est connue que par quatre télégrammes.

En 1914, Ubari venait d'être occupé lorsque, profitant du trouble provoqué dans le monde entier par la Grande Guerre, la Tripolitaine se souleva. Le hasard fit que dix Italiens et soixante-cinq militaires indigènes, des *askri* originaires du Fezzan se trouvèrent enfermés dans ce poste. Et voici, dans leur éloquente brièveté, les télégrammes.

Le premier, daté du 17 novembre, était envoyé par le lieutenant Cuttica au Commandant du Fezzan pour lui faire part de la bonne marche de sa colonne. Le second est du 11 décembre, signé par le Sergent-Chef de la Sans-Fil : Mernone :

« Sommes sans cesse attaqués, lieutenant Cuttica mort,, de l'infanterie, gravement blessé; sergent Mernone et un radiotélégraphiste, blessés; une quarantaine d'askri ont fait défection, chez les autres, nous devinons pensées de révolte et de désertion. Demandons un officier-commandant, munitions, médicaments, vivres... »

Le troisième, du 11 décembre, est une réponse navrée du Commandant du Fezzan :

« Tout le Fezzan en rébellion, secours impossibles, repliez-vous sur Ghat. »

Le quatrième, de la même date, est un texte haché, malhabilement communiqué par un télégraphiste inexpérimenté ou blessé, il prie un de ses collègues de transmettre son dernier baiser à son père qu'il ne reverra jamais plus!...

La nuit est sereine, le temps idéal, nous dînons dans la cour du fort; notre hôte est un jeune officier, il s'ennuie d'être si loin de sa famille et pense à l'heure de sa permission qui approche, cependant il est gai et sa voix est celle d'un chef. Peut-être était-il ainsi le lieutenant Cuttica? Peut-être étaient-ils semblables à ces sous-officiers et soldats qui se livrent à des jeux divers, ceux qui donnèrent leur vie pour leur patrie?... Pages d'héroïsme écrites avec du sang.

D'après les renseignements que l'on a pu obtenir après la seconde conquête, le lieutenant Cuttica ne fut pas un imprudent, il exécuta les ordres qu'il avait reçus. Après une brève halte, à Ubari — alors qu'il venait de Brach — il se dirigea vers Ghat mais s'apercevant que sa colonne, sans cesse obligée de combattre contre des partis de Touareg qui la harcelaient, n'aurait pas la force de faire ce long trajet, sans eau, avec très peu de vivres, donna l'ordre de revenir vers le poste le plus proche. Sans doute pensait-il aussi que ses soldats indigènes seraient moins tentés de se joindre aux ennemis des Italiens? Il rentra donc s'enfermer dans Ubari pour y trouver la mort.

Lui et ses hommes, ainsi que quelques askri demeurés fidèles, se défendirent vaillamment. Les uns après les autres, ils tombèrent. Le 11 décembre, ils tenaient encore puisque, à

cette date, après un silence de vingt-quatre jours, Tripoli reçut les télégrammes que nous avons cités.

Ces télégrammes captés par différents postes parvenaient par bribes avec de longues interruptions. On imagine l'intense émotion, la douleur profonde du sans filiste qui les écoutait à Brach et à Tripoli. Allait-il percevoir un cri de victoire, l'annonce de la mise en déroute de la bande qui, sans cesse, attaquait Ubari; ou bien, au contraire, ces combinaisons de traits et de points transportés par la mystérieuse voie des ondes allaient-elles cesser avec le dernier souffle du dernier défenseur?... Mais non, voici encore un mot, il est inachevé; nul doute, le télégraphiste a dû s'arracher à son poste pour courir au secours d'un camarade ou pour faire feu contre un ennemi audacieux, cherchant à franchir des fils de barbelé.

Héroïsme désespéré! Ils auraient pu se rendre, compter sur la pitié incertaine mais possible des assaillants, ils ont préféré verser leur sang jusqu'à l'ultime goutte pour que, tant qu'un Italien respirerait là, ce sol appartint à sa patrie.

Heures tragiques, heures glorieuses qui se sont renouvelées sur un autre point de la terre d'Afrique et se sont achevées dans l'apothéose d'une victoire bien méritée. Un Français, qui a vu par lui-même les bienfaits apportés à des pauvres gens, ne peut s'empêcher de penser que les Ethiopiens réduits à un dur esclavage ont eu tout intérêt à ouvrir les bras à une nation libératrice qui a su fournir tant de preuves de sa générosité et de sa magnanimité!...

VERS SEBHA

Le froid nous enveloppe d'un manteau glacial. Les premiers kilomètres se font à travers une plaine incolore mais la grisaille se teinte de rose, le soleil surgit, s'installe en vainqueur, inonde d'or tout ce qu'il touche et nous découvre une chaîne de montagnes que nous longeons à une certaine distance. Bientôt nous abandonnons la route et nous voici secoués comme sur les plus mauvaises pistes; la voiture saute des talus, escalade les berges à pic d'un oued; le passage devient si difficile que nous descendons de notre véhicule et marchons à pied.

Nous nous dirigeons vers le fond d'une vallée pierreuse dont le centre est marqué par une sorte de haute borne milliaire. Plus on approche et plus cette tourelle semble faite d'un métal précieux, elle est patinée d'un ton fin d'ocre jaune comme si, à force de recevoir les rayons brûlants, elle avait fini par en absorber une partie. Qu'était naguère cette construction en belles pierres soigneusement appareillées, surmontée par une corniche à moitié détruite, tandis que quatre chapiteaux engagés dans la maçonnerie continuent à enrouler leurs élégantes volutes? Peut-être un mausolée?...

Cette vallée est un véritable cimetière, environ cinquante

mille tombes s'alignent au long de l'oued Adjal. L'on est en plein cœur du pays le plus mystérieux, celui dont l'histoire est un tissu de légendes fabuleuses, à Djenna, petit village construit sur les ruines de l'antique Garama, capitale des Garamantes, aïeux probables de nos actuels Touareg. Des fouilles furent faites et l'on découvrit, mêlées à des outils de pierre, des débris de poteries romaines, de délicieuses petites coupes en verre irisé. Présentées par les organisateurs de la Section Italienne, quelques-unes, exposées au Musée d'Ethnographie de Paris, furent parmi les plus précieux bijoux de la manifestation saharienne qui obtint un légitime succès au Palais du Trocadéro, en 1934.

Aujourd'hui, dans cette conque envahie de soleil, le plus profond silence règne, mais la ruine est là. Partout ailleurs, ce serait peu de chose, on ne s'y arrêterait même pas. Ici, témoin éloquent d'une civilisation disparue, elle proclame l'œuvre de la Rome antique; il est vrai que le désert était alors moins aride ainsi que le prouvent les troncs d'arbres silicifiés, d'un diamètre énorme, que l'on trouve dans la région. Comme je comprends l'admiration fervente dont les officiers italiens entourent cette ruine minuscule! Ne semble-t-elle pas être demeurée là comme pour dire aux descendants des fils de la Louve : « Venez, vous êtes chez vous, nous, vos pères, avons déjà occupé ce terrain! »

Si l'oued Adjal avait connu une véritable prospérité avant que le Sahara ne fût desséché, il est encore la plus belle parure de tout le désert Tripolitain. Sur une longueur de plus de cent kilomètres, c'est une succession presque continue de verdoyantes oasis. Les arbres n'y produisent pas ces exquises dattes muscades, les *deglet noir*, les doigts de lumière, de la

région de Touggourt mais ils sont plus élégants : leurs stipes s'élancent d'un seul jet, droits, souples, tandis que les feuilles retombent en courbes gracieuses. Sur le sol, s'étendent des jonchées de blé mûrissant, d'orge coupée, somptueux tapis de verdure et d'or étalé aux pieds des palmiers majestueux.

Du temps des Turcs, puis entre les deux occupations italiennes, les indigènes ne se donnaient pas la peine d'ensemencer les palmeraies de cultures sous-jacentes. Ils savaient par une expérience ancestrale que, le moment de la récolte venu, des hordes de pillards se jetteraient sur leurs jardins comme une bande de charognards sur un cadavre; ils savaient qu'ils devraient abandonner les fruits de leur labeur ou qu'on les tuerait!... Alors, ils préféraient mourir de faim.

Quand les Italiens revinrent, ils trouvèrent un pays ruiné, une population décimée, les malheureux survivants, si maigres, si décharnés sous leurs *gandoura* déchirées et sales, qu'on aurait pu les prendre pour des fantômes agitant des suaires souillés. Peu à peu, ces sédentaires reprirent goût à la terre, de nouveaux puits furent creusés, les anciens furent curés, une distribution gratuite de grains permit d'ensemencer. La récolte fut magnifique, les indigènes comprirent la beauté du travail. Aujourd'hui, ils sont riches, de cette richesse relative qui suffit aux Musulmans; non seulement ils mangent bien mais ils peuvent encore vendre l'excédent de leurs moissons à ceux qui, naguère, en auraient dérobé la totalité.

Oued Adjal, pays de la vie heureuse!...

Pays de la mort aussi!... En plus des cinquante mille tombeaux garamantiques, il en est une quantité d'autres plus récents : petites constructions blanchies, surmontées d'un dôme naïf au-dessus duquel flotte, fixé à l'extrémité d'un

bâton, un lambeau d'étoffe. Là est enterré, souvent à l'emplacement même où il a rendu l'âme, un marabout, un de ces saints de l'Islam qui passent leur vie dans le jeûne et les macérations, ou bien un pèlerin allant à la Mecque ou en revenant. Car l'oued Adjâl est le lieu de passage des Musulmans accomplissant le principal des cinq de leurs devoirs religieux, non seulement de ceux du Sud Tripolitain, mais encore de ceux du Soudan et d'au delà. Autrefois, les caravanes franchissaient l'oued ainsi qu'un flot tumultueux, plus nombreuses à l'aller qu'au retour car, en plus des décès provoqués par les fatigues du chemin interminable, il y avait beaucoup de pèlerins qui demeuraient là-bas pour être plus près de la source de Zemzem et de la sainte Kaaba. Maintenant, même dans ces populations qui ne possèdent que peu ou point d'argent, la crise mondiale se fait sentir et chaque année voit diminuer la quantité des pèlerins.

L'oued coulant entre deux falaises rocheuses, ce trajet est extrêmement pittoresque; tantôt, la vallée s'élargit, tantôt elle se rétrécit, parfois — comme à cent vingt kilomètres d'Ubari, elle est presque barrée par un éperon qu'il faut franchir. Le col se trouve au sommet d'une montée vertigineuse, on a l'impression que le moteur n'aura jamais assez de puissance pour la grimper. Il y arrive cependant et le paysage que l'on découvre de cette altitude est extraordinaire. En arrière, entre les côteaux arides, s'étale, ainsi qu'un fleuve majestueux, toute la palmeraie de l'oued Adjâl. En avant, la végétation a presque disparu, elle s'est réfugiée de l'autre côté de l'oued et forme une mince ligne au pied d'une montagne que le sable a envahie. On dirait une mer démontée dont les vagues

immenses menacent les derniers survivants d'une antique palmeraie.

Un peu plus loin, la verdure renaît. Avec elle, les villages deviennent plus nombreux et, au bord de la route, leurs noms inscrits chantent, les uns rudes comme un appel de *ghâita*, sorte de musette doublée de cuivre, les autres doux ainsi que le son limpide d'une flûte de roseau. Vers midi, nous nous arrêtons dans l'un d'eux à Bent Beïa, petit poste de carabinières indigènes. La conversation s'engage en arabe et, tout de suite, ils commencent un hymne de louanges en l'honneur de l'Italie, compliments naïfs et si spontanés que j'en suis touché comme s'ils s'adressaient à ma propre patrie.

Le chef du détachement nous fait visiter le village aux ruelles tortueuses, aux murs croulants et blanchis. Il désire que nous entrons dans la mosquée pour nous montrer combien la nappe qui nourrit la palmeraie est proche du sol. Dans le réduit où se purifient les croyants, un puits est creusé, à un mètre de profondeur, l'eau est là, abondante et très fraîche. Posée sur le bord de la margelle, une vieille boîte de conserves est posée, une ficelle passée dans un trou permet de puiser l'eau pour les ablutions. Notre guide veut que nous la goûtions, sachant trop ce qui a pu tremper dans ce récipient, j'hésite puis, craignant de faire de la peine à notre compagnon, j'avale tout le liquide d'un trait. Ma foi, c'est si bon, j'ai si soif et il fait si chaud..., j'en redemande, à la grande joie du militaire; tant pis pour les microbes!...

Au retour, près d'un puits, je remarque un objet étrange : fixée à un tronc de palmier scié à hauteur d'homme, une outre bourrée de paille et une partie de squelette de chèvre. Cela me rappelle la *Kheïra Troubya* que j'ai découverte dans

l'Oued Righ (1) ; il s'agit, en effet, d'un fétiche contre le mauvais œil érigé au moment du forage du puits. Malgré mes recherches passionnées, je n'ai pu trouver, ni chez les Touareg, ni dans les populations négroïdes de l'Extrême-Sud, trace de fétiches extérieurs autres que ceux portés en amulettes, il est assez curieux d'en rencontrer plus au nord chez des gens que l'islamisme a pénétré depuis plus longtemps.

Peu après Bent Beïa, le paysage reprend son aspect désertique ; les palmiers disparaissent et c'est à nouveau un champ de sable et de cailloux. Champ labouré par quelque géant car les sillons y sont si profonds qu'ils constituent des montées et des descentes impressionnantes, tout à fait recommandées aux amateurs de sensations fortes, produites par les **montagnes russes**. Ensuite le reg s'aplanit avec quelques *gour* isolés. Au loin, l'un d'eux, à une dizaine de kilomètres, s'élève ainsi qu'un Mont Saint-Michel saharien : c'est le Fort de Sebha.

Comme, en cours de route, nous avons eu deux crevaisons de pneus, nous avons environ une heure de retard. Déjà, on s'inquiète ; une ambulance avec de l'eau, des provisions, le matériel nécessaire pour des pansements d'urgence et un infirmier vient au-devant de nous.

Qui donc oserait prétendre que, dans ces conditions, l'on court le risque de périr abandonné au Sahara, si l'on n'a pas commis l'imprudence de s'éloigner de sa voiture?...

(1) Voir Aïchouch la Djellabya.

SEBHA ET MOURZOUK

Nous sommes logés tout en haut du Fort qui porte le nom de la Reine Héléne. Notre chambre est celle que l'on réserve aux généraux en tournées d'inspection ainsi que nous l'apprend une pancarte en émail fixée à la porte.

Que de grades j'aurai eus au cours de mes voyages sahariens!

Ayant toujours séjourné dans chacun de mes lieux de passage, je ne pouvais être aux yeux des indigènes qu'un *hakem*, un administrateur; comme, au Sahara, ils sont tous militaires, par une déduction d'apparence logique, je devais être pourvu d'un grade. A Touggourt, j'étais commandant, à Ouargla, je n'étais plus que capitaine mais c'est à Djanet que « ma carrière » subit les plus invraisemblables fluctuations! Beaucoup d'officiers et de soldats, pour combler leur solitude, ont contracté des mariages à la Loti avec de très brunes Madame Chrysanthème. Naturellement, pour la femme, il ne peut exister de grade plus élevé que celui de leur mari... transitoire! Lorsque je me promenais dans l'oasis ou dans l'oued, j'étais salué tantôt du titre de Commandant, tantôt de celui de Lieutenant, puis je faisais une brusque chute, je devenais Caporal ou Sergent. Ce fut cependant à Djanet que

j'obtins, si l'on peut dire, mon bâton de Maréchal. Le général Lagarde, venu vérifier les travaux du génie, me demanda de lui montrer les principales curiosités de l'endroit, comme ce chef veut bien m'honorer de son amitié, nous allions devisant familièrement. Une telle intimité, pensa-t-on, ne peut exister qu'entre gradés égaux, de ce jour, je devins « *Gininanne* » ! Et voici que, chaque fois que je pousse la porte de mon appartement à Sebha, je puis croire un instant que c'est vrai. Général de l'armée française, Général de l'armée italienne, c'est beaucoup de dignités réunies chez quelqu'un qui ne fut que... Mais je ne veux pas m'infliger à moi-même une pénible dégradation!...

Pour parvenir à notre chambre, il faut monter un grand nombre de marches, elles rappellent le « Grand Degré » du Mont-Saint-Michel, et ajoutent à l'impression déjà reçue dès l'extérieur. De nos fenêtres, cette impression devient presque une hallucinante réalité. A l'infini, nous dominons un cercle immense, des sables blonds ressemblent aux tangles, des lignes plus claires, les unes plus larges, d'autres étroites, s'entrecroisent ainsi que les canaux laissés par la marée descendante, ce sont les pistes et les routes. Un vent frais nous enveloppe de ses volutes invisibles, il vient de lointains inconnus et, sur son passage, il a rencontré tant et tant de *sebħha*, tant et tant de *chott*, tant de plaines salées, qu'il dépose sur les lèvres une légère amertume, comparable à celle des embruns.

Au site s'allie l'architecture, elle ne possède pas la profusion de pinacles et de clochetons de « la Merveille » mais ces lignes rigides, ces chemins de ronde desservis par de nombreux escaliers, ces créneaux, tout cet appareil militaire font

du Mont-Saint-Michel saharien et du Mont-Saint-Michel au Pêril de la Mer deux sentinelles avancées et vigilantes.

On peut imaginer, par les scènes qui se déroulent sous nos yeux, la vie du monastère médiéval. Comme les religieux, les officiers et leurs hommes portent un uniforme, des indigènes passent vêtus de la gandoura semblable aux robes des frères convers. Et les mêmes règles sont d'usage ici que dans un couvent : l'hospitalité et la chasteté.

Sur l'hospitalité, je ne reviendrai pas, notre présence en est une preuve. Lorsque nous partirons, le colonel Amato — qui fut un héros de la conquête — nous remettra un viatique, sous forme d'un couffin rempli de victuailles et d'un Chianti délectable.

La chasteté n'est pas la conséquence d'un vœu, nombreux les officiers, sous-officiers et même soldats qui sont mariés, mais les épouses sont loin, dans quelque ville ou village de l'Italie. Une loi, dans les Territoires du Sud, interdit à tous les militaires, non seulement d'entretenir une liaison plus ou moins régularisée avec une indigène mais même d'avoir leur femme près d'eux. J'ai été trop bien reçu, dans notre Sahara, dans cette atmosphère familiale créée par la présence d'une maîtresse de maison, de plus, je sais que de précieux renseignements sont obtenus grâce aux unions avec des femmes de couleur, je ne puis donc regretter que la réglementation italienne ne soit pas adoptée chez nous, cependant je suis obligé de reconnaître qu'elle a du bon.

Il y a des exceptions certes, mais, en général, un homme marié, un père de famille, dans des postes où il n'y a guère de commandement à exercer, cesse d'être un soldat pour devenir un fonctionnaire, un bureaucrate. Il accomplit son devoir

mais, sans s'en rendre compte, il sera empêché de faire plus que son devoir. Si une tournée au milieu des tribus nomades ne revêt pas un caractère d'urgence, il hésitera — et c'est si humain! — à abandonner sa famille ou bien il emportera des inquiétudes qui ne sont pas compatibles avec son noble métier. Il ne connaîtra plus de l'indigène que celui qui vient à son bureau, celui en qui le goût des procès est assez fort pour lui permettre de vaincre sa crainte instinctive des chefs.

Un autre inconvénient de la présence de la femme dans ces petits villages que sont les *bled* est de les transformer en bourgades cancanières, il suffit d'une brebis galeuse pour que la suspicion pénètre dans tous les ménages, les potins et les médisances vont leur train.

Quelle différence lorsque les hommes sont entre eux! Nulle part, je ne l'ai autant sentie qu'à Sebha.

Nous dînions le soir en plein air. Des lampes électriques, accrochées à d'invisibles fils, nous isolaient du reste du monde dans un cercle lumineux dont la table formait le centre; tout autour, les tenues blanches des officiers de tous grades, depuis des sous-lieutenants récemment arrivés jusqu'au colonel. Et j'admirais la cordialité régnant entre ces exilés. Dans la journée, je les voyais, en service, très respectueux de la hiérarchie; aux heures des repas, il n'y a plus de chefs, les aînés s'amuse de la gaieté des plus jeunes et, de temps à autre, ne dédaignent pas de la partager. Tous savent qu'ils sont là appelés à réaliser un même idéal; véritablement, ce sont des frères d'armes, ils partagent joies et peines. Cela me rappelle les heureux moments de la « popote » de Djanet.

Cette fraternité persiste jusque dans la mort. Pour accentuer la ressemblance avec un monastère, le Mont-Saint-

Michel saharien possède un cimetière. Il est établi au pied de la *gara* sur laquelle s'élève le Forte Regina Helena. Derrière une murette dont l'ouverture d'entrée est précédée de deux canons de campagne réformés, une dizaine de tombes sont alignées. Au milieu d'elles, un modeste monument, constitué par un socle en maçonnerie surmonté d'une croix de fer forgé, supporte une plaque de marbre sur quoi est gravé en termes lapidaires, le récit de l'événement qui coûta la vie à de jeunes officiers italiens, une de ces surprises si fréquentes dans l'histoire de la conquête du désert.

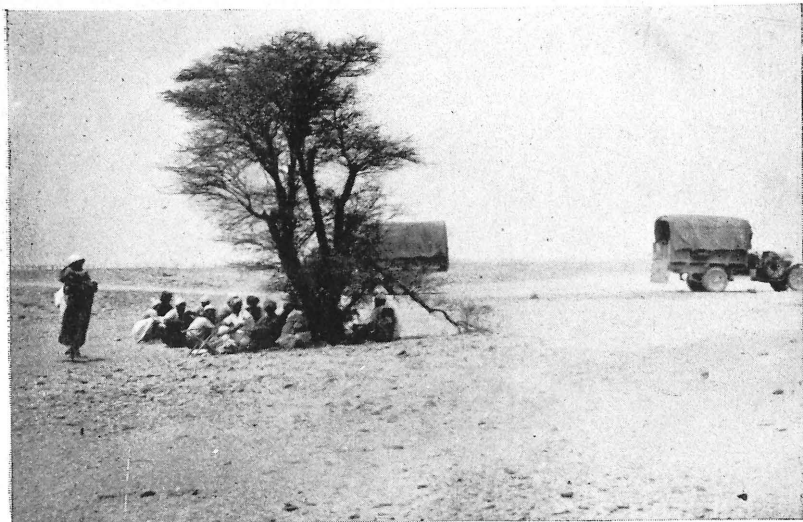
Le fascisme n'avait point encore fait inscrire en latin et en arabe, sur les murs de ses casernes et de ses forts la devise : « Veille de jour et de nuit ».

C'était le 28 novembre 1914...

Novembre, le mois le plus délicieux, le plus lumineux du rude climat saharien ! Après les touffeurs de l'été, la température diurne baisse insensiblement, les nuits sont fraîches, le corps des Européens se sent comme libéré, il reprend goût à la vie. Bien-être dangereux pour le militaire en campagne, il l'incite à diminuer la surveillance. Bien-être plus dangereux encore lorsque vos compagnons sont des soldats récemment ralliés, qui commencent à être sournoisement travaillés par l'influence des senoussistes, congrégation qui avait élevé à la hauteur d'un dogme la résistance à l'ingérence européenne dans les affaires musulmanes.

Repos bien légitime, cependant !...

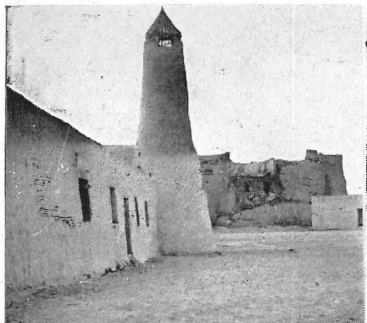
Ils sont là quelques hommes, jeunes, privés de tout plaisir, n'ayant que l'austère joie du devoir accompli, consistant en de perpétuelles randonnées à travers un pays hostile et presque inconnu. A pied ou montés sur un méhari à la démarche lente,



Halte au pied d'un thala.



Le paysage vu du Fort de Sebha.



Mourzouk. — Intérieur du fort



Mourzouk. — Le fort turc



Semnou. — Les Tamaris

ils ont parcouru les environs, n'ayant pas le droit de se laisser aller à une seconde de distraction car le moindre mouvement de terrain peut recéler une embuscade. Aussi, ils sont heureux de se retrouver ce soir ! Ils ne veulent pas parler des événements tragiques d'Europe, c'est si loin d'eux !... Ils veulent encore moins s'entretenir de ce qui se passe auprès d'eux, le bruit du siège d'Ubari leur est, sans doute, parvenu !...

Non, il fait beau, le ciel clouté d'étoiles est d'une admirable pureté, il y a juste assez de vent pour sentir comme une caresse d'impossible volupté. Ils ont organisé le camp, les askri veillent sur la gara où ne s'élevait alors aucun fort. Eux, les chefs, ils s'accordent un vague congé. Roulés dans leurs burnous, fumant des cigarettes, ils évoquent des souvenirs et les paysages de leurs contrées natales : les montagnes boisées ou neigeuses, la mer bleue, les lagunes, les grasses campagnes, tout ce que leurs yeux brûlés de soleil n'ont pas contemplé depuis des mois. De temps en temps, une cantilène langoureuse s'élève. L'un d'eux chante de cette voix prenante, douce, flexible, si naturelle chez les Italiens. Il semble qu'elle monte jusqu'à la voûte des cieux et que, pour la mieux entendre, les étoiles s'arrêtent dans leur marche solennelle, comme si leur harmonieux glissement pouvait troubler cet hymne de jeunesse.

Peu à peu les cigarettes s'éteignent. Plus aucun bruit. Ils se sont endormis, ils dorment, ils sont heureux...

Au sommet de la gara, des formes s'agitent, elles dévalent les pentes comme si les roches s'éboulaient sans fracas. On ne voit plus rien mais on entend un glissement sur le sable, comparable à celui d'un serpent monstrueux, trop léger cependant pour éveiller les dormeurs. Mais voici qu'un appel guttural, celui d'un oiseau de mauvais augure, éclate, ici, là,

plus loin, de tous côtés. Les askri révoltés lancent leur cri de guerre. Les officiers, arrachés au sommeil, ne réalisent pas ce qui se passe, ils croient à un cauchemar. Néanmoins, ils se soulèvent et tendent la main vers leurs armes. Avant que le geste soit achevé, ils sont terrassés.

Et, dans le désert impassible, les rebelles s'éloignent... Dans leur course précipitée, les ailes de leurs burnous sombres s'envolent, on dirait la fuite éperdue de vampires repus d'un sang très pur.



Au cours d'un des repas, le major Torelli, qui commande le poste de Mourzouk, est mon voisin de table. Il est de passage à Sebha. Il interrompt une conversation et me dit :

« Pourquoi ne poussez-vous pas une pointe jusqu'à Mourzouk?... »

Je me fais prier et j'ai tort. J'ai tort parce que c'est mon plus intime désir : je prépare un livre sur Duvoyrier, mon itinéraire s'efforce de suivre le sien pas à pas et Mourzouk y figure. J'ai tort parce que Mourzouk est à cent cinquante kilomètres de Sebha, mais à cent cinquante kilomètres au sud, dans cette direction qui attire sans cesse mes regards dès que je remonte vers le nord. J'ai tort surtout parce que cela m'est si aimablement offert qu'il est un peu ridicule de ne pas accepter tout de suite. Au moment où je vais le faire, le major a tout à coup l'air très ennuyé, je l'entends murmurer :

« J'oubliais, je n'ai qu'une place dans ma voiture!... »

Alors il se penche vers le Colonel qui acquiesce d'un signe de tête.

« C'est entendu, dit-il, le Colonel met une automobile à votre disposition, ce sera un camion mais, comme la route est en mauvais état, vous serez moins secoué qu'avec une carrosserie légère. J'ajoute qu'un Français ne peut venir si près sans visiter une ville baptisée le « Paris du Sahara » !... »

Cette fois, je remercie avec enthousiasme et il est décidé que nous partirons le lendemain de bonne heure.

D'après Duveyrier, qui cite des chiffres de Vogel, le Fezzan aurait compté cinquante quatre mille âmes, vers le milieu de l'année 1853, et Mourzouk deux mille huit cents. Mais, déjà, cette région paraissait en pleine décadence à notre illustre explorateur, une forte émigration se produisait, surtout parmi les mâles adultes, vers le Soudan ou vers le littoral, jusqu'en Algérie; aujourd'hui, la population de la ville même n'excéderait pas huit cents habitants. A quoi tient la déchéance d'un centre dont le nom a pour étymologie la racine arabe : *rzeq*, qui signifie richesse?... Mourzouk voudrait donc dire l'Enrichi?...

Les causes de cette chute sont multiples. L'abolition du commerce de l'esclavage a certainement contribué à la ruine d'une contrée naguère si prospère. On estime que le passage des Soudanais raziés était de deux mille cinq cents à trois mille, bon an, mal an. Les esclaves avaient une valeur moyenne de cinq à six cents francs, rien qu'à ce titre les transactions sur la bête humaine s'élevaient au chiffre de quinze millions de francs, somme énorme pour une petite bourgade musulmane.

Mais d'autres marchés esclavagistes ont éprouvé des pertes aussi considérables sans, pour cela, voir leur état civil subir

semblable régression. Il est évident que le départ annuel d'une grande partie de la population mâle exerçait une influence directe sur le nombre des naissances. En outre, cet exode était motivé par l'insalubrité même de Mourzouk, construit dans un bas-fond humide où les émanations putrides et les nuées de moustiques faisaient des hécatombes. Chaque jour, les surfaces ensemencées et cultivées diminuaient, ouvrant de nouveaux marécages propices à l'éclosion des anophèles.

Les risques étaient si grands que, d'après Abba-Serki, cité par Duveyrier, des édits sévères avaient été pris. Ce dernier descendant des Oulad-Mohammed écrit :

« Sous mes ancêtres, il était permis aux marchands de race blanche de rester à Mourzouk pour leurs affaires pendant les trois mois de l'hiver seulement. Dès que les premières chaleurs commençaient, le Sultan faisait annoncer par un héraut que les blancs eussent à se retirer sous peine d'amende et d'expulsion, parce que les blancs étaient toujours malades et communiquaient leurs maladies aux autres habitants. »

La conséquence de toutes ces considérations est que l'actuelle population de Mourzouk est, dans sa plus grande partie, noire, sans avoir cependant les caractéristiques des nègres. Il est possible que la nature ait procédé par voie d'élimination et que, si la race noire sub-éthiopienne des Garamantes a vraiment existé, elle se soit, en quelque sorte reconstituée, sinon conservée, dans le Fezzan. Il y aurait là un bien curieux sujet d'études, il apporterait, peut-être, la solution à tant de problèmes posés par les errants du Sahara et par certaines peintures et gravures ruprestres.

Cette hypothèse n'a, en soi, rien d'extravagant. Mourzouk semble un lieu prédestiné pour maintenir les types ethniques

dans leur intégrité. Bien que les relations en direction du Tchad se fassent de plus en plus rares, un petit flot de Tebbou — groupe voisin des Touareg et originaire du Tibesti — signalé par tous les explorateurs, continue d'y vivre, fidèle à ses coutumes, à son costume, à sa langue. Pendant mon trop court séjour, j'ai pu faire quelques clichés et des croquis d'une jeune femme de cette tribu. Elle était femme puisqu'elle avait un enfant d'une vingtaine de mois mais, chez nous, elle aurait encore été une jeune fille; peut-être n'avait-elle pas plus de seize ans?...

Elle n'était pas noire mais fortement bronzée, chacun des gestes de son petit corps potelé était harmonieux mais sa grâce, sa souplesse — et aussi sa malice — avaient quelque chose d'un peu simiesque; elle jouait avec son bébé tout nu comme une bête avec son petit. Son vêtement consistait en une pièce d'étoffe bleue verdâtre, enroulée et ramenée sur sa poitrine aux fermes contours. Quant à sa fillette, elle portait aux bras des bracelets de perles, d'origine soudanaise, et, en guise de ceinture, des cauris enfilés à quoi était accrochée une grossière sonnette dont les tintements avaient pour but de mettre en fuite les djenoun.

Le visage de cette jeune mère serait charmant avec son front haut et bossué, ses yeux souriants ombragés par de longs cils, ses pommettes saillantes et ses lèvres sensuelles, si une de ses narines, la droite, n'était... ornée d'un épais anneau d'argent. Sa chevelure divisée en une multitude de petites nattes très serrées encadre un oval très pur et allongé. Une triple natte, rejetée en arrière, part du milieu du front, terminée et maintenue par le poids d'un curieux bijou d'argent. Debout, les yeux baissés, un châle posé sur sa coiffure stylisée, cette

jeune tebboue fait songer à quelque statuette de bronze, exhumée de fouilles égyptiennes.

Et, maintenant, que deviendra Mourzouk?... Plus qu'en toute autre matière, il est difficile d'être prophète lorsqu'il s'agit de l'avenir d'une ville. Les Italiens ont ramené la confiance, l'exode a diminué, il a suffi pour cela, d'abord, qu'ils rétablissent l'ordre et fassent cesser les exactions, puis qu'ils assèchent les marécages et comblent le large fossé bourbeux, isolant le vieux fort turc, curieuse construction avec son minaret surmonté d'un chapeau pointu, sa mosquée où s'alignent les tombes des gouverneurs et ses redents multipliés, la mettant moins à l'abri des attaques extérieures que la boue immonde qui l'entourait.

Assaini, Mourzouk deviendra, c'est probable, un centre de peuplement indigène car son sous-sol humide permet de développer la culture des céréales mais retrouvera-t-il sa splendeur passée?...

La rapidité des moyens de locomotion moderne a ruiné définitivement, je le crains — à moins que les Italiens ne se décident à le ressusciter — le commerce par caravanes. L'existence des points d'eau intermédiaires n'a plus aujourd'hui, en ce qui concerne les transports, la moindre importance. Que l'on soit assuré de pouvoir se ravitailler tous les deux ou trois cents kilomètres, cela suffit, et les routes les plus directes et les plus importantes, remplissant ces conditions, passent soit à l'est, soit à l'ouest de Mourzouk.

Des colons peuvent-ils s'installer aux environs de la capitale du Fezzan?... Je ne le crois pas. Il est possible que je l'aie vue au cours d'une période exceptionnelle de chaleur

mais, nulle part, le sirocco ne m'a fait autant souffrir qu'ici. L'air extérieur était littéralement irrespirable, c'était une atmosphère de four. Des hommes mûrs peuvent supporter quelque temps une température telle que je ne l'ai jamais observée en aucun point du Sahara — et nous étions en fin d'avril!... — mais qui dit colonisation sous-entend la présence de la femme et, par conséquent, celle de jeunes enfants, or je suis convaincu que de petits Européens ne résisteraient pas à ce climat excessif, tantôt glacial, tantôt brûlant. En quarante-huit heures, ils seraient emportés par ces infections gastro-intestinales redoutables même pour les nouveau-nés des indigènes qui n'arrivent à maintenir leur race que grâce à des naissances nombreuses dues, en partie, à la pratique de la polygamie ou, du moins, d'une sorte de polygamie par roulement, rendue possible par les facilités du divorce qui permet d'avoir toujours des épouses jeunes, capables de remplacer les vides provoqués par l'invisible faulx de la Mort.

Néanmoins, je souhaite à Mourzouk une heureuse destinée, non seulement parce que l'effort italien le mérite mais parce qu'il me serait pénible d'apprendre qu'une ville, qui porte le nom de notre capitale et prouve son rayonnement sous des cieux aussi lointains, continue à décliner.

DE SEBHA A HON

Hier, à Mourzouk, nous étions baignés de sueur comme dans un *hammam*. Aujourd'hui, revenus à Sebha dont nous quittons le fort pour remonter vers le nord, nous grelottons malgré plusieurs burnous. Il n'est pas très tôt, le soleil doit être levé mais il est caché par une épaisse couche de nuages sales, on dirait de la suie. Jamais, même en hiver, même en France, je n'ai eu aussi froid. Sous toute autre latitude, je serais au lit ce soir avec une pneumonie ; au Sahara, on peut regretter la stérilité du sol, celle de l'air est un bienfait, elle permet de supporter la rudesse du climat et les brusques différences de température : là où il n'y a pas de microbes, il n'y a pas de maladie et il suffira que le soleil reparaisse pour nous réchauffer immédiatement.

Nous l'attendrons assez longtemps mais il nous fera la grâce d'éclairer juste comme nous arriverons à Semnou, un de ces adorables paysages que, de loin en loin, le désert offre aux yeux pour les reposer. C'est un rien : un groupe de tamaris aux feuillages bleutés, dessinant sur le ciel un gracieux panache de plumes légères. Ces arbustes accompagnent chez nous des visions maritimes, ici l'immensité glauque est remplacée par l'étendue infinie des sables blancs, moelleux comme un tapis de haute laine. Pour ajouter au caractère de ce site

agreste, un jeune berger vient à nous, il tient à la main une poule. D'où peut-il venir?... Il n'y a pas un village, pas une tente aussi loin que portent nos regards. Je remarque que notre chauffeur serait désireux, pour son déjeuner de midi, de transformer cette poule en un substantiel rôti mais il n'est pas riche et, tout l'argent de sa solde, il l'envoie à sa famille. Alors, pour lui être agréable, aussi pour la curiosité de faire « mon marché » en plein bled, je l'achète; elle est bien maigre mais je la paie... deux lires! Deux francs une poule, je crois rêver, serions-nous revenus à l'âge d'or?...

Nous reprenons la route. Elle s'écoule comme un fleuve d'argent dans un reg noir vers une mer jaune de sable, sorte de Tassili dont seuls émergent les sommets. Je ne puis croire que la piste doive franchir cette barrière, plus on approche, plus elle paraît verticale. J'imagine qu'il y a une brèche ou qu'on va contourner la muraille. Il n'en est rien, nous voici au pied et la montée se dresse devant nous, effrayante. Arrivés aux deux tiers, le moteur cale; nous reculons en obliquant à droite, vers l'abîme, un des militaires saute de la voiture, ramasse une grosse pierre et la cale sous les roues. Après deux ou trois essais infructueux, nous arrivons, sains et saufs, au sommet.

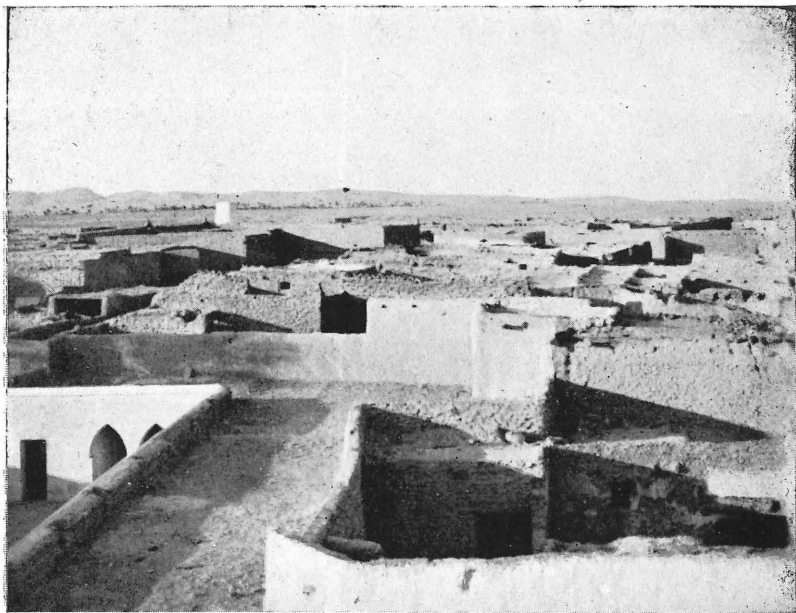
Il eut été vraiment dommage d'interrompre, quelques mètres plus bas et de façon tragique, notre voyage. Ce point de notre parcours, par son aspect sévère, constitue un des hauts-lieux de la Terre. On l'appelle Bab es Sahara, la Porte du Sahara, et correspondrait donc, malgré la différence de latitude, à notre El Kantara. Tandis que, chez nous, la première vision saharienne est un décor merveilleux avec sa faille empourprée ouvrant sur une verdoyante palmeraie abondam-



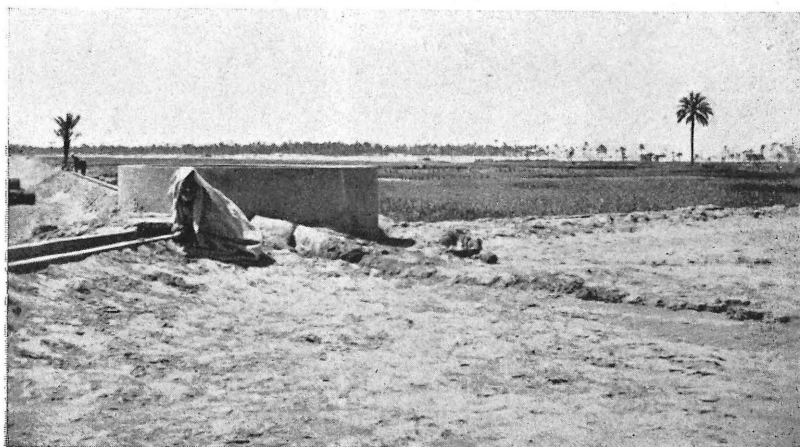
Bab-es-Sahara



Socna. — Palmiers ensablés



Socna vue du fort turc



Hon. — Le champ de céréales

ment irriguée, ici, c'est l'effroyable désert dans toute son aridité, dans toute sa splendeur aussi, avec des formes rongées autant par la lumière que par l'érosion éolienne et pluviale : un paysage lunaire.

Le pays est blanc, d'un blanc légèrement safrané, et le ciel d'un bleu intense. Au premier plan, à droite et à gauche, la montagne a été rasée par les vents; entre ces deux tables, la plaine s'étend à l'infini, vide et grandiose. Ça et là, une petite ligne, couleur de laque rose, indique un vague mouvement de terrain qui, de près, est peut-être une dune énorme. Au centre, un piton, un témoin, une de ces constructions géométriques si caractéristiques des montagnes sahariennes; usées par les intempéries, leur cœur seul demeure visible tandis qu'à leur pied s'étalent les matériaux éboulés. Elles sont comparables, vues de loin — et selon votre état d'esprit — à un sein à la pointe érigée ou à un moignon aux chairs sphacélées et transpercées par l'os. Pour ma part, bien que la seconde image soit, pour le géologue, plus juste, j'avoue que je préfère la première, tout ce qui, au désert, évoque une idée de vie abondante me paraît toujours profondément émouvant; un mirage exerce une force d'attraction supérieure à une eau véritable, de même que le désir est un excitant dont nous avons besoin. Créer des besoins, n'est-ce pas le but unique de notre civilisation mécanique?...

L'arrivée d'une voiture interrompt notre méditation. C'est le colonel Farinetti, commandant le poste de Hon, qui se rend à Sebha. Il descend quelques secondes, s'excuse d'avoir été obligé de s'absenter au moment de notre passage et repart. Nous l'imitons et parcourons un pays sans relief jusqu'à l'heure du déjeuner que nous mangerons à « l'Auberge des

Trois Enseignes ». On y fait de l'excellente cuisine et les vins y sont généreux si l'on en juge par nos faces colorées et nos mines réjouies. La poule elle-même picore des miettes et boit avec délices. Cependant que les voyageurs ne quittent ni Hon, ni Sebha, ni Brach, sans provisions. Ils trouveraient bien les trois enseignes, celles que, sur ce terrain plat, l'on voit à des lieues à la ronde comme des sémaphores indiquant les directions de Brach, de Hon et de Sebha mais d'auberge?... Point! C'est là une plaisanterie analogue à celle de l'Hôtel du Méhari Blanc entre Tin Alkoum et Ghat. Et nous fîmes bonne chair grâce au panier préparé sur l'ordre du colonel Amato.

Si, pour l'instant, nous avons du soleil dans le cœur, ce n'est même pas un rayon de l'astre africain mais celui, chaud et coloré, contenu dans la bouteille de Chianti; de nouveaux nuages se sont accumulés et le vent de sable souffle avec violence. Nous sommes dans un brouillard, dans une fumée comme à l'approche d'un formidable incendie dont l'haleine brûlante se joindrait à la chaleur du moteur; l'eau du radiateur bout, nous obligeant à de fréquents arrêts. J'en profite alors pour redescendre, je voudrais tant voir ce Djebel es Soda!...

Tantôt nous le longeons, tantôt nous le traversons : ce fut un lieu de combats meurtriers pour les armées de la seconde et surtout de la première occupation. Hélas! les formes des montagnes tourmentées et noires m'apparaissent imprécises.

Quelques gouttes de pluie abattent la poussière, j'ai juste le temps de me rendre compte de ce que cette fâcheuse tempête m'a fait perdre car le paysage doit être charmant, à la fois, et redoutable : comme une épopée où la fantaisie du

poète aurait introduit des vers célébrant des beautés bucoliques, des arbres, des herbages se détachent en tons puissants sur les roches d'un noir de jais.

A la soirée sans lumière succède la nuit sans qu'on ait pu admirer les feux du Couchant. Je demande au chauffeur s'il a entendu signaler dans cette région l'existence de gravures rupestres. Il n'en connaît pas. Je sais bien que nous avons dépassé la zone, qu'elle est là-bas au sud-ouest de Mourzouk mais je pense qu'une patine aussi sombre et aussi épaisse doit recéler bien des secrets.

Fatigués par cette promenade de 350 kilomètres, nous descendons abrutis du camion, aussi pensons-nous être l'objet d'un rêve lorsque, dans la nuit noire, nous croyons reconnaître des képis de nos uniformes. Nous ne nous trompons pas, c'est le colonel Carbillet, accompagné du capitaine Nouveau et du lieutenant Lanney. Le colonel Moccia est là aussi et nous en profitons pour le remercier de l'accueil reçu à Ghat. Brève entrevue, ces officiers ont été arrêtés, comme par un mur, par la tempête de sable, leur avion a dû faire demi-tour. Demain, ils repartent à la première heure et ils vont achever leur repas, abandonné pour nous souhaiter la bienvenue.

Nous avons passé une assez mauvaise nuit...

Des craquements, à chaque instant, nous éveillent. On dirait tantôt des glissements comme ceux d'une vipère, tantôt des crissements comme ceux que font les scorpions lorsqu'ils jouent avec un morceau de papier ou une feuille sèche. Quel que soit ce voisinage, il n'est guère agréable!...

J'allume. Le bruit cesse mais je vois des bêtes bizarres qui se déplacent lentement le long de l'angle formé par le

sol et les murs; elles me rappellent ces grosses coccinelles en fer peint que l'on me donnait dans mon enfance et que l'on actionnait en tirant sur une ficelle pour enrouler un élastique agissant ensuite comme un ressort. Je veux en écraser une et la frappe de toutes mes forces avec ma *naïl* (1); cela ne semble pas l'émouvoir et elle continue son petit bonhomme de chemin!

J'apprendrai le lendemain que cette sorte de cafards abonde dans l'oasis, qu'ils ne sont nullement dangereux et que j'ai eu le tort de laisser la porte de notre appartement, situé au rez-de-chaussée, ouverte après la nuit tombée. Mais, à peine ai-je éteint, que les craquements recommencent, j'ai pu me rendre compte qu'ils ne sont pas le fait de ces bêtes à la dure carapace d'un gris-verdâtre. Alors?... Alors, vaincus par la fatigue, nous finissons par nous endormir. *Mekhtoub!*...

Une aube claire, débarrassée de nuages, nous éveille. Aussitôt, nous sommes dehors. Le vent a cessé; de la tempête de sable, il ne reste plus que cet horizon violacé dû à la poussière en suspension. Nous nous trouvons sur une vaste place, bornée d'un côté par le bordj, les casernes et le presidio, sur les trois autres par des constructions toutes blanches, de lignes très simples mais aux façades égayées par des fenêtres et des portes d'un dessin charmant. Cette architecture, fort bien réussie et adaptée au climat, est l'œuvre du colonel Natale.

Hon a été baptisé par le général Siciliani la Ville aux Arches. On retrouve ici — et pour la même raison que dans l'Oued Righ, les maisons étant construites en *toube*, en bri-

(1) Large semelle de cuir servant de sandale aux Touarég.

ques de terre séchées au soleil — ces arcades gracieuses qui servent à soutenir les murs mais qui donnent, à cette ville propre, une allure d'élégance, rompant la sévérité de ses rues.

Les portes mériteraient une longue étude. Elles sont faites, comme dans le Sahara encore fidèle à ses traditions, en palmier mal équarri. Toutes sont peintes en blanc rehaussé de dessins noirs d'une infinie variété; non seulement il n'y en a pas deux qui se ressemblent mais chacune présente un grand nombre de motifs. L'ensemble est fort gracieux, fait de planches verticalement assemblées, d'une douzaine de centimètres de largeur, légèrement convexes; on dirait une draperie aux plis réguliers, ornée de batik.

Ce détail pose un grand nombre de questions d'un haut intérêt mais, hélas! la brièveté de mon séjour ne me permet pas de les élucider.

Quelle fut l'origine de cette décoration? Se rattache-t-elle à quelque rite superstitieux ou religieux? Toutes les portes sont-elles peintes, ainsi qu'il me l'a semblé ou bien est-ce un attribut spécial, réservé à quelques personnages ou à une tribu? Quelles influences révèlent ces dessins géométriques, tantôt souples, cercles et spirales, tantôt rigides, croix, carrés et triangles? A première vue, certains motifs rappellent les Indes, d'autres les tatouages des Peaux-Rouges!...

On conçoit que l'ethnologue demeure perplexe. Ce qui est certain, c'est le goût très sûr qui préside à la division des surfaces et à la distribution du décor. Sans doute y a-t-il là une survivance d'une très vieille civilisation?...

Les habitants de Hon ont un type peu répandu, il rappelle celui des Arabes d'Arabie et le mélange de sang noir m'a semblé de peu d'importance. On m'a signalé que le voile

dont les femmes s'enveloppent pour sortir, le *lahaf*, la *malahfa*, la *k̄sa*, le *haouli* des autres régions, et qu'on appelle ici le *barak̄an*, était le plus souvent fait de cette cotonnade enduite d'indigo au Soudan, si chère aux Touareg dont les caravanes ne montent plus aussi loin vers le Nord.

Au cours de notre promenade, nous nous arrêtons pour regarder un brodeur. Il décore l'empeigne d'une chaussure en *filali* de motifs d'or et d'argent. Coiffé de l'*arreguïa*, ce curieux bonnet de coton tricoté par les hommes et porté, en général, sous la *chéchïa* et le chéche, il est accroupi au pied d'un mur, son morceau de cuir maintenu par une longue pince de bois. Il travaille avec beaucoup de soin, sans s'occuper du va-et-vient de la rue, exécutant sa broderie sans dessin tracé au préalable.

A l'extrémité du village, se trouve le quartier réservé avec ses allées et venues habituelles de filles aux vêtements colorés mais influencés par les modes européennes. Il y en a de jeunes et de... moins jeunes, des jolies et des laides, des blanches et des noires. Elles viennent à nous, gracieuses et accueillantes, nous leur serrons la main sans fausse pudeur car les prostituées d'Islam ne sont pas dégradées comme leurs semblables Européennes. Elles ignorent leurs roueries, leurs agaceries, ce ne sont pas des vicieuses, elles font un métier et le font de leur mieux, ainsi que me le confessa, un jour, l'une d'elles :

« Je ne me suis pas mariée, Dieu ne l'a pas voulu, alors je me suis donnée, cela Il l'a voulu et qu'Il soit loué car, ainsi, je puis nourrir ma mère, mes sœurs et mon jeune frère!... »

C'est en cette compagnie que nous rejoint le major Manu-sardi. Il s'excuse de ne s'être point encore présenté mais il a été retenu la veille par la présence des officiers français.

N'était la différence d'uniforme, on prendrait ce Major pour un des nôtres, il parle notre langue sans accent. Tout de suite, il nous entraîne pour nous montrer la mosquée reconstruite par les indigènes, mais aux frais de l'Italie, et dont le portail est orné de charmantes sculptures.

Il veut surtout nous faire voir le puits artésien. A son sujet, il nous signale qu'il y a eu dernièrement dans la région un tremblement de terre assez violent, phénomène qui effraya d'autant plus les indigènes qu'ils n'en avaient aucune idée. Or il reste, dans cette partie de la Tripolitaine, quelques éléments dispersés, encore fidèles au senoussisme, ils prétendirent que le séisme avait été provoqué par le forage, que les génies de la terre, furieux de se voir ravir leur eau, se vengeaient et qu'ils allaient engloutir le village. Il fallut une contre-offensive vigoureuse pour lutter contre ces bruits ridicules qui trouvaient créance.

Le puits est hors de l'enceinte, c'est le premier de la contrée, aussi les Italiens tenaient-ils beaucoup au succès, un échec aurait eu des répercussions politiques. Le résultat fut excellent. Des entrailles de la terre, de quatre cent trente-trois mètres de profondeur, une énorme colonne de liquide monta, bourbeuse d'abord, puis elle se clarifia et son débit se stabilisa à quatre-vingts mètres cubes par heure. Mais que faire de cette eau?... Elle jaillissait au milieu de dunes dont la hauteur dépassait douze mètres.

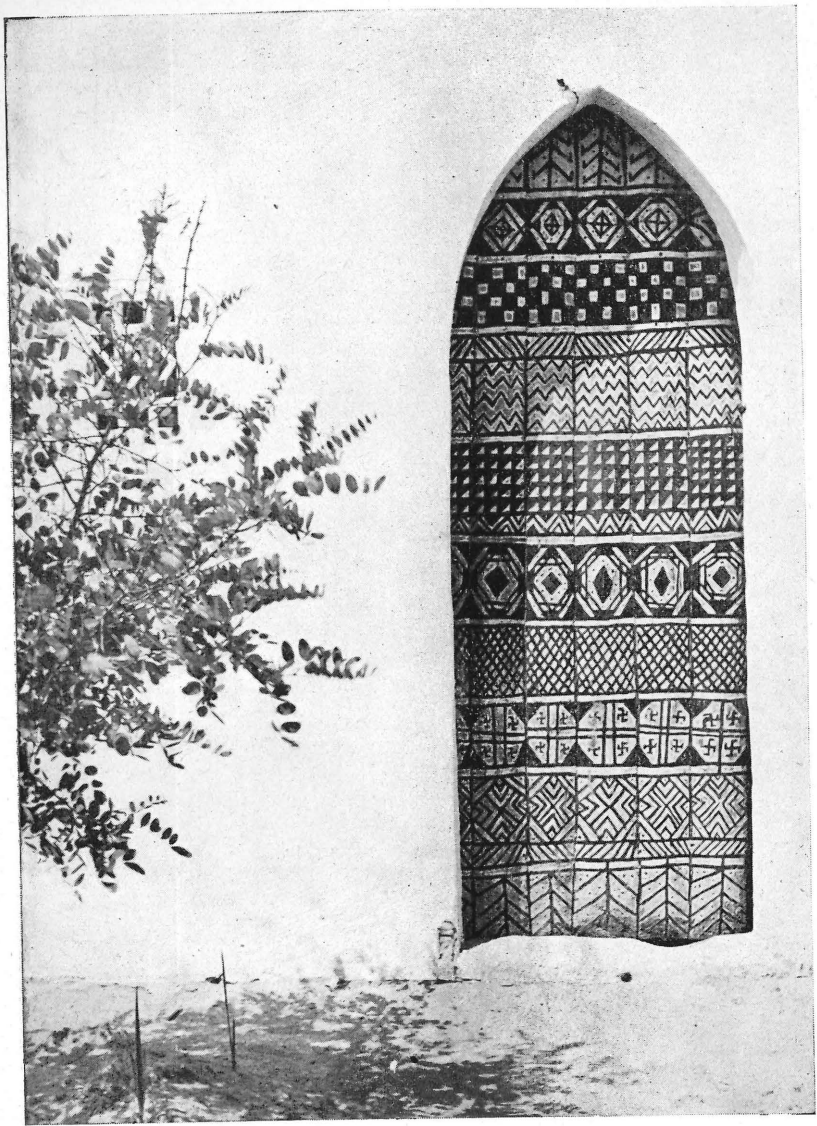
Lorsque le Génie eut achevé les canalisations et des cuves de réserve, le Colonel fit appeler les chefs des quatre *kabyle* entre lesquels se partage la population; il leur expliqua le problème : il fallait déplacer la dune. En échange, ceux qui aideraient à cette entreprise gigantesque recevraient une part



Hon. — Brodeur sur cuir



Hon. — La dune avant le forage



Hon. — Porte peinte

d'eau ou un morceau de terrain, étant convenu que ceux qui ne possédaient pas de jardin dans l'oasis auraient un droit de priorité.

Une *touiza*, un travail collectif et gratuit, accompagné de musique pour exciter l'ardeur des terrassiers, s'organisa. Les hommes s'attaquèrent à la dune, les enfants transportèrent le sable dans des couffins et des brouettes, ânes et mulets furent réquisitionnés, les femmes dansèrent, chantèrent, jouèrent du *tobol* et roulèrent du *couscous* sans arrêt. Pour ne pas perdre de temps, on dormit auprès du chantier.

Au moment de notre passage, cinq hectares et demi étaient nivelés, des milliers de tonnes de sable avaient été transportées; il n'y avait pas deux mois de cela et déjà la totalité du terrain avait étéensemencée; du blé, de l'orge, de l'ail, du *felfel*, des haricots, des petits pois avaient levé avec une incroyable rapidité; dans quelques semaines, l'on pourrait faire la première récolte. Cependant le débit est tel qu'il permet d'arracher à sa stérilité une autre partie du désert, de l'eau inutilisée est non seulement une perte mais elle constitue un danger en permettant l'éclosion des moustiques, porteurs de fièvre. Plus loin, on aplanit d'autres dunes. Le spectacle de cette foule se livrant, dans la joie, à un dur labeur mériterait une longue description mais, pour une fois, les chiffres me semblent suffisamment éloquents par eux-mêmes.

Décidément, il y a une vipère dans notre chambre!...

Telle est à nouveau mon impression au réveil d'une longue sieste. Il faut profiter du jour pour nous débarrasser de cette indésirable compagne! A peine sommes-nous levés, le bruit cesse. Je ne voudrais pas risquer de toucher ce dange-

reux reptile, sa morsure ne pardonne guère. Entassés au milieu de la pièce sont nos bagages, ballots, caisses, paquets de toutes formes et de toutes dimensions. Serait-ce là que le venimeux céraste se serait caché?...

Avec mille précautions, je soulève nos burnous. Sous les blancs?... Rien! Sous ceux en poil de chameau?... Rien! Et voici les paquets, les caisses et les ballots, entre eux et sous eux rien!... Nous nous sommes trompés, le bruit devait venir d'ailleurs. Mais qu'est-ce que ce panier clos et grossier?... Il ne nous appartient pas. Sans doute un des militaires avec lesquels nous avons voyagé est-il charmeur de serpents et a-t-il laissé emporter son colis par mégarde?... Quelque chose a bougé dans le panier, nous entendons très nettement une sorte de sifflement rauque et qui fait cra... cra... cra!

Courageusement, je prends ma canne et, me tenant à distance, je lève le couvercle. Par la faible ouverture, il en sort quelque chose de monstrueux, de long et de hérissé, crêté de rouge et ouvrant un bec énorme. Alors nous partons d'un éclat de rire inextinguible, nous venons de reconnaître notre poule achetée hier à Semnou. Nous n'avons pas pensé à la donner au chauffeur et il n'a pas osé la prendre!... La malheureuse bête, depuis plus de vingt-quatre heures, n'a pas bu et il fait une chaleur écrasante. Ses flancs se soulèvent comme un soufflet, ses plumes sont ternes et ses yeux se révulsent. Nous lui donnons à boire, elle se précipite vers nous comme si elle voulait nous dévorer. Puis assagie, elle boit à longs traits, jetant des regards vers le ciel avec des pamoisons de volupté.

Je pense qu'elle n'en a pas moins fini ses jours dans une marmite!...

Le soir, après dîner, le major Manusardi nous conduisit dans une brasserie-épicerie, voisine du Presidio. Il existe à Hon un petit groupe de civils. Des hommes, aux allures de braves paysans, buvaient, d'autres jouaient. C'était un brouhaha de conversations, la fumée des pipes et des cigarettes embrumait l'atmosphère, on se serait cru dans quelque locanda de la campagne romaine. Au milieu de cette ambiance sympathique, le Major, de sa voix chaude, avec des mots colorés, évoqua pour nous l'histoire de la région. Il faudrait un livre pour rapporter son récit et cela sortirait du cadre de cet ouvrage mais il sut nous dépeindre, avec tant d'enthousiasme, la résurrection de Socna que nous lui manifestâmes notre désir de visiter ce petit bled.

L'eau de Hon est assez fortement magnésienne, elle est potable mais désagréable au goût. A quelques kilomètres de Socna existe un puits d'un débit médiocre dont l'eau est délicieuse. Chaque jour, un camion va y remplir deux énormes *bétia*; nous profiterons, le lendemain, d'un de ses voyages.

La source est située dans un décor bien saharien dont le pittoresque conviendrait mieux au pinceau qu'à la plume car il est tout en nuances, environnée de hautes dunes d'où émergent des palmiers qui bientôt mourront envahis par les sables. Un gardien indigène vit là, seul, tel un pâtre des idylles. Près d'un groupe de palmiers *doum*, il a construit un four dans lequel cuisent, au moment de notre arrivée, des petits pains appétissants.

Socna, pendant la guerre, fut un centre de résistance contre le mouvement anti-italien. Toute la région était aux mains des frères Sef en Nacer, chefs de la révolte de 1916

à 1928. Pour éviter de tomber entre leurs mains, une partie de la population émigra vers le Sud-Tunisien. Seuls restèrent les invalides, les vieillards et les femmes. Ils se défendirent tant qu'ils le purent mais un jour vint où ils durent se rendre. Alors leurs ennemis rasèrent le village, ne respectant que les mosquées et un vieux fort turc, massacrèrent les plus jeunes des défenseurs et empêchèrent le ravitaillement en maintenant une sorte de blocus autour de l'oasis.

Le major Manusardi m'a montré des photographies prises le jour de la rentrée des Italiens. Ces documents sont effroyables. Même une léproserie n'a pas cet aspect répugnant. Au milieu de ruines, des gens sont affalés, leurs yeux semblent morts, ils ont l'air hébété. La plupart d'entre eux sont entièrement nus — et l'on sait l'horreur du Musulman pour la nudité — quelques-uns ont une loque sale roulée autour des reins. Sous une peau sèche, crevassée, couverte de plaies immondes, toutes les protubérances osseuses apparaissent, ce ne sont plus des êtres humains et jamais auteur d'une Danse Macabre n'a rien réalisé de plus sinistre!

Et voici que nous entrons dans un village propre, construit sur le plan de tous les *bled* indigènes mais avec des maisons d'allure plus robuste, mieux alignées. Les gens que nous rencontrons ont l'air bien portants, ils sont vêtus de laine et paraissent joyeux, presque riches, heureux de vivre. Des cours, s'élèvent des rires accompagnant l'allègre chant des moulins à farine. Pour les récompenser d'une fidélité doublement méritoire, l'Italie a pris à sa charge la remise en état de leurs jardins et la reconstruction de leur ville.

Comme nous montons sur la terrasse du fort turc pour voir le panorama, j'ai la surprise d'entendre :

« Tiens, des Français!... »

C'est un indigène d'une soixantaine d'années, spontanément il vient à nous, la main tendue. Il parle notre langue mais avec un vocabulaire si restreint que je continue la conversation en arabe.

« Quand la révolte a éclaté, me dit-il, j'ai réussi à m'échapper. Nous n'avions pas de guide. Nous avons marché, au hasard, pendant des jours et des jours. Tous mes camarades sont morts en route, les uns de fatigue, les autres de maladie, le plus grand nombre de soif. Je suis arrivé seul en Tunisie. Ah! quel bon pays que la France!... On m'a soigné puis, dès que j'ai été guéri, on m'a donné du travail, si bien que, lorsque la paix est revenue, j'ai pu rentrer à Socna avec un peu d'argent. J'aime beaucoup la France!

— Tu as raison, repris-je, Italiens et Français sont frères.

— Oui, avec les Italiens, *kifkif* avec les Français!... »

Sans commentaire, je dédie ces lignes à ceux qui prétendent que les Latins ne sont pas des colonisateurs.

Ils en auraient une autre preuve à Socna. Comme nous rejoignons notre voiture, nous voyons sur un vaste terre-plein une cinquantaine de garçons jouant sous la surveillance d'un indigène. Le fait est rare en pays musulman où les enfants jouissent d'une totale liberté, vagabondant de l'aube au crépuscule sans que leurs parents se soucient d'eux.

C'est vendredi, le jour de la Grande Prière, le dimanche d'Islam. Il n'y a pas de classe et ces garçons sont les élèves de la coquette école que nous apercevons là tout près. Le jeune maître indigène vient à nous. Il a cette élégance et cette distinction qui, dans tous les pays du monde, sont le propre des gens à l'esprit cultivé.

L'instruction n'est pas obligatoire dans la colonie italienne, fréquente l'école qui veut, mais les Italiens ont adopté une formule qui me paraît excellente et qui plaît à leurs ressortissants : les cours sont divisés en deux parties égales, on consacre autant d'heures à l'étude de l'italien et du rudiment scientifique qu'à celle de la langue arabe : les indigènes n'ont pas de prévention contre un enseignement qui ne nuit pas à leur culture coranique, ils parlent aussi bien les deux idiomes et l'on ne voit pas se développer en Tripolitaine un déplorable *sabir*.

Le maître indigène nous conduit à l'école où nous trouvons le Directeur. Il est dans sa chambre, nette comme la cellule d'un moine studieux. Sur sa table de bois blanc, des papiers s'amoncellent, il prépare, à ses heures de liberté, une étude sur la région. Dans les classes règne le même ordre, cela sent la propreté morale. Au tableau noir, demeure une fraction de la dernière répétition d'arithmétique; aux murs sont accrochées des lithographies pour les leçons de choses. On se croirait en Europe mais, par une fenêtre ouverte, entre à flots l'éblouissant soleil d'Afrique et l'on voit une palme qui lentement se balance. Le Directeur me dit son regret que nous ne soyons pas venus un jour de travail, il aurait été heureux de nous faire interroger ses élèves.

« Et, ajoute-t-il, non sans fierté, nous avons ici, suivant régulièrement les cours avec les garçons, quinze fillettes. Vous ne les verrez pas aujourd'hui, le vendredi elles restent avec leurs mères. Leurs pères nous les ont amenées en disant : — L'Italie nous a rendu notre village et nos maisons, comment n'aurions-nous pas confiance en elle? Nous n'avons pas de

garçons, voici nos filles! — Pour ce fait unique, Socna est citée en exemple dans toute la Tripolitaine. »

A la porte, nous trouvons les enfants réunis sur une seule ligne, les bras croisés, très sages et silencieux.

« Je les ai fait rassembler, nous dit le Maître, pour qu'ils vous chantent quelque chose, que désirez-vous?... »

Nous demandons « *Giovinazza* ». Le Directeur donne la note et, tout de suite, le chœur attaque le chant populaire. Rien de comparable avec l'émission gutturale des rhapsodes arabes, les voix s'élèvent pures, bien posées, et c'est un spectacle amusant que celui de ces petites bouches rondes, s'efforçant, malgré un millénaire atavisme, de « placer le son en avant ». Mais c'est surtout un spectacle réconfortant que celui de ces enfants d'une autre race chantant, avec tout leur cœur, l'hymne de jeunesse de leur patrie d'adoption. Et c'est la preuve que tout un programme est déjà réalisé.

Ce Directeur, isolé du reste du monde, est heureux de son sort, il travaille pour sa modeste part à la grande œuvre de sa Patrie. Il ne gagne que mille liras par mois et n'a de congé que tous les deux ans...

DE HON A LA COTE

C'est toujours le paysage saharien avec son aspect désertique ; dunes, reg, montagnes se succèdent. Cependant il y a quelque chose de changé : la lumière. Les lointains ne se désinent plus à l'horizon avec cette sécheresse qui permet difficilement d'apprécier les distances. Certes, le ciel n'est pas encore celui de l'Île de France mais son bleu est moins intense, avec des vibrations colorées où s'allient, timidement, un peu de mauve et du rose qui ne sont pas dus à des poussières de sable en suspension.

La terre demeure aussi redoutable. Malgré les puits de plus en plus rapprochés, de nombreux cadavres ou squelettes de chameaux entremêlent, sur le bord de la route, leurs ossements. Sont-ils morts des fatigues d'un trop long voyage, épuisés au moment d'atteindre le but ? L'abondance de l'eau ne permet pas de croire que la soif soit responsable d'une telle hécatombe. Je pense plutôt que la différence de climat, seulement sensible pour nous par la qualité nouvelle de la lumière, est cause de pertes aussi lourdes pour le caravanier.

Contrairement à une idée généralement admise, le chameau est une bête fragile : une plante qui, au Sud, lui est un aliment précieux et délectable lui devient, dans le Nord, un poison violent qui ne pardonne pas ; au Sahara, il supporte des

variations brutales de température, une atmosphère humide le rend sujet à de nombreuses maladies auxquelles il ne résiste pas. La nature même du sol n'est pas sans inconvénients, un chameau habitué aux pays de sable est un mauvais moyen de locomotion dans les régions montagneuses; les aspérités, les cailloux aux formes aiguës ont vite fait d'user et de couper les molles semelles. Les nomades ont pour cela un remède très simple, ils emportent avec eux une sorte de longue alène qui leur sert à coudre — avec un bout de ficelle ou une lanière de cuir — un morceau de peau de chèvre ou de mouton sous la plante des pieds de leurs chameaux, comme on rapetasse une vieille savate. Et, après quelques cris qui ressemblent à des borborygmes douloureux, la bête reprend sa place parmi ses compagnes.

Jalonnant la piste de façon tragique, il y a d'autres victimes, celles du récent tremblement de terre. Plusieurs petits postes isolés se sont complètement écroulés, on croirait qu'ils ont été frappés par des obus de gros calibre. Heureusement il n'y eut pas d'accidents graves à déplorer. Les plus violentes secousses s'étant produites à l'heure de la sieste et par une chaleur suffocante, la plupart des militaires dormaient dehors, quelques-uns seulement ont été légèrement atteints par des pierres situées au sommet des murs et projetées assez loin.

Le poste de Bou Ndjem — qui est consacré à la mémoire du lieutenant Demandato — est un vaste quadrilatère entouré de fils de fer barbelés. Il est habité par une vingtaine de soldats italiens. On a l'impression qu'il vient de subir un siège. Des murs sont éventrés, d'autres sont lézardés, le plus grand nombre des créneaux a été renversé.

Cela s'est produit un Vendredi-Saint vers trois heures.

« On aurait cru assister à la scène décrite dans l'Évangile de la Passion, me dit le sous-officier, chef du Poste. La terre était si violemment agitée que plusieurs d'entre nous perdirent leur équilibre. En Italie, nous sommes habitués à ces séismes mais, ici, loin de tout, loin de nos familles, nous avons eu peur! »

Ce même militaire nous apprend que, tous les jours encore, la terre tremble. Cela n'est guère rassurant! Le plafond de notre chambre est fendu, les murs ont perdu de grandes plaques de plâtre et de larges fissures dessinent des arabesques, des zigzags comme ceux que produit la chute de la foudre.

Au cours de la nuit, nous entendons un roulement sourd. Tout d'abord, nous croyons que c'est l'orage, le tonnerre lointain, car, au dehors, le vent souffle avec tant de violence qu'il soulève de petits cailloux dont les chocs font, sur nos fenêtres, un bruit de mitraille. Mais le grondement augmente, c'est un tumulte jamais perçu, une sorte de mugissement sinistre qui sort des entrailles de la terre et va s'amplifiant. Puis, tout à coup, notre lit est assez brutalement déplacé. Le mur va-t-il s'écrouler,... Non, seul un petit morceau de plâtre, gros comme une lentille, me tombe sur le front. D'autres secousses se produisirent-elles? Je n'en sais rien. Avec ce fatalisme que l'on acquiert si vite au contact des populations musulmanes, je me rendors sans plus me soucier de la tempête ni des tremblements de terre passés, présents ou futurs.

Dans le courant de l'après-midi, nous étions allés voir, à quelques centaines de mètres du poste, la curiosité de Bou Ndjem. Là s'éleva naguère un oppidum romain. Qu'elle était exactement son importance?... Il est difficile de le préciser, il

est probable que les sables recouvrent plus d'un trésor que les Italiens auront à cœur de mettre à jour.

De premières fouilles avaient été tentées par le capitaine Bozzani dont nous fîmes la connaissance à Mourzouk. Elles furent assez superficielles et ne permirent de découvrir aucun objet bien que les environs soient jonchés de tessons de poteries; de même les archéologues, dans les âges à venir remarqueront, autour de nos bordj, des débris de verre et de ferraille.

Cependant le capitaine Bozzani trouva tout de même une pièce intéressante qu'il fit transporter à Tripoli : une pierre sur laquelle un guerrier du début de notre ère avait gravé, avec la pointe de son couteau, une phrase dont la traduction littérale est difficile à donner car la crudité des termes blesse quelque peu la décence. Elle disait ceci :

« Tandis que nous sommes ici et que le soleil brûle notre visage, nos camarades sont à Rome et font la noce!... »

Plainte émouvante! Elle prouve que le spleen fut une maladie de tous les temps et qu'elle existait avant que les Anglais n'eussent trouvé ce mot tombé dans le domaine international.

Et, foulant le sable, cherchant à m'orienter parmi les pierres émergeant des poussières accumulées par les siècles, admirant le soin avec lequel cette construction avait été faite — autant qu'on en peut juger d'après les pans de murs visibles, — je songeais à ce soldat inconnu, si proche de ceux que j'avais fréquentés au cours de mes randonnées sahariennes. J'aurais voulu m'armer d'une pelle et d'une pioche, fouiller, et, qui sait?... peut-être retrouver son squelette sous une pierre arrachée par un tremblement de terre dont l'histoire n'a même

pas gardé le souvenir. Puis, je lui aurais fait élever un monument grandiose, digne de tous les « inconnus » de la Grande-Guerre car il aurait marqué la pérennité de la race latine, de son besoin d'expansion, de son goût de l'aventure glorieuse, qui font que la France et l'Italie sont et seront toujours de grands peuples.

Hélas! mon désir se sera borné à une rêverie!... Nous n'aurons même pas le temps d'aller voir une autre curiosité beaucoup plus récente puisqu'elle date du dernier séisme.

Lors de notre passage à Ubari, un officier m'avait signalé qu'à une certaine distance de l'oppidum de Bou Ndjem se trouvaient des bains romains. Or, à cet endroit, une source minérale avait jailli. Cela n'avait rien de surprenant quand on n'ignore pas l'utilisation judicieuse que savaient faire les Romains des propriétés médicinales de l'eau. Non seulement en France et en Italie mais dans toute l'Afrique du Nord, ils avaient exploité les sources thermales. Malheureusement, si j'en crois le chef du Poste de Bou Ndjem, le jaillissement fut rapidement tari, mais peut-être y a-t-il là une indication et des forages permettront-ils de capter la nappe souterraine?... Dans un pays aussi déshérité, la moindre possibilité de richesse est une joie pour ses administrateurs et pour ceux qui l'aiment.

La nuit est encore complète lorsqu'on vient frapper à notre porte pour nous éveiller. Après une toilette hâtive et sans avoir eu le temps de prendre le petit déjeuner, à quatre heures, nous nous mettons en route. Avec nos estomacs vides, nous avons encore plus froid que lors de nos précédents départs matinaux.

Bientôt, le jour naît sur un reg absolument plat mais,

après que le ciel a passé successivement par toutes les nuances avec des dégradés insensibles, le soleil apparaît comme un petit point lumineux. Aussitôt, la moindre pierre, le plus minuscule caillou projette une ombre demesurée, celle de notre voiture trace un rayon qui va se perdre, de l'autre côté du cercle, au-delà, semble-t-il, de l'horizon encore embué de nuit. C'est une adorable symphonie en bleu et rose.

Les militaires qui nous accompagnent ne prêtent guère attention à ce spectacle. Cependant, avant même que le disque n'ait surgi dans sa totalité, ils font arrêter l'automobile puis, ayant jeté leurs burnous comme des tapis de prière, ils s'inclinent avec cette gravité, cet air d'être hors du monde, des Musulmans faisant leur prière. Ils répètent les gestes augustes enseignés par Mahomet. Mais devant cette sphère resplendissante, qui semble d'or en fusion, je crois être le témoin d'un culte beaucoup plus ancien : ce redoutable soleil d'Afrique qui brûle et qui tue, n'est-ce pas un Moloch à l'appétit inassouvi, réclamant sans cesse de nouvelles victimes dont les cadavres, humains et animaux, jonchent les pistes?... Il s'agit de l'apaiser alors qu'il daigne pour une journée encore, s'élevant avec lenteur et majesté, éclairer et réchauffer notre vieux monde.

Ces orants prosternés — que le plus sceptique, le plus athée, ne peut contempler sans une profonde émotion prouvant combien la religion est ancrée dans le cœur humain — sont remontés dans la voiture et ils sont redevenus des hommes jeunes, à l'âme enfantine, au rire facile. Chaque cahot provoque une explosion joyeuse mais, comme il a plu depuis peu et que la route a beaucoup souffert, nous sommes horriblement

secoués, ce qui a pour résultat d'accentuer la bonne humeur de nos compagnons.

Pendant leurs visages, peu à peu, changent d'expression au fur et à mesure que le paysage se modifie. Et il est curieux d'observer chez ces êtres primitifs la mobilité des sentiments que traduit immédiatement la modification des traits. Au reg a succédé un steppe presque aussi plat mais où la végétation se fait de plus en plus abondante, elle a des reflets bleus coupés de larges bandes jaunes, on croirait un immense champ de choux fleuris. On sent que, grâce à l'humidité de la mer proche, la vie devient plus facile.

Les chameaux ne sont plus par petits groupes isolés mais par troupeaux nombreux au milieu de quoi les jeunes gambadent comme des jouets mécaniques. Les adultes gras, avec une bosse bien ronde et ferme, n'ont plus la noble et svelte élégance des méhara touareg, ce sont des chameaux de bât. Les chamelons jouent, mordillent leurs aînés ou nous regardent avec cet air dédaigneux qu'ils ont hérité de leurs parents et qu'ils semblent chercher à exagérer d'une façon tout à fait comique. Beaucoup ont une tache noire au bout du nez, c'est une goutte de goudron, sans doute croit-on ici comme dans le Souf et l'Oued Righ qu'un jeune qui respire un parfum meurt fatalement.

Cela n'intéresse pas les militaires, les uns manient leurs armes avec une sorte de fièvre, les autres guettent à l'arrière de la voiture. Traverserait-on une zone périlleuse, une tribu nomade va-t-elle nous assaillir?... Les voilà qui montrent quelque chose au loin, puis plus près, ils crient, ils s'agitent, ils chargent leurs fusils. Il serait invraisemblable que, si près de la côte, alors que l'arrière-pays est entièrement pacifié, un danger nous menaçât!

Non, c'est leur âme ancestrale de chasseur qui renaît en eux. Dans ce lieu privilégié au pâturage abondant, des bandes de gazelles bondissent de tous côtés, leur pelage fauve jaillit au-dessus des touffes d'herbage comme si le sable du désert était doué tout à coup d'une vie étrange. Elles filent en flèches; plus on regarde, plus on en voit, il y en a trois cents, peut-être davantage. Déjà les canons se sont abaissés et, malgré les rudes secousses, les plus habiles chasseurs se préparent à tirer. Alors, je n'ai qu'un mot à prononcer :

« *Memnouâ!*... »

Comme sous l'effet d'un ordre magique, les fusils rentrent immédiatement. J'admire combien la volonté italienne a su inculquer la discipline à une race indépendante puisqu'il suffit à quelqu'un n'ayant aucune autorité de pousser une simple exclamation :

« *Memnouâ!*... C'est défendu!... »

Je sais, en effet, que le Gouverneur, pour protéger la faune si pauvre et si rare du Sahara, a édicté des règlements sévères. La chasse n'est permise chaque année que pendant un très court laps de temps, trois semaines, je crois; le permis est d'un prix onéreux, cent lires, et ne donne droit qu'à abattre deux gazelles.

Je n'assisterai donc pas à la mort pénible de la petite fée saharienne qu'il faut achever en lui ouvrant la gorge de bas en haut selon le rite prescrit par le Prophète, tandis que, sans chercher à se défendre, elle fait entendre un bêlement plaintif. Mais elles sont si nombreuses que, profitant d'un arrêt de la voiture, les militaires se mettent à courir après elles. Ils arrivent à en encercler une, une jeune femelle aux pis gonflés. L'un des soldats ramasse une pierre, la vise, et l'atteint à une

des pattes du train arrière. Elle passe comme une balle à cinquante centimètres d'un autre *askeri* qui tend le bras trop tard et, bientôt, elle n'est plus qu'un point lointain, trottinant sur trois pattes avec l'air de narguer ses agresseurs.

Le temps s'est couvert, mais le ciel se fait de plus en plus marin. Nos yeux, déshabitués de ces formes mouvantes, examinent les nuages comme des êtres nouveaux. Il fait si froid que, après être passés près d'un fortin en ruines et dont la construction me semble remonter au temps des Turcs, nous sommes obligés de demander au chauffeur d'arrêter pour nous promener et nous réchauffer un peu.

A ce moment, arrive en sens inverse une autre automobile; elle a le même chargement de militaires que la nôtre avec, comme passager, un inspecteur des Postes. Il est grelottant; coiffé d'un bonnet de fourrure qui convient très bien à son visage de romain antique, il ressemble à M. Mussolini. Il veut à toutes forces nous faire un cadeau et nous offre un tout petit lapin de garenne, vivant et déjà très vigoureux, qu'il a ramassé sur la route, il y a quelques instants. Que ferions-nous de cet animal? Nous le refusons... L'inspecteur en est navré et, à la réflexion, je le suis plus que lui. Nous aurions dû accepter puis, quelques centaines de mètres plus loin, remettre le lapin en liberté, nous aurions fait plaisir à l'inspecteur et au petit lapin. Comme ceci ressemble à une fable, il importe de trouver une moralité. Elle me fut fournie par un de nos compagnons :

« Les petits lapins, me dit-il, sont faits pour être mangés et l'heure de celui-ci était venue! *Mekhtoub!*... »

Enfin, voici la mer!...

Dois-je m'en réjouir?... Elle prouve que notre voyage s'est

effectué en d'excellentes conditions puisque nous revoyons cette Méditerranée que nous avons quittée il y a neuf mois, mais elle est glauque et plate comme la Manche par temps calme. Elle prouve surtout que notre beau voyage, notre magnifique randonnée est bien près d'être terminée. Hélas! Finie la vie dangereuse et solitaire, finies les longues rêveries sous les rayons d'un soleil de feu devant des horizons illimités, finies les découvertes ethnographiques! Oui, tout cela est fini!... Tout a donc une fin, ô mon Dieu!... Nous allons redevenir des hommes parmi d'autres hommes, reprendre l'âpre lutte pour la vie, pour ce que l'on appelle — ô ironie, sous notre ciel brumeux! — notre place au soleil, nous astreindre à nouveau aux mille obligations de notre civilisation mécanique. Ah! misère!... Et je pense à la moralité de ma fable : nous allons devenir des petits lapins captifs, des lapereaux maintenus entre les rudes mâchoires des machines modernes...

A Bouérat, petit port en voie de construction, nous débarquons devant une modeste auberge, puis nous nous dirigeons vers une chapelle ouverte à tous les vents, abritant une humble statue de la Vierge. Depuis neuf mois, nous n'avions pas vu cela non plus : une effigie religieuse! Nous formulons une naïve prière :

« O bonne Mère, pauvre petite, Notre-Dame d'Afrique isolée, nous aimons votre pays, nous lui avons consacré six années de notre vie, faites que les petits lapins ne soient pas mangés, faites que ce départ qui approche ne soit que le prélude d'un nouveau retour et que nous revenions ici-même vous saluer bientôt!... »

Tandis que nous achevions cette oraison jaculatoire, le lieutenant Gilione, prévenu de notre présence, venait à notre

recherche. Il nous entraîne au bordj où il nous montre les effets du tremblement de terre. Les constructions ont été fortement endommagées. Dans son bureau même, qu'il venait de quitter, un pan de mur avait été arraché et, lorsqu'il voulut reprendre son travail, il trouva sa table et son fauteuil ensevelis sous des gravats.

Le salon du mess, où il a improvisé une excellente collation, a moins souffert.

Pour la dernière fois, nous recevons l'hospitalité militaire. Je ne veux pas vous quitter, amis officiers, sous-officiers et soldats, sans vous adresser un dernier adieu et un dernier merci. Que ce soit de ce côté-ci de la frontière ou de l'autre, que vous fussiez Italiens ou Français, j'ai trouvé en vous des frères. Fraternité de race, d'aspirations, de vie; jamais, comme dans ces pays lointains, je n'ai aussi bien compris que nos deux nations sont sœurs. Nos langues, la formation de nos esprits, notre culture ont la même origine. Puissent nos deux patries être toujours unies comme nous le fûmes au cours de ce long voyage. La Gaule fut une province romaine, l'Italie, pour une grande part, doit son unité à la France, nous sommes quittes, nous pouvons maintenant marcher la main dans la main, pour imposer au monde la paix joyeuse et forte que seule peut lui donner la pensée latine.

Voilà ce que renfermaient nos cris lorsqu'au moment de nous séparer au seuil du grand désert et du monde moderne, nous clamâmes une dernière fois :

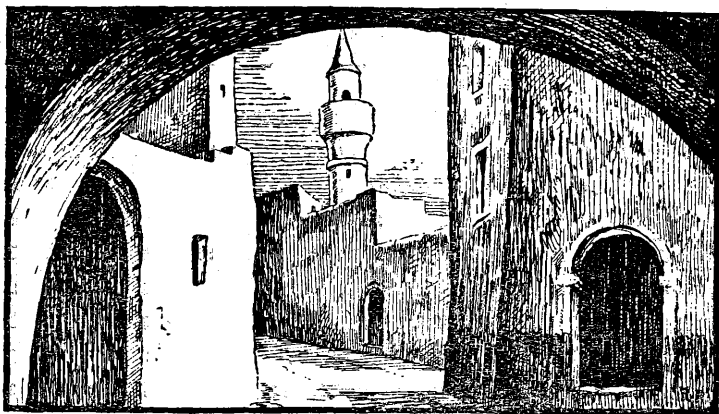
« Vive l'Italie!... »

Tandis que le lieutenant Gilione répondait :

« Vive la France!... »

CINQUIÈME PARTIE

La Côte



DE BOUERAT A LEPTIS MAGNA

Nous voilà donc dans un autocar!...

Il est d'aspect assez minable, comparable à ces voitures qui, dans le Nord de l'Algérie, relient entre elles des bourgades de troisième grandeur. Le chargement est le même : Arabes en burnous et en gandoura, entassés les uns sur les autres et encombrés de paquets, femmes enveloppées dans d'amples linges aux vives couleurs, et quelques militaires qui, comme nous, viennent de Ghat pour aller jusqu'à Tripoli.

Mais il y a deux classes et il faut prendre un billet!...

Nous sommes en première, cela ne veut pas dire que, dans ce véhicule qui ressemble à un chameau de bât au bagage mal arrimé, nous soyons mieux que dans les automobiles militaires, au contraire. Au lieu d'être assis sur des ballots, nous avons un siège mais nous sommes si serrés que le moindre mouvement est impossible. Pour comble de bonheur, la piste est affreuse, elle a été profondément ravinée

par des pluies récentes, on n'a pas encore eu le temps de la réparer mais, çà et là, des chantiers s'installent. Et nous avons cent soixante-sept kilomètres à faire jusqu'à Misurata!

Nous suivons le même chemin que dans la matinée jusqu'à El Gheddahia dont le fort et les quelques maisons qui l'entourent ont été en grande partie détruits par le tremblement de terre. Les militaires habitent provisoirement dans des baraques en bois et nous apprennent que, dans la nuit précédente, ils ont ressenti la même secousse qui nous avait éveillés à Bou Ndjem.

Le pays est toujours plat, il ressemble au Sahara après de fortes averses et me rappelle cet étonnement que j'éprouvai en parcourant le trajet bien connu entre Biskra et Touggourt. Là où, plusieurs années de suite, je n'avais vu que du sable, s'étendait à perte de vue une prairie verte, émaillée de corolles aux pâles couleurs qui se hâtaient de jouir des quelques heures que leur accordait leur terrible ennemi : le soleil.

Comme ces humbles fleurs, hâtons-nous et profitons de ces spectacles que la photographie et la peinture anecdotique n'ont que trop vulgarisés, au sens péjoratif du mot : deux gosses, sur le bord de la route, gardent un chameau comme, chez nous, le ferait de sa vache une bergère; une pauvre caravane avec un chameau surmonté d'un *bassour*, cette sorte de palanquin qui protège des yeux indiscrets les femmes jeunes et jolies tandis que les vieilles suivent, comme elles peuvent, au milieu des nuages de poussière soulevés par les bêtes de somme, les moutons et les chèvres; au loin, quelques arbustes — qui n'existent peut-être pas — tremblent dans des mirages; des tentes sont dressées au milieu des terrains

où l'on récolte des épis de blés ou d'orge si disséminés que l'on dirait des herbes folles.

Sur la piste de plus en plus mauvaise, un âne, monté par un vieillard, avance. Sans doute le vieillard est-il aussi sourd que sa monture? Juché sur l'arrière-train, ses jambes ballotantes comme les maigres élytres d'un étrange insecte, il continue son chemin jusqu'au moment où l'automobile, arrivant à dix mètres de lui, il assène sur la nuque de sa monture de violents coups de bâton. La pauvre bête s'affole, se cabre, bondit, dépose assez brutalement son cavalier au bord de la route et s'enfuit à vive allure. La réaction attendue se produit, tout le monde rit sans plus se soucier du mal qu'a dû se faire le vieillard. Je me retourne et je l'aperçois courant, clopin-clopant, après son âne qui se sauve à travers les broussailles.

Il fait un temps merveilleux mais, le soleil, nous le cherchons! Après l'éblouissement du désert au voisinage du Tropique du Cancer, il nous apparaît déjà, à travers cette atmosphère chargée d'humidité, comme un astre falot. Que sera-ce, quand nous serons de retour en France?...

On se croirait presque, ici, dans la lande bretonne. On a cette même impression de la mer proche mais les pins échelés, les roches de granit affleurantes, les ajoncs manquent, seuls quelques arbustes clairsemés montrent leurs formes tourmentées par les grands vents : vents du Sud et vents du Nord, vents du désert et vents de la mer, souffles déchaînés de deux mondes stériles, qui, sur cette plaine sans obstacle, s'affrontent aux jours de tempête, mêlant les particules infimes de sable aux particules infimes d'embrun.

Çà et là, le drapeau italien flotte pour indiquer les entrées

des concessions de Tauorga dont on aperçoit au loin la palmeraie. Palmeraie prospère car l'eau n'y fait pas défaut, et les moustiques se sont développés à tel point que les habitants offrent à leurs hôtes, comme geste de bienvenue, deux comprimés de quinine. Une guerre impitoyable est menée contre les insectes, fléau des colonies humides; elle est difficile à gagner car cet ennemi se reproduit avec une incroyable rapidité. Mais le peuple qui a assaini les Marais Pontins arrivera bien à préserver ses colons et ses sujets de la redoutable fièvre.

Presque à l'horizon, se dessine un mirage. Ce sera le dernier, aussi je le contemple avec avidité. C'est peut-être le plus beau que j'aie jamais vu, des formes imprécises, colorées, se reflètent dans un canal moiré, on dirait un Ziem retouché par un peintre impressionniste décadent. Le chauffeur affirme que c'est Misurata-Marine, mais cela se déplace. En définitive, je pense que c'est, tout simplement, le jeu de la lumière à travers les poussières soulevées par un troupeau de moutons, ses chiens et son berger. Et, ici, il n'y a même plus de moutons à poils comme chez les Touareg, mais de vulgaires moutons à laine!... Pourtant, ainsi que l'a dit à peu près John Ruskin, je veux continuer à croire que « mon Alpe couverte de neige n'est pas la toiture d'une usine vue à travers la brume... »

Nous entrons dans une palmeraie avec de beaux oliviers et des arbres fruitiers, divisée en petits jardins par des murs bas, mais voici une chose extraordinaire dont nous n'avions pas prononcé le nom depuis des mois, appuyée au stipe d'un palmier centenaire : une bicyclette!... C'est le propre des voyages sahariens de développer l'habitude de l'observation :

des crottes de chameau, même vieilles, mêmes sèches, indiquent que l'on ne s'est pas égaré et que l'on suit la piste; des traces en forme d'S majuscules, prouvent qu'il faut se méfier, une vipère à cornes est passée là, elle a pu s'ensabler, attention de ne pas poser le pied dessus!... Une bicyclette?... Hé bien, une bicyclette est le signe que ces dangers sont écartés mais, aussi, que votre belle vie d'errant prend fin.

Misurata est une élégante petite ville avec un quartier indigène où l'on vend ces tentures aux tons chauds, aux dessins géométriques, fabriquées dans les *douar* et les *hsour* environnants, et qui ont une réputation mondiale. Il est dominé par une mosquée construite sur un tertre rocheux dont certains murs, d'une blancheur liliale, sont protégés par la pourpre cardinalice des bougainvilliers tandis que son fin minaret, couvert d'une toiture conique, se dresse vers le ciel comme un cierge où brûlerait une flamme verte, couleur des étendards du Prophète.

La ville européenne, avec ses rues larges, bordées de trottoirs, ses maisons cossues, ses hôtels, ses boutiques achalandées, ses squares fleuris, ressemble à une sous-préfecture animée par la présence d'une garnison. Mais un murmure va s'amplifiant, l'air en vibre, et nos oreilles ne l'avaient pas perçu depuis bien longtemps. C'est un bruit familier et musical qui évoque des souvenirs de fêtes où la religion s'allie à des agapes : Pâques et mariages, Noël et premières communions; il y a l'Adoration perpétuelle à l'église vers laquelle se presse une foule endimanchée, répondant à l'appel joyeux d'un allègre carillon.

C'est surprenant comme une effigie religieuse, une son-

nerie de cloches, ou même une simple bicyclette appuyée à un arbre peuvent être choses émouvantes quand, depuis près d'une année, on n'a visité que de pauvres mosquées aux murs nus, au sol en terre battue, couvert de nattes grossières, entendu que le bruit du vent dans les palmiers et les immensités désertiques ou le chant guttural des muezzins et la musique aigrelette de l'*imzad*, le violon monocorde des Touareg, vu que des maisons en briques crues, des tentes en peaux de zébu ou en tissus de laine et de poils, des huttes de roseaux, et eu, pour toute monture, que des animaux, objets de curiosité sous nos climats : des chameaux!...

Misurata mériterait un long séjour, cependant nous voici à nouveau en voiture. Cette fois, c'est un magnifique autocar, spacieux, avec des premières qui ont des sièges rembourrés, aux ressorts souples, et drapés de reps aux couleurs fraîches. La piste n'existe plus, ce n'est même pas une route mais une autostrade macadamisée.

Nous allons beaucoup trop vite, nous avons besoin de nous réadapter au rythme de notre civilisation que je ne puis qualifier de trépidante puisque, sur cette chaussée, lisse comme un fleuve calme et sombre, nous glissons sans ressentir ces secousses qui furent notre lot pendant les quatre mille kilomètres que nous couvrîmes en région désertique.

Mais nous aimerions avoir le temps d'admirer ces palmeraies aérées, ou, pour mieux dire, aériennes, car il y a du sublime, une impression de force joyeuse, dans l'élan vertical des palmiers aux stipes flexibles; nous voudrions nous laisser imprégner par la poésie double qui se dégage de cette houle des dunes : poésie de l'effort humain qui a maintenu

le sable, en le plantant de graminées dont les racines assoiffées vont pomper les moindres traces d'humidité à d'incroyables profondeurs; poésie de la nature qui lutte contre l'homme pour reformer sans cesse la dune vaincue, apportant du plus profond des déserts ces grains de sable impalpables pour barrer la route à la civilisation qui veut arracher ce désert à sa stérilité.

Hélas! tout cela nous l'avons entrevu comme dans un rêve, ce film aux couleurs merveilleuses a déroulé sa bande sans que nous puissions l'arrêter. La voiture stoppe, nous sommes seuls à descendre : nous voici arrivés à Leptis Magna.

LEPTIS MAGNA

Leptis Magna! Leptis Magna! Heures enivrantes, heures de fiévreuse contemplation. Toute une journée, je me suis grisé de ta beauté, enfermé dans ton enceinte grandiose, Leptis Magna. O Leptis Magna dont le nom est doux à mon oreille comme une musique suave! Mais ce jour ne m'a pas suffi...

Ainsi que les aiguilles de gigantesques cadrans solaires, j'ai vu l'ombre de tes colonnades décrire une courbe de forme exquise sur tes chaussées marmoréennes où se lisent encore les traces des lourds chariots chargés de butin; j'ai vu l'aube empourprer tes murailles qui semblent avoir été construites par les Cyclopes; j'ai vu midi, l'heure de la terrible *gaila*, te transformer en une fournaise ardente; j'ai vu le couchant changer ta blonde patine en une éblouissante cuirasse d'or. J'ai parcouru tes rues, j'ai visité tes édifices et, cependant, Leptis Magna, je ne te connais pas, je ne te connais pas assez!

Ville aux visages innombrables, ville encore à demi-enfouie sous les sables, j'avais, je l'avoue, oublié jusqu'à ton nom. Mes souvenirs classiques sont si loin, déjà!...

Et voici que, comme une déesse clémente, tu t'es offerte à moi! D'autres cités antiques avaient enchanté mes yeux,

aucune ne m'avait procuré cette sorte d'ivresse. Sous cette arène qui t'a protégée des déprédations, des mutilations, tu m'es apparue comme une femme sous des voiles transparents et, toute une journée, tu fus mienne! O indicible volupté! Et, malgré mon ignorance, il me faut chercher à te décrire.

Ne vais-je pas commettre un sacrilège? Il faudrait être historien, archéologue, artiste, posséder toutes les sciences et tous les dons, pour aborder semblable sujet. O Leptis Magna, toi, belle entre les belles, pardonne mes insuffisances, mon incompetence. J'ai vu beaucoup de ruines, en France, en Algérie, en Italie, aucune ne t'est comparable car, participant au plus lumineux des paysages, tu n'es pas une ruine. Lorsque Dieu façonna Eve dans cette côte du premier homme, qui n'était autre que de l'argile déjà organisé, j'imagine qu'Il la modela lentement, s'arrêtant en une amoureuse contemplation devant la plénitude de ses formes, la grâce de ses modelés; ainsi m'apparut Leptis Magna, tel un être sortant d'une gangue de sable sous laquelle elle se serait endormie pendant des siècles.

Bien que la première cité phénicienne remonte au XI^e ou au X^e siècle avant J.-C., Leptis Magna est l'œuvre de la famille impériale des Sévère; tant qu'ils gouvernèrent, ils ne cessèrent de l'enrichir. Au III^e siècle de notre ère, elle était encore très florissante et, au IV^e, Constantin le Grand restaura quelques monuments qui, déjà, menaçaient ruine. Hélas! l'époque des invasions commence; Barbares et Vandales s'abattent sur l'Afrique du Nord et y causent plus de mal que ne peut le faire à une oasis une bande de sauterelles dévastatrices. Au VI^e siècle, une courte période de calme rend à la cité une passagère prospérité, on en

profite pour construire des églises. Par malheur, c'est au détriment de l'art puisque de purs bijoux païens sont transformés et d'autres complètement démolis pour utiliser leurs matériaux. Travail de Byzantins!...

Au VII^e siècle, un accident fut cause de la mort de nombreux habitants mais sauva Leptis Magna de la destruction. L'existence de l'homme aurait-elle moins de valeur que son œuvre puisqu'il semble que Dieu prenne soin de conserver cette dernière au détriment des vivants?... Que seraient devenus Pompéï, Herculanium, sans les éruptions du Vésuve?... On frémit rien que d'y songer et pourtant que de douleurs eussent été épargnées!

Ce n'est pas un cataclysme de cet ordre qui permet aujourd'hui de retrouver presque intacte la majeure partie de Leptis Magna. Ni éruption, ni tremblement de terre, ni raz de marée, un accident banal, dû à l'insouciance des édiles. L'oued Lebda avait été endigué; ses murs tenaient depuis si longtemps, on pensait qu'ils tiendraient toujours! Tout à coup, dans un bruit de tonnerre, détruisant tout sur son passage, noyant bêtes et gens, emportant leurs cadavres jusqu'à la mer proche, l'eau s'abattit en trombes sur la ville, le barrage venait de se rompre. Elle entraînait dans sa course des tonnes de boue qui s'entassèrent au pied des murs extérieurs, s'infiltrant jusque dans les maisons, les basiliques et les temples. Leptis Magna était morte mais elle était sauvée!... La boue sécha, le remblai ainsi formé obligea le fleuve à modifier son cours et, lentement, patiemment, le sable, ainsi qu'une neige insoluble, monta à l'assaut des remparts dont il atteignit le faite.

L'ensevelissement de l'intérieur de la ville, se trouvant

retardé par trop d'obstacles, laissa le temps aux éléments et aux hommes de conjuguer leurs méfaits. Même les Turcs manifestèrent le plus profond mépris pour ces reliques du passé. Mais, inexorablement, le sable continuait sa chute bienfaisante et lorsque, au début de la première conquête, en 1911, les Italiens occupèrent Homs, petit village à trois cents mètres des ruines, ils se trouvèrent en face de dunes d'où émergeaient quelques colonnes, quelques pans de murs dont on n'aurait su dire s'ils appartenaient à un arc de triomphe ou à un aqueduc; c'est tout ce qui restait, en apparence, de l'opulente cité où naquit Septime Sévère.

Les soucis d'une occupation difficile, la Grande Guerre, la rébellion ne permirent pas d'entreprendre des fouilles, il fallut attendre la paix mondiale, puis la paix dans la colonie. Cependant, en 1926, lors de la visite du Duce en Tripolitaine, une partie des ruines était déjà déblayée et le travail continua sous les auspices du maréchal Badoglio.

Immense fut la joie des Italiens en constatant que ces vestiges de la grandeur passée de leur patrie n'avaient pas autant souffert qu'on l'aurait pu craindre. L'abondance des matériaux demeurés en surface avait suffi aux déprédateurs, les toitures, sans doute en bois précieux, les sommets de certains murs avaient disparu mais l'ensemble du gros œuvre était intact. Aussi les militaires d'abord, puis la Superintendance des Monuments et des Ruines poursuivirent leur tâche avec une ardeur décuplée et chaque trouvaille était saluée de vivats, tout un chacun ayant l'impression de rendre au patrimoine mondial une parcelle de beauté.

Les plus riches découvertes furent placées dans un musée établi de l'autre côté de la route. Il y a là un trésor, en

particulier des sculptures et des mosaïques d'une parfaite conservation. Il serait fastidieux d'énumérer les dieux et les déesses réfugiés dans cet Olympe pétré. Une statue mérite cependant que l'on s'arrête à la contempler, pur chef-d'œuvre d'une éblouissante blancheur, elle prouve les espoirs que les Italiens fondent sur l'avenir de la Libye puisqu'ils l'ont reproduite comme illustration d'un des timbres-poste de leur colonie.

D'une stèle ornée de têtes d'animaux domestiques en demi-relief, sort un buste féminin au front couronné. Son noble visage est empreint d'une gravité souriante. Les mains ouvertes et légèrement inclinées sortent du tronc en un geste d'accueil et de don. Mais ce qui fait de cette déesse de l'abondance un véritable symbole, c'est sa poitrine. Le sculpteur inconnu a évité la trivialité de Rubens. Alors que le peintre a orné la Charité de multiples et amples mamelles, l'artiste de l'Empire a accroché au cou de sa Pomone africaine une lourde torsade d'où pendent, ainsi que de petits seins gonflés, un précieux collier de cédrats qui enveloppent son torse d'une étrange cuirasse. Pour souligner l'allégorie, le graveur, sur son image de quatre centimètres carrés, a figuré une perspective de dunes d'où émergent quelques palmiers, tandis que, dans le ciel immense, une étoile dessine une scintillante auréole derrière la tête de la déesse des jardins. Elle semble dire ainsi :

« O pauvres paysans des Pouilles et de la Calabre, de la Sicile et de la Sardaigne, vous qui mourrez de faim en grattant vos campagnes rocheuses et surpeuplées, venez à moi. Ici est le désert, ici était naguère une des plus riches contrées du globe, venez, vos sueurs arroseront ces terres

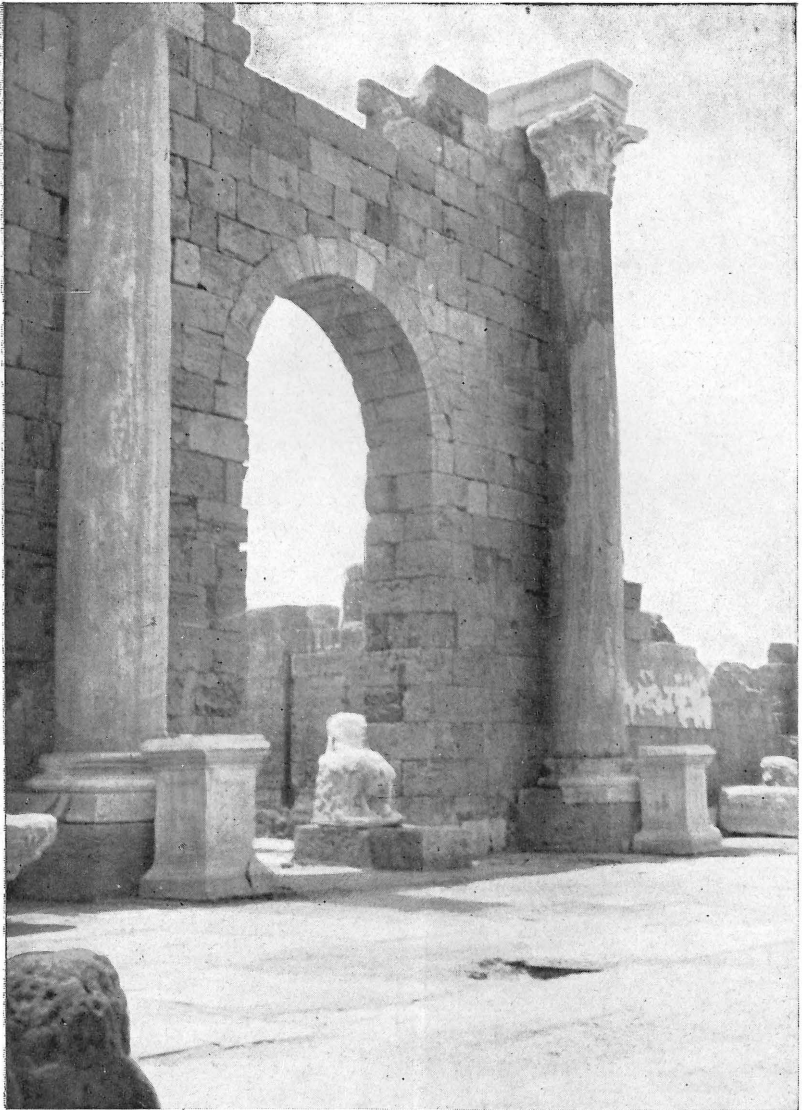


Détail de la Basilique



L'amphore brisée

LEPTIS MAGNA



Leptis Magna. — Entrée des Thermes

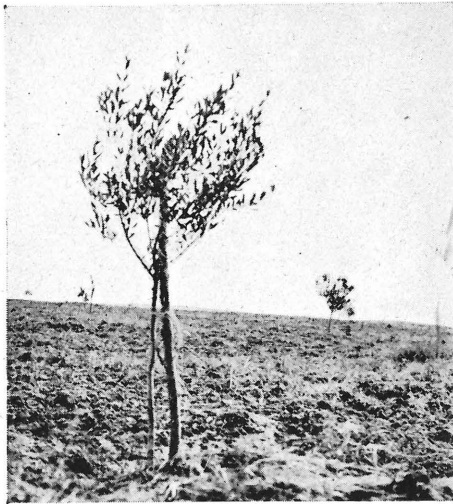
vierges et stériles, en retour, je vous donnerai, en abondance, des moissons et des pâturages, des fruits et des arbres à l'ombre douce. »

Si passionnante que soit la visite de ce musée, ces œuvres d'art enfermées, figées dans leur destin éternel, n'ont pas la puissance d'attraction des ruines proches. C'est que ces ruines participent encore du charme mystérieux du désert environnant. Malgré l'activité avec laquelle sont poussés les travaux, en plus d'un point, le sable atteint encore le sommet des murs et, si le centre de la ville est complètement déblayé, les faubourgs, jaloux de leurs secrets, demeurent enfouis sous les dunes. Mais il ne fait pas de doute que là se feront de nouvelles découvertes d'une incalculable valeur, puisque déjà des thermes pour les bains de mer, situés hors des remparts, prouvent que, jouissant de la paix romaine, les habitants de Leptis Magna ne craignaient pas de vivre et de s'amuser hors des enceintes, défense formidable en cas de guerre puisque certaines murailles en forme de pyramide tronquée, n'ont pas moins d'un mètre cinquante d'épaisseur au sommet.

En attendant que l'ensemble soit remis à jour, la restauration se poursuit, et l'on se promène dans une cité renaissante plutôt que dans une cité morte depuis près de deux millénaires. Ici, perchés sur des échafaudages légers, des hommes qui paraissent des pygmées travaillent à un arc de triomphe et l'on entend le crissement métallique des treuils remontant d'énormes moellons; plus loin, d'autres hommes consolident un mur en reliant ses divers éléments au moyen de crampons de bronze; ailleurs encore d'autres hommes récoltent, classent et assemblent des fragments de marbre, avec minutie, presque avec piété; enfin, çà et là, sur les rails d'un



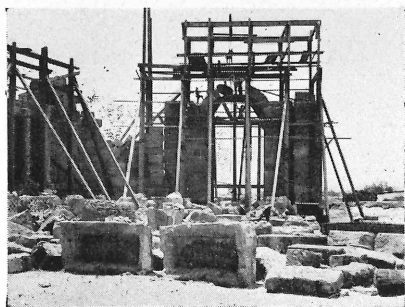
Ruines de **Bou Ndjem**



Près de **Tripoli**. — Jeune oliveraie



L'entrée des ruines



Restauration
d'un arc de triomphe

Ruines dans les dunes



petit décauville — qui paraît archaïque! — poussant des chariots, d'autres hommes portent hors des murs le sable si fin, si blond, qui revêtait toutes ces merveilles comme d'un linceul soyeux.

Mais ces hommes sont des Arabes et leurs costumes, leurs rouges *chéchia* ceintes d'une *maharma* orangée font que leur présence ne choque pas dans ce milieu vénérable. Quant à ceux qui les commandent, malgré leurs vêtements modernes, ils sont, aussi, bien à leur place : leurs visages basanés de coloniaux, leurs traits comme sculptés ou pétris dans la glaise, et qui rappellent les portraits des empereurs romains, permettent d'oublier les habits pour ne plus voir en eux que les descendants de ceux qui fondèrent en terre africaine cette ville dont la splendeur et la richesse donnaient à ses hôtes, à ses visiteurs de passage venus des déserts sauvages, une exacte idée de la puissance romaine.

Le marbre est à profusion, marbre d'Italie et de Grèce, les colonnes jaillissent de tous côtés, les unes robustes, trapues, les autres élégantes et sveltes. A elle seule, la grande voie conduisant des thermes au port, bordée d'une colonnade en cipolin, compte deux cent cinquante bases sur lesquelles un grand nombre de fûts ont été remontés depuis peu.

Le plan général de la ville est celui de tous les municipes romains mais rares étaient ceux qui pouvaient s'enorgueillir de tant de monuments aussi spacieux, aussi richement décorés : à l'intérieur des basiliques, des colonnes entières, les entablements et les chapiteaux, sont ornés de délicates sculptures, personnages ou enlacements de feuilles et de fleurs.

Mais rien ne donne mieux une idée de l'opulence de Leptis Magna que son marché. C'était une place rectangu-

laire assez vaste, soigneusement dallée sur laquelle s'élevaient deux édifices octogonaux où les marchands avaient à leur disposition des tables de marbre. Chacune de ces tables est posée sur des consoles également en marbre et d'un grain si fin qu'il appelle irrésistiblement la caresse. Selon les objets qu'elles étaient destinées à supporter, elles étaient sculptées de motifs différents : poissons, oiseaux, fruits, légumes, céréales. La simplicité de la facture, l'élégance des lignes, l'heureuse disposition des pleins et des vides, le galbe des volumes simplifiés à l'extrême, feraient pâlir de jalousie le plus moderne de nos artistes. Et des détails sont du plus haut intérêt pour l'archéologue : une pierre creusée servait d'étalon pour les mesures de capacité, gravé sur une plaque de marbre, voici un tableau comparatif des différentes mesures de longueur, grecques, romaines et phéniciennes. Pour moi, j'ai un souvenir de moindre importance : c'est, posé sur un moellon, le col d'une amphore brisée, il m'évoque, dans cette cité de pierre, toute la grâce de la vie féminine et ce geste, harmonieux entre tous, de la femme revenant de puiser l'eau à la fontaine.

C'est la nuit qu'il faut visiter Leptis Magna. Le silence serait total si le rythme berceur de la mer ne venait le rompre et, au loin, le chant très doux d'une flûte arabe taillée dans un roseau. Dans le ciel sombre où les étoiles dessinent leurs figures aux noms mythologiques, la lune monte. Des ombres se creusent d'où émergent des formes aux allures fantomatiques, statues debout, statues couchées dont les mutilations disparaissent dans la pénombre. Près d'un arc de triomphe, des hommes et des femmes, des dieux et des déesses, semblent dormir ; ils sont pâles comme des guerriers terrassés

mais ils ne sont pas morts puisque la lumière qui glisse sur eux les anime, accentue leurs expressions tragiques ou gaies, et que, bientôt, ayant repris leur place au sommet de l'arc triomphal dont ils étaient l'ornement, ils renaîtront à la vie pour toujours.

Etrange excursion dans un monde où les notions de temps, de lieu, d'espace, semblent abolies. Ma pensée flotte comme dans un rêve imprécis. Cependant mes sens exaltés jouissent de perceptions inconnues. Tout s'anime autour de moi et j'entends le colloque mystérieux de la pierre et du sable, craquements cristallins des matériaux surchauffés qui se refroidissent, éboulements de dunes minuscules qui s'effondrent en faisant un bruit liquide, glissements furtifs de lézards, surpris dans leur sommeil, musique très douce du vent qui descend, peut-être, des espaces intersidéraux où il est produit par la marche solennelle des astres innombrables.

Poursuivant ma nocturne promenade à travers les rues, les places, les forums et la palestine, sans me laisser attirer par le regard mélancolique d'une Méduse mutilée et perdue parmi les débris d'autres sculptures, m'égarant parfois et toujours retrouvant mon chemin, comme guidé par quelque être invisible, j'arrive aux Thermes dont, en plein midi, j'avais admiré la puissante et noble architecture.

Comme le spectacle est changé! L'eau glauque des piscines ne reflète plus la brique rose, le marbre et le cipolin, elle est un miroir lisse, immobile, moucheté d'or, dans quoi la lune se contemple et son image me renvoie, comme une flèche, son sourire moqueur. Car j'ai beau vouloir me le dissimuler à moi-même, ce n'est ni un désir d'art, ni une pré-

occupation historique qui, malgré moi, me ramènent ici, c'est l'amour!...

Une femme est là qui m'attend au seuil du « tépidarium ». Elle est assise sur un socle mais son mouvement est si souple, si gracieux, son attitude si vraie, si accueillante, que l'on croirait qu'elle va descendre pour vous offrir par cette nuit tiède, parfumée et si calme, après les joies et le repos du bain, les ardeurs voluptueuses, suivies d'une douce lassitude, d'un sommeil apaisé, ardeurs chantées par les écrivains latins de l'Empire décadent, par ces poètes que Septime Sévère aimait et dont il fut le protecteur bienveillant.

DE LEPTIS MAGNA A TRIPOLI

Homs est une station balnéaire avec plusieurs hôtels dont un magnifique. Ce lieu de repos pour les coloniaux et pour les touristes qui souhaitent jouir de la proximité des ruines, des dunes, de la mer et de Tripoli, me semble appelé à un très bel avenir. Ce futur Nice ou Monte-Carlo, situé sur la route de Cyrénaïque, avec de faciles excursions dans le *djebel*, est déjà un lieu de passage très animé.

L'autostrade est une voie large, traversant une région accidentée, escaladant et dévalant la montagne. Par le fait même, elle est assez dangereuse. On l'a bordée du côté de l'abîme d'un petit mur de pierres mais cela ne constitue pas une protection suffisante. Dans plusieurs virages, très fermés, on voit les traces d'accidents graves. Peut-être s'est-il produit ce qui nous est arrivé quelques kilomètres plus loin — fort heureusement en terrain plat — l'éclatement simultané, provoqué par l'excessive chaleur, des deux pneus arrière?... et les chauffeurs, ayant perdu le contrôle de leur direction, sont allés bondir à travers le parapet, dans le ravin. Un tel état de choses ne pouvait subsister sans faire tort au tourisme. Les Italiens cherchèrent un meilleur tracé. De l'autre côté de la vallée, ils coupèrent la montagne, construisirent des travaux d'art et, ce nouveau tronçon terminé, la route pourra

être suivie sans le moindre danger par les voitures de toutes catégories.

Passée cette zone, on longe la mer de très près, tantôt dans une plaine où croissent les jeunes oliviers dont j'ai parlé dans la préface, tantôt à travers des dunes. Pour éviter l'invasion des sables, on les a stabilisés en plantant des ifs aux endroits les plus menacés; ailleurs, on les a ensemencés de graminées susceptibles de résister aussi bien à la salure de l'air qu'à la touffeur des mois d'été. Sur les remblais, verdoient ces plantes grasses, décoratives, qui donnent des fleurs semblables à de petits chrysanthèmes et que, dans le Midi de la France, on appelle « pattes de sorcières ». Enfin, de chaque côté de la chaussée, des eucalyptus aux feuillages légers ont grandi avec une rapidité miraculeuse, ils forment un rideau parfumé qui brise la violence des vents.

Peu à peu, le paysage s'humanise. C'est une succession de petits villages aux maisons coquettes, crépies en blanc, aux portes et aux volets peints, aux fenêtres ornées de tentures ou garnies de moucharabieh. Lors de notre voyage, le Prince de Piémont ayant visité la veille cette région, elle avait conservé son air de fête. Nous passions sous des arcs de triomphe faits de verdure, les échoppes indigènes aux cuivres rutilants, aux étoffes de soie empilées, aux coussins bigarrés, étaient décorées de palmes et de banderoles; des drapeaux et des étendards, verts, blancs et rouges, avec les armes royales, ondulaient au vent. Après la monotonie des steppes, après la symphonie bleue et or du ciel et des sables, tant de mouvement, tant de vibrations aux nuances variées, nous donnèrent l'impression de richesse et de vie exubérante. Retrouver des

allées ombreuses, bordées d'arbres aux essences méditerranéennes, nous parut un délice.

La campagne qui sépare les villages ressemble à une Beauce plus colorée, elle montre que des hommes d'ordre et travailleurs sont venus imposer leurs méthodes. Des champs de céréales, déjà moissonnés en mai, étendaient, ainsi qu'un rude tapis, leurs chaumes jusqu'à l'infini; des canalisations couvertes ou d'énormes tuyaux serpentaient à travers la plaine, protégeant l'eau de l'évaporation; des réservoirs, des citernes accumulaient ce bien en vue de la prochaine semence. Ça et là, des taches vertes, de jeunes vignobles, dont les ceps portaient des grappes nombreuses et presque mûres. Plus loin, d'autres taches vertes, de récentes oasis. Et sur le bord de la route, des maisons propres, toutes bâties sur le même modèle, à distances presque régulières, sont les « casa » des colons.

A quelques kilomètres de Tripoli, l'autostrade s'élargit considérablement, elle sert en partie d'autodrome dont la piste de départ est à notre droite avec ses tribunes, sa tour de signalisation; ces constructions, d'un modernisme un peu agressif, constituent une surprenante réalisation architecturale. Là, chaque année, se déroule la course dite « des millions », elle attire la foule des touristes et les fervents de l'automobile qui, dans le monde entier, suivent ses différentes phases grâce à la diffusion par T. S. F., un service spécial étant organisé sur le terrain même.

Cette manifestation sportive doit avoir lieu le lendemain de notre arrivée; aussi toutes les artères, petites ou grandes, sont-elles envahies par les piétons et les automobilistes que canalisent des agents aux uniformes élégants, casqués et

gantés de blanc. A peine l'autocar nous a-t-il déposés à son terminus, nous hélons un de ces landaulets qui, à Tripoli, remplacent nos vieux fiacres parisiens et dont les chevaux ont le front orné d'une haute plume teinte de couleurs vives. Nous nous faisons conduire au Grand Hôtel où le colonel Moccia m'a proposé de me présenter de sa part. C'est une énorme bâtisse, d'allure très luxueuse, construite sur le boulevard qui longe la mer. Sur le terre-plein qui le précède, de somptueuses voitures, souples, silencieuses, conduites par des chauffeurs à la tenue impeccable, viennent se ranger ; au milieu d'elles, notre pittoresque carriole fait assez piteux effet.

J'en descends et, gravissant un escalier de marbre, pénètre dans un immense hall où hommes et femmes, les uns en habit, les autres en toilette de soirée, attendent l'heure d'un dîner de gala. Mon entrée fait sensation. Les portiers se précipitent vers moi et me toisent de haut en bas et de bas en haut avec un air assez méprisant. Le directeur accourt en levant les bras au ciel.

Jetant un regard devant moi, je comprends tout à coup la cause de tant d'émoi...

Depuis neuf mois, je ne me suis pas vu dans une glace, et voici ce que j'aperçois : un être hirsute, à la mine assez fatiguée, dont le crâne dénudé est blanc mais dont le visage hâlé paraît, par opposition, presque noir, une chevelure ébouriffée, inégale, qui n'a reçu de soins que d'un coiffeur amateur — un soldat du génie ! — une barbe touffue qui, depuis près d'un an, ignore l'alignement au ciseau. Je suis vêtu d'un *boubou*, sorte de blouse aux manches courtes et au col largement ouvert, il fut blanc naguère mais les taches de graisse, les coulées de poussière, accumulées au cours de trois

semaines de voyage, lui donnent une couleur innommable; mon *séroual*, large pantalon, est, lui aussi, en piteux état; mes pieds, chaussés de *naïl*, sont encore enveloppés dans des pansements qui n'ont pas été changés depuis plusieurs jours, pour comble de malheur, l'un d'eux s'est défait et la bande traîne sur le tapis. Ajoutez à cela que je tiens d'une main un casque colonial, bossué par les chocs dans les voitures, jauni par la pluie et les tempêtes de sable et, dans l'autre main, un bouclier et une lance touareg.

Imaginez mon entrée, ainsi équipé, dans un palace de la Côte d'Azur, et vous aurez une idée approximative de l'effarement général dont je fus la cause!... Fut-ce mon aspect d'homme des bois, ou réellement l'affluence provoquée par les courses avait-elle attiré trop de monde?... On ne peut nous loger... Mais, dès que je prononce le nom du colonel Moccia, le gérant s'excuse et, très aimablement, m'indique deux adresses.

Nous allâmes à l'Albergo del Mehari dont l'aménagement intérieur rappelle exactement celui d'un paquebot; ses chambres ont des hublots au lieu de fenêtres et des couchettes remplacent les lits ainsi que dans les cabines. J'obtins la même réponse. Enfin nous nous rendîmes à l'Albergo Nazionale où nous arrivâmes juste au moment où un voyageur renonçait à sa chambre depuis longtemps retenue. Ouf! nous commençons à craindre de ne point trouver de gîte et nous étions morts de fatigue.

Dès le lendemain nous entreprîmes la visite de la ville et de la palmeraie qui l'entoure. Nous commençâmes par... la « rue des Français », non seulement à cause de son nom mais parce qu'elle abrite notre consulat depuis que la France

envoya son premier représentant, du Molin, auprès des pachas et des deys qui se succédèrent au gouvernement de la Tripolitaine, c'est-à-dire en 1630. Là, dans un petit palais d'architecture mauresque de nul aspect extérieur mais dont l'intérieur est riche de colonnades de marbre, de murs ornés de carreaux de faïence, une soixantaine de consuls ont vécu; là, Féraud écrivit ses *Annales Tripolitaines* (1); Duveyrier, au cours de sa grande exploration, fut son hôte; et là demeure aujourd'hui M. Boucoiran qui continue avec zèle et dignité les traditions d'honneur, de vigilance, de charité, de ses prédécesseurs.

Nous y fûmes accueillis avec tant d'aimable bonne grâce que je me dois d'exprimer à M. Boucoiran et à M. Martin, notre Vice-Consul, notre bien cordiale gratitude.

Quel est le voyageur international qui écrira jamais le livre attendu sur ces agents de notre diplomatie?... Leur rôle, indispensable au rayonnement de la France dans les cinq parties du monde, est pourtant assez obscur, on ne parle guère d'eux, si ce n'est à l'occasion d'une catastrophe ou d'une guerre qui leur ont permis de mettre en lumière leurs qualités. Mais songe-t-on à l'abnégation de ces hommes et de leurs familles — nécessaire, même dans un milieu sympathique — qui, pendant plusieurs années, vivent hors de leur patrie, Tripoli n'est pas loin de nos côtes et cependant, depuis plus d'un an, nous étions les premiers Français à passer

(1) Librairie Vuibert, Paris, 1927. Publié avec des notes et une introduction par Augustin Bernard, ce livre est le seul ouvrage français que nous possédions sur la Tripolitaine. C'est une étude historique allant de la période arabe (642-1510) jusqu'à l'époque où Féraud occupa le consulat. Il s'arrête en 1879 mais M. Aug. Bernard l'a enrichi d'un appendice relatant les principaux faits de 1879 à 1912.

à notre Consulat, et les passeports qui nous y furent délivrés portent les numéros 52 et 53, en trois cents ans!

Pour se rendre compte de leur isolement, il faut avoir éprouvé soi-même la joie d'une réception dans un de ces îlots français. Nous venions d'être choyés, gâtés, par des officiers qui, presque tous, parlaient notre langue et cependant, autour de cette table où nous étions invités de façon si charmante, nous avions l'impression d'une réunion chez des parents que nous n'aurions jamais vus jusqu'alors mais à qui nous reliait une égale affection. Car le Consulat est vraiment un lien; privés des nouvelles des nôtres depuis trois mois, tout un courrier nous attendait. Quelle fièvre en décachetant ces enveloppes fragiles! Quelle hâte en dépouillant cette volumineuse correspondance! Tant d'événements ont pu se produire en un tel laps de temps!...

La rue des Français est toute proche de l'arc de triomphe de Marc-Aurèle. Ce monument a beaucoup souffert, le revêtement du sommet — en lourdes pierres de taille — a disparu et laisse voir l'appareil central en briques que les Italiens ont recouvert d'une toiture pour le protéger des intempéries; les sculptures des arches sont usées, comme limées par les agents atmosphériques. L'ensemble paraît d'autant plus lourd que, derrière cet édifice massif, un élégant minaret avec un double balcon, ainsi qu'un doigt chargé de bagues, dessine sa fine silhouette octogonale. Cette impression de lourdeur ne vient pas d'une erreur de l'architecte, elle tient à ce que l'arc de triomphe se trouve en contre-bas de près de deux mètres, soit que le sol se soit affaissé, soit qu'au contraire il se soit trouvé exhaussé aux alentours. Il est probable que l'actuelle Tripoli — que les indigènes appellent Trables — fut élevée sur l'em-

placement d'une antique cité romaine que les constructions, modernes ou datant des Espagnols ou des Turcs, ne permettront jamais de remettre à jour.

Qu'était cette ville? Possédait-elle un port?... C'est probable. Ce qui est certain, c'est qu'il ne pouvait avoir l'importance du port italien. Aux galères ont fait place de magnifiques paquebots qui, cinq fois par semaine, relient la colonie à la péninsule soit vers Naples par Malte et Syracuse, soit vers Gênes par Malte, Tunis et Palerme, soit directement vers Palerme ou Syracuse, d'autres unités vont jusqu'à Bengasi après avoir touché Tripoli, d'autres enfin, partant de Tripoli, établissent une liaison directe entre Tunis et Bengasi. Il n'est donc pas de jour où un bateau n'amène des touristes dans le Nord de la Tripolitaine et il convient d'ajouter les nombreux navires de nationalité étrangère qui font escale et les bâtiments de commerce. Mais il existe un autre moyen de transport beaucoup plus rapide et plus moderne, un hydravion bimoteur de dix places qui, trois fois par semaine, s'envole vers Naples par Malte et Syracuse, tandis que, tous les jours, un trimoteur de vingt places, en quelques heures, vous dépose à Rome ou réciproquement.

Vue de la mer, Tripoli n'offre pas le magnifique panorama d'Alger. Au lieu de ces montagnes aux sommets découpés et couverts de neige pendant une moitié de l'année, une bande horizontale sort à peine des flots mais dès l'instant où la côte apparaît, il n'y a plus de doute possible, on est bien en Afrique, dans l'Afrique des oasis : au delà de la marge blonde des sables, les palmiers découpent leur silhouette caractéristique sur le ciel d'un bleu presque aussi intense que celui de la mer. La ville trace une ligne si blanche

que, aux jours de tempête, on dirait le déferlement de vagues plus hautes. Tout de suite, on sent l'influence des Turcs, c'est même la seule preuve vraiment durable de leur long séjour dans ce pays, à la forme des coupoles et des nombreux minarets qui font ressembler cette cité à Constantinople.

Aussitôt débarqués, les touristes se dirigent vers le quartier indigène et les amateurs d'exotisme ne peuvent regretter le temps consacré à cette halte car les Italiens ont réussi ce tour de force d'améliorer les conditions hygiéniques sans nuire au charme archaïque du *bled*.

On pénètre d'abord dans des ruelles où des artisans israélites continuent à pratiquer leur métier à la manière et souvent avec des outils semblables à ceux dont se servaient leurs ancêtres. Beaucoup sont menuisiers mais la plupart exercent la profession de bijoutiers et de dinandier ; l'air vibre du choc des marteaux frappés en cadence sur les métaux précieux et noircis par le feu, et sur les cuivres brillants, tandis que le ronflement sonore des soufflets fait un bruit comparable à celui d'une ruche en activité.

L'artère principale est égayée par le bric-à-brac des boutiques, habituel à tous les ports musulmans. Elle est couverte comme d'un tissu à la décoration fantaisiste par les ramures de vignes portant des grappes vertes et pourpres, semblables à d'énormes blocs d'émeraude et d'améthyste taillés, à travers quoi le soleil projette des rayons colorés qui jouent sur le sol avec des paillettes d'or et de mouvantes ombres bleues. Et c'est un incessant va et vient de gens enturbannés auxquels se joint bien rarement une silhouette féminine.

De cette rue en partent d'autres, plus étroites, empreintes du charme mystérieux de l'Islam, avec leurs façades aveugles

et peintes, où l'ocre et le rouge pompéien dominent, avec leurs portes vite refermées sur des patios où fulgurent les petits dômes écarlates des géraniums et où chante un jet d'eau. Aux heures rituelles, passe au-dessus des maisons l'appel pieux des muezzins; des écoles musulmanes, tout le jour, monte la nasillarde rumeur des versets coraniques mille fois répétés par des élèves dociles qui appliquent la règle des *tolba* :

« Mieux vaut savoir et croire que comprendre! »

L'air raréfié, l'étrange odeur où domine le musc, le brouhaha des conversations aux consonnes gutturales, finissent par provoquer une vague sensation de malaise, un léger étourdissement. Aussi est-ce avec joie que l'on respire dans les rues ventilées et les larges places de la ville européenne. On y parvient après avoir franchi de longs passages voûtés où l'on trouve quelques boutiques et des échoppes : épiciers, cafés maures, et boulangers qui attendent le client, accroupis derrière leurs pains alignés comme les gardiens vigilants d'un trésor doré, croustillant et appétissant, qu'ils protègent des mouches en agitant un éventail ou une sorte de petit balai en crim. Et l'on débouche sur un vaste terre-plein où des cireurs ont installé leur commerce sous d'énormes parasols dont les couleurs vives accrochent d'amusants reflets sur leurs faces noires ou basanées.

Non loin de là, un boulevard bordé de parterres fleuris, dominés par des palmiers décoratifs, longe la mer. Que de fois, à l'heure de la sieste, alors que toute la ville et ses habitants dormaient, que de fois ne suis-je pas venu m'asseoir sur un des bancs de cette avenue où s'élèvent de magnifiques hôtels particuliers et, plus loin, les palaces dont j'ai déjà parlé!...

Dans le calme animé par le glissement soyeux et régulier des vagues, je refaisais en pensée ce voyage qui s'achevait, je ne regrettais aucune de mes fatigues, c'était comme un engourdissement heureux et je jouissais de ces instants de repos qui m'étaient donnés avant que de reprendre — bientôt, peut-être? — d'autres randonnées plus longues et plus difficiles. Mais je ne voulais point faire de projets précis. Je regardais ce décor impossible à oublier et surtout ces fleurs si fraîches, si éclatantes sous l'ardeur du soleil.

Le désert est sans doute, pour l'âme mystique, une image du ciel mais, hélas! je ne suis pas un saint et si c'est toujours avec joie que je foule des sables inviolés, pourquoi ne m'accorderais-je pas ces brèves secondes de halte pour contempler quelques fleurs disposées avec art devant ce désert mouvant qu'est la mer?...

La ville moderne n'offre en soi qu'un intérêt relatif mais des banques, des maisons de commerce, des terrasses de café et de glaciers, le mouvement de la foule cosmopolite, des voitures et des automobiles, résument toute l'activité économique. Çà et là, des « buildings » en construction prouvent la vitalité de cette cité neuve. Un monument aux Morts rappelle les difficultés et les drames de la double conquête. Et la cathédrale marque la prise de possession de cette terre islamique par une nation chrétienne; au sommet de son campanile élançé, deux morceaux de fer forgé tracent bien haut le signe de la Croix, perpétuel symbole de bénédiction.

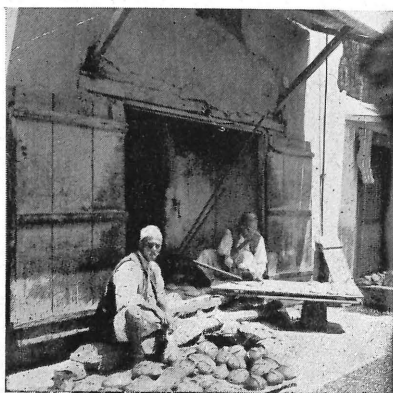
Il est, à Tripoli, une heure particulièrement émouvante, celle du salut au drapeau. Elle varie chaque jour avec la course du soleil puisque c'est au moment précis où l'astre disparaît que le canon tonne.



Son Excellence le Maréchal **Balbo**
Gouverneur Général de la Libye



Tripoli. — L'arc de Marc-Aurèle



Tripoli. — Un boulangier

Alors, tout s'arrête, voitures, camions et automobiles; tout un chacun s'immobilise. Aux terrasses des cafés, les conversations cessent, tout le monde se lève, y compris les femmes. Pendant une minute, les officiers et soldats, au garde-à-vous, saluent militairement, les yeux perdus dans le lointain comme s'ils contemplaient en vérité la lente descente de la « bandiera » nationale pour laquelle tous sont prêts à sacrifier leur vie; les hommes, le bras tendu pour le salut fasciste, semblent prêter un serment solennel de fidélité à leur patrie. Quelle leçon pour les autres peuples qui, trop souvent, oublient ces grandes idées directrices : Dieu, la Nation, la Famille....

Un second coup de canon tonne et la vie reprend.

Après ce silence, les bruits de la rue, si familiers qu'on ne les entend plus, paraissent amplifiés et prennent un accent de fête. Je ne suis point fasciste, puisque je suis Français, et que ce mot, malgré l'insupportable abus qu'en ont fait des politiciens ignorant son sens profond, ne veut rien dire chez nous, mais j'ai souvent regretté de ne point me reconnaître le droit de tendre, moi aussi, le bras. Je l'eusse fait en songeant à mon pays et à l'union si désirable de la France et de l'Italie, si nécessaire pour lutter contre les vagues de barbarie qui cherchent à déferler sur notre monde.

Couvrant les éclats de voix, les clameurs des cornes, des klacsons et des sirènes, les grincements des lourds charrois, une musique militaire éclate, ce sont les soldats du détachement qui a rendu les honneurs au drapeau et qui rejoint son casernement.

J'avoue qu'à la marche cadencée des fantassins et des artilleurs, à l'allure fière des carabiniers, je préférerais les jours où les Erythréens défilaient. Leur costume, assez semblable à

celui des Arabes, mais orné d'un cœur ou d'une croix, leurs instruments de musique, aigres *ghāïta* et tambours de basque, étaient bien à leur place dans ce cadre colonial.

Je songeais à nos régiments de « turcos » et j'admirais, une fois de plus, la force colonisatrice de l'esprit latin qui parvient à se faire des alliés de peuples que d'autres auraient écrasés sous leur force dominatrice.

LE MARECHAL BALBO

J'avais une audience fixée à sept heures du soir. Quelques minutes plus tôt, passant devant le corps de garde, j'eus la surprise de reconnaître un de nos compagnons de voyage. Il vint à moi, la face illuminée d'un large sourire et la main tendue, non sans avoir confié à ses camarades :

« *Had er-radjel îaraf l'ârbya*, cet homme sait l'arabe!... »

Il fut très fier de me conduire au premier étage dans un vaste salon aux murs ornés de magnifiques mosaïques en camaïeu, extraites des sables de Cyrène et de Leptis Magna.

Le Gouverneur Général a établi sa résidence et ses bureaux dans le « Castello » et, plus particulièrement, dans le Bastion Saint-Georges. Cet édifice, construit pour les besoins des différents peuples qui, successivement ont eu la charge de la Tripolitaine : Arabes, Espagnols et Turcs, restauré par les Italiens, a une allure toute militaire. Ce n'est pas par hasard et pour utiliser des locaux déjà existants que le Maréchal Balbo a transporté ici son P. C., son poste de commandement. Ce choix même a une valeur de symbole. Son aspect guerrier prouve que les Italiens ont bien l'intention de conserver une colonie si chèrement acquise. Mais le bâtiment, dans sa partie centrale — le Bastion Saint-Georges — s'enfonce dans la mer ainsi qu'une étrave de navire sur le point d'être lancé. Cela

souligne le rêve du Maréchal — rêve déjà presque réalisé — de faire de la Tripolitaine, au moins dans sa région nordique, un prolongement, une province de l'Italie.

Avant que l'heure de l'audience n'eût sonné, je regardais par la fenêtre. Elle avait vue du côté opposé à la mer et je découvrais tout le quartier indigène avec ses maisons à terrasses, ses minarets et ses coupoles. J'eusse volontiers prolongé ma contemplation, d'autant plus que le soleil couchant transformait en une nacre précieuse ces murs centenaires, se découpant sur le ciel incendié en un gigantesque escalier aux marches irrégulières au sommet duquel je n'aurais pas été surpris de voir apparaître une Salammbô couverte de bijoux fulgurants, mais l'officier d'ordonnance du Maréchal vint à moi.

« Son Excellence me prie de l'excuser, me dit-il, un Ambassadeur américain vient de faire escale sans avoir prévenu de son passage. Le bateau ne s'arrêtant que fort peu de temps, le Maréchal a dû le recevoir tout de suite. »

Plusieurs minutes passèrent, le Major revint.

« La conversation se prolonge plus que Son Excellence ne le pensait, elle vous demande encore quelques secondes de patience. »

Si l'exactitude est la politesse des rois, la politesse du Gouverneur Général de la Tripolitaine est déjà un premier titre pour lui à occuper le trône sur lequel siègèrent tant de deys et de sultans. Comparaison fautive, le magnifique Erythréen qui m'introduit n'est, certes, pas un eunuque gardien de sérail, et l'immense bureau, très clair, au mobilier très moderne, ne rappelle en rien ces salons privés de lumière, encombrés de coussins et de tapis qui servirent de thème à tant de lithographies romantiques.

Me voici donc en présence de ce héros de l'Atlantique vers qui, pendant des jours et des jours, le monde entier a eu les regards tournés, d'un de ces hommes à qui l'Italie nouvelle doit d'avoir pris rang dans le concert des Grandes Nations.

Il vient à moi...

Avant que de prononcer une parole, je le regarde. Je ne chercherai point à en faire le portrait; lors de son raid, tous les journaux de France ont publié sa photographie et il n'a pas changé depuis. Ce qui me frappe, c'est la vivacité du regard qui vous pénètre et semble lire en vous. Un homme possédant de tels yeux doit être bien difficile à tromper. Lorsqu'il se penche sur un problème, il doit en avoir immédiatement la vision nette et en trouver la solution. Et l'énergie de son attitude, la jeunesse de son allure, permettent de supposer qu'à peine envisagée, la question la plus complexe est déjà comprise dans ses moindres détails, bientôt, ignorant volontairement les difficultés, l'on entrera dans la voie des réalisations; c'est d'ailleurs ce que se plaisent à reconnaître tous ses collaborateurs proches ou lointains. Cependant, tant d'autorité chez un homme que les années n'ont point encore eu le temps de blaser, couvert de gloire et d'honneurs, n'entraîne aucune morgue, l'énergie de ses traits mobiles est tempérée par le plus bienveillant des sourires, d'où n'est pas exclue une légère ironie. Un Chef à l'âme autoritaire, jeune et bonne, voilà, me semble-t-il, en peu de mots, l'image du Quadrumvir de la Révolution, du Maréchal de l'Air, du Gouverneur Général de la Tripolitaine : Italo Balbo!

Tout de suite, je le remercie de l'accueil reçu depuis l'Extrême-Sud jusqu'à Tripoli, des facilités qu'il nous ac-

corda, et lui dis mon admiration sincère pour l'œuvre réalisée par les Italiens dans leur colonie.

« Oui, me répondit-il, mes prédécesseurs avaient déjà beaucoup travaillé, ils avaient eu la charge de la pacification et de la première installation; quant à moi, mon ambition est de faire rendre le maximum aux organismes existants et, grâce à des réformes qui m'ont paru indispensables, de présider à la renaissance de la Libye, et cela à un rythme accéléré. »

La conversation s'engage à bâtons rompus, le Maréchal n'élude aucune question, j'ai même l'impression qu'il cherche à les provoquer, soucieux d'éclairer un étranger. Comme c'est tout son programme politique, économique et social, qui se trouva exposé au cours de ce long entretien, je vais m'efforcer de le résumer ici.

Dès son arrivée en Tripolitaine, au début de 1934, voici ce qu'on disait déjà du nouveau Gouverneur :

« Italo Balbo aura la volonté très arrêtée de faire toujours plus italienne la Libye. »

Son premier geste fut de réunir les deux gouvernements de Cyrénaïque et de Tripolitaine en un seul et la double colonie prit un nom unique : la Libye. Il conserva l'indispensable division en Territoires du Nord subdivisés en quatre provinces et en Territoires du Sud militaires, mais, dans les premiers, il simplifia les rouages administratifs en les calquant, avec les modalités nécessitées par les différences de latitude, de climat, et de population, sur l'organisation romaine. Pour bien montrer l'union des deux régions, le Maréchal demeuré aviateur, peu de jours après son installation, relia lui-même Tripoli à Bengasi — un millier de kilomètres — en passant

les troupes en revue dans ces deux villes au cours de la même matinée. Démonstration par un fait qui frappa l'imagination des métropolitains autant que celle des indigènes.

En même temps, une solution était apportée au problème épineux des confins et les frontières fixées à la suite de négociations avec la France et l'Angleterre. Enfin, pour apaiser les esprits et supprimer les dissensions survenues dans les familles à la suite de la conquête, les prisonniers de guerre furent libérés et une amnistie générale offerte aux indigènes, ce qui eut pour résultat immédiat le retour à leurs foyers de tous ceux qui s'étaient réfugiés tant au Soudan Anglais qu'en Egypte et dans le Sud Tunisien ou Algérien.

Au point de vue social, le Maréchal Balbo s'appliqua à établir dans la colonie le système fasciste du syndicalisme corporatif.

Tant d'études, aussi bien françaises qu'italiennes, ont paru sur ce sujet, il nous semble inutile de le reprendre à nouveau. Ce qui importe, c'est l'accueil reçu en Tripolitaine par cette législation révolutionnaire; ce fut une transformation totale : à la période de soumission expectante, succéda celle de la collaboration confiante et joyeuse. A la Fédération des Combattants Fascistes, chargée d'encadrer toutes les catégories de producteurs italiens, vint se joindre la « G. A. L. », la Jeunesse Arabe du Littoral. A l'occasion du treizième anniversaire de la Marche sur Rome, le 28 octobre 1935, une manifestation loyaliste fut organisée et les cinq mille inscrits de Tripoli défilèrent aux acclamations de la foule composée d'indigènes et de métropolitains.

On était reconnaissant à Balbo de multiples réalisations :

la création près de la porte Tadjoura, à Tripoli, d'un quartier musulman où, grâce à l'application des lois de l'urbanisme et de l'hygiène, la population voit son chiffre s'accroître de deux cent cinquante âmes, en moyenne, par mois; la formation d'infirmiers et d'infirmières de religion coranique, pouvant pénétrer dans les maisons les plus farouchement islamiques; l'exécution intégrale de la proclamation faite par le Maréchal, lors de son avènement, d'une politique romaine de force équitable, d'élévation morale et spirituelle, conformément à l'antique règle impériale qui tendait à faire de chacun de ses sujets un « *civis romanus* »; l'amélioration des prisons existantes et la construction de nouvelles; la lutte contre l'usure par l'ouverture d'une Caisse d'Épargne consentant des prêts à tous les petits colons et commerçants italiens et arabes; l'inspection inopinée des écoles coraniques dispersées dans le *bled* par une commission composée d'un fonctionnaire, d'un médecin et d'un instituteur; l'édification de mosquées et la restauration d'un grand nombre d'anciennes.

Mais si l'Italie respecte les mœurs, les coutumes, la langue et la religion de ses ressortissants, elle entend que le Coran mal appliqué par des fanatiques, ne puisse devenir une arme contre elle, c'est pourquoi le maréchal Balbo a créé une Ecole supérieure de Culture Islamique.

Jusqu'alors, les étudiants destinés à devenir les fonctionnaires civils, religieux et juristes de la vie arabe : *cadhi*, *mufti*, *imam* et *hateb*, devaient aller parfaire leurs études aux universités d'El Azhar en Egypte ou d'Ez Zeitouna en Tunisie. Il y avait là un danger évident pour la colonie italienne. Ces jeunes gens, mal dirigés, risquaient de devenir les propagandistes d'un nationalisme arabe exacerbé et de ne retenir de



LA VICTOIRE DE LEPTIS MAGNA



Tripoli. — La cathédrale



Tripoli. — Vue du Port

l'enseignement reçu que ce qu'il avait de moins coranique : le maraboutisme et le fakirisme. Or les Senoussistes avaient été des ennemis trop acharnés pour que les Italiens consentissent à conserver chez eux cette congrégation, ou d'autres similaires, n'ayant pour but avoué que de rejeter les chrétiens à la Méditerranée. Maintenant, les étudiants sont assurés de recevoir une culture nettement religieuse, de maîtres compétents, unanimement respectés et ralliés à la cause de la civilisation latine dont ils ont compris les bienfaits.

Sur le plan économique, les réalisations de ces dernières années ne sont pas moins nombreuses, et il faut encore se borner à une sèche et incomplète énumération. Des terrains de colonisation furent accordés, aussitôt après la pacification, aux agriculteurs métropolitains, possédant à la fois les connaissances requises et des capitaux. Mais, pour éviter les dangers d'un certain égoïsme capitaliste, et surtout pour augmenter les ressemblances avec sa Patrie, Balbo renonça à cette méthode, il modéra l'initiative privée et centralisa tous les efforts en améliorant une organisation déjà existante : « l'Ente per la colonizzazione della Cirenaïca », et en la transformant en une administration pour l'ensemble de la colonie : « l'Ente per la colonizzazione della Libia », chargée, en appliquant les règles fascistes, d'obtenir un meilleur rendement, tant au point de vue démographique que de l'agriculture elle-même.

Hélas! le caractère désertique de la Libye dans son ensemble et même — nous l'avons vu — sur de nombreux points de la côte retarde la mise en valeur de la colonie. Le Maréchal décida de s'attaquer au mal.

Sans doute, le désert est-il le produit de l'assèchement lent

et continu du Sahara mais les hommes en sont en grande partie responsables : les habitants de ces régions ont toujours été des nomades et le nomade a toujours eu horreur des arbres parce que, partout où porte leur ombre, l'herbe rase dont se nourrissent leurs maigres troupeaux ne pousse pas. Balbo créera de nouvelles réserves d'eau et d'humidité — et, en même temps des ressources en bois qui font totalement défaut à la Tripolitaine — en accordant des facilités à ses concitoyens désireux de collaborer à la renaissance de cette région nord-africaine en plantant d'arbres certaines zones forestières.

Pour être du cadre d'ouvrages spécialisés, l'amélioration des races indigènes, camelines, équines, bovines, ovines, etc., les essais d'acclimatation de races étrangères méritent d'autant plus d'être signalés que, à côté des autres manifestations de la vie économique, l'exposition de produits sélectionnés constitue une attraction de la Foire annuelle de Tripoli qui, ouverte au moment de la « course des millions », attire les nationaux de beaucoup de pays d'Europe possédant eux-mêmes des pavillons à l'intérieur de l'enceinte.

Craignant d'abuser des instants précieux d'un Gouverneur qui veut conserver la haute direction de tous ses services, je me lève mais il insiste :

« Deux problèmes retiennent particulièrement mon attention, celui de l'eau et celui de ce qu'on pourrait appeler la colonisation par les indigènes. En ce qui concerne le premier, vous avez constaté à Hon, les merveilles produites par le forage d'un seul puits ; de tous côtés, nous prospectons mais nous n'entreprenons des travaux onéreux qu'avec la plus extrême prudence, non seulement à cause du prix de revient élevé mais

aussi pour éviter la fâcheuse impression que produiraient sur les indigènes des échecs.

« Le second problème est uniquement d'ordre politique. Sans doute, au début, dûmes-nous confisquer un certain nombre de terrains — comme le firent toutes les nations colonisatrices — soit à cause de nos besoins personnels, soit pour punir des rebelles, mais aujourd'hui tout est changé, nous redistribuons ces biens annexés sous forme de petites concessions de cinq à quinze hectares, à charge, pour l'indigène, de les mettre en valeur soit par des plantations d'arbres, soit en établissant des canalisations permettant une irrigation permanente, et, pour cela, nous leur donnons l'aide maximum. Ainsi, nous ne spolions pas l'indigène que nous voulons assimiler, nous lui permettons d'améliorer son genre de vie en le transformant en cultivateur et en agriculteur attaché au sol qui le nourrit. De plus, en tout lieu, les pasteurs arabes conservent l'accès à tous les puits, à toutes les sources, pour y abreuver leurs bestiaux.

« De même pour l'artisanat, nous le protégeons sous toutes ses formes, cherchant à perfectionner ses manifestations, tout en lui conservant son caractère, c'est pourquoi nous avons ouvert une école et un magasin dans le bastion espagnol du « Castello » où les touristes peuvent trouver des céramiques, des objets d'or et d'argent, dignes des meilleures productions qui avaient fait la réputation des anciens *souk* tripolitains. »

Bien d'autres détails furent abordés, mais je veux m'arrêter plus longuement à la question touristique. L'accès à la Tripolitaine par l'air et par la mer, est extrêmement facile. L'équipement des Territoires du Nord est terminé et de nom-

breux circuits organisés dans les régions sahariennes; celui de Ghadamès, dans des cars du dernier confort, est un enchantement. Partout, la moindre ruine, le moindre vestige du passé, le moindre village pittoresque ont été mis en valeur.

Mais il est temps de reprendre la question de « la route littorale de la Libye » dont nous avons déjà parcouru quelques tronçons. Elle vient d'être achevée et, pour bien marquer l'intérêt qu'il y porte personnellement, M. Mussolini est venu lui-même l'inaugurer. Naguère, celui qui voulait gagner l'Égypte, en partant du Maroc et sans subir les inconvénients de la mer, était obligé d'affronter les risques et les fatigues d'une longue traversée dans des régions plus ou moins désertiques; aujourd'hui, grâce à cette autostrade, réduisant au minimum la durée du voyage sur mer, il longe toute la côte septentrionale de l'Afrique, aussi facilement qu'il ferait une excursion en Europe.

Il est impossible d'évaluer, dès maintenant, la révolution économique qui naîtra du percement de cette seule route, jalonnée par des merveilles naturelles et archéologiques, mais on peut à coup sûr prédire une ère de prospérité au tourisme nord-africain.

Ce fut une lutte ouverte contre les éléments les plus hostiles : l'eau, le sable, la montagne et le désert. Dunes à fixer, lagunes à combler, montagnes à couper, vastes zones arides dans lesquelles il fallait faire vivre une armée de travailleurs, rien ne fut épargné aux Italiens sur ce parcours de deux mille kilomètres environ que serpente la bande noire de l'autostrade bitumée, large de cinq mètres, avec une banquette utilisable d'un mètre de chaque côté.

Cette route sera une véritable artère puisqu'elle permettra

de remettre en valeur des terres abandonnées depuis plus d'un millénaire mais qui, au temps des Romains, étaient encore florissantes. Par la suite, des villages s'élevèrent au milieu des terrains de culture mais, déjà, voyageurs et touristes peuvent s'élancer sans crainte car, à des distances très rapprochées, ils rencontrent des maisons de cantonniers, chargés de l'entretien de la chaussée mais, aussi, de leur donner asile en cas de panne, de leur vendre de l'essence et de les aider dans les petites réparations dont auraient besoin leurs voitures. Comme pour une marque de pneumatique, « sécurité et confort » deviendra la devise, le « slogan » de la route du littoral de la Libye.

Pour bien se rendre compte de la gratitude que nous devons aux colons italiens et à leur animateur, le maréchal Balbo, il est nécessaire de citer quelques chiffres. On a payé quatre millions cinq cent dix mille journées de travail dont quatre millions quatre-vingt mille à des ouvriers indigènes; dans les zones désertiques où les centres habités étaient à deux cents ou deux cent cinquante kilomètres, il fallut organiser des services de transport pour les matériaux, les vivres, l'eau, l'assistance médicale et cela, hiver comme été, sous le vent glacial du nord ou quand la température, lorsque souffle le *gibli*, dépasse soixante-cinq degrés. Un chiffre global de quatre millions de mètres cubes a été remué et vingt mille tonnes de bitume répandus sur le sol.

Littéralement écrasé sous le poids d'une telle statistique, je pris congé du Gouverneur, non sans lui dire combien je souhaitais d'être parmi les premiers à parcourir ces deux mille kilomètres de la route impériale, œuvre de sa volonté et chef-

d'œuvre des ingénieurs et des collaborateurs de « l'Office Spécial du Génie civil ».

Le Maréchal m'accompagna jusqu'au seuil de son bureau. Alors, j'entendis encore une fois cette phrase qui nous avait été répétée, comme un leit-motiv, tout au long de notre randonnée mais qui, dans la bouche d'un des premiers et des plus glorieux citoyens de la nation-sœur m'émut plus profondément si possible :

« Dites chez vous que l'Italie aime la France. »

Monsieur le Maréchal, je puis vous affirmer que la France, elle aussi, aime l'Italie; elle a le plus profond respect pour vous, non seulement parce que vous êtes un héros mais parce que tous ceux qui s'intéressent aux questions coloniales savent que vous êtes, dans toute l'acceptation du terme, un grand gouverneur.

LA VICTOIRE DE LEPTIS MAGNA

Des mois ont passé depuis que j'ai écrit ces lignes et ce n'est pas sans émotion que je les relis! Appelé par une nouvelle mission au Sahara, le temps s'est écoulé sans que je puisse suivre les événements, et voici qu'à mon retour je trouve le monde une fois de plus bouleversé!

Vais-je être obligé, pour me mettre au goût — ou plutôt à la couleur — du jour, de modifier entièrement cette relation de voyage, de renier mes élans d'enthousiasme?... Hé bien, non! Le maréchal Balbo, les officiers italiens et moi-même étions sincères lorsque nous célébrions l'union de nos deux patries. Je ne puis croire à la séparation définitive entre l'Italie et nous. Je veux espérer, au contraire, que, prochainement, les troubles politiques actuels serviront à un rapprochement italo-franco-allemand, si souhaitable pour la paix.

« Restons unis, me disaient nos compagnons italiens!... »

Oui mais, pour être unis, il faut être deux au moins et nous avons élevé une Alpe plus infranchissable que la frontière naturelle. Pour être unis, il faut d'abord se connaître. Les mensonges de la presse, écrite et parlée, rendent plus que jamais nécessaires les rapports fréquents des nationaux français et italiens.

Si le tourisme doit se borner à une addition hâtive de

kilomètres, à des listes de restaurants « où l'on mange bien », d'hôtels confortables, à quelques clichés rapidement pris et abandonnés ensuite au fond d'un tiroir, cette invention moderne, née des facilités de transport, porte en soi le germe de sa prompte décadence; si, au contraire, il peut servir à une meilleure, à une plus intime connaissance des autres peuples et, plus particulièrement, de ceux qui ont avec nous des affinités de culture et d'origine, ou de ceux qui sont sous notre domination, il constituera la plus utile propagande de concorde et de paix.

Or, par sa situation géographique, la Libye doit être le cœur du tourisme nord-africain et l'une des amorces pour les grands voyages à travers le continent noir. Moi, Français, je n'ai aucune hésitation à indiquer les routes tripolitaines car, sur les deux grands axes, elles aboutissent ou conduisent à l'un de nos territoires d'outre-mer.

De l'ouest à l'est, ou réciproquement, du Maroc à l'Égypte, du Caire à Fez, la nouvelle autostrade permettra l'écoulement d'un flot de curieux désireux d'admirer les vestiges des plus anciennes civilisations, les variétés de races que l'on confond sous le nom d'arabes, et les différentes méthodes de colonisation. Vers le sud, j'espère avoir suffisamment montré, tout au long de cette relation, l'intérêt de la ligne Tripoli-Ghat comme voie de pénétration, par Djanet, de notre Sahara algérien, avec la possibilité de regagner Constantine et Alger par Ouargla et Touggourt. Et il n'est pas ridicule d'entrevoir une époque où le nombre des voyageurs sera tel qu'il incitera les autorités de nos différentes colonies à améliorer les pistes actuelles ou à en créer là où il n'en existe pas encore. Alors, Djanet et Ghat seront de véritables plaques tournantes d'où

l'on pourra rayonner vers Tamanghasset, Tombouctou, Zinder, le Tibesti, le Tchad, l'Ouadaï et le Soudan égyptien.

Le problème du Transsaharien se trouvera résolu sans grands frais comme sans compétitions puisque, sans l'adjuvant de rails inutiles, il traversera en même temps les colonies des trois grandes nations qui se partagent le Nord de l'Afrique : la France, l'Italie et l'Angleterre. Ce jour-là — peut-être beaucoup plus proche qu'on ne le suppose — les possibilités d'échanges seront telles qu'une ère de prospérité inconnue s'ouvrira pour le monde, tandis que les économistes modernes se réjouiront d'avoir été bons prophètes en annonçant que le salut nous viendrait d'Afrique.

Cependant il existera toujours assez d'étendues désertiques pour que les amants passionnés d'une nature vierge où rien ne vient arrêter l'essor des rêveries métaphysiques y trouvent des asiles pour se réfugier et faire retraite.

Si la folie sanguinaire des hommes ne les empêche pas d'appliquer leurs facultés à la construction au lieu de les entraîner à la destruction, une sculpture de Leptis Magna retrouvera toute sa valeur de symbole. N'en est-ce pas un, déjà, qu'une nation jeune, florissante et agissante, l'ait exhumée des sables sous lesquels l'avaient laissée s'ensevelir des siècles de barbarie?...

C'est une Victoire en bas-relief, elle ornait naguère le fronton d'un arc de triomphe au sommet duquel elle attend d'être replacée. Son visage est d'une gravité souriante, ses ailes retombent en une courbe gracieuse, d'une main, elle tend une couronne de laurier, de l'autre, elle tient une palme; passant derrière ses reins, et venant s'enrouler autour de sa jambe droite, une draperie dessine ses plis stylisés. Sa blancheur mar-

moréenne a pris une délicate couleur ambrée qui semble voiler sa nudité d'une mince résille d'or. Et pourtant cette Victoire est nue, elle n'a rien à cacher car elle est belle, ses modelés sont admirables et ses hanches larges, aux lignes harmonieuses prouvent qu'elle est une déesse de la fécondité.

L'humanité a suffisamment lutté, elle a conquis toute la terre par ses explorations, elle a conquis l'air et jusqu'aux profondeurs sous-marines. elle a droit à cette couronne et à cette palme mais il faut qu'elle s'en montre digne en faisant revivre le droit romain dont notre législation, celle de l'Italie et celle des autres nations sont encore, dans ce qu'elles ont de meilleur, si fortement imprégnées.

Pour cela, il faut que les races latines, héritières directes de la sagesse antique, soient unies, et ce n'est pas sans un légitime orgueil que je verrai ce livre partir vers sa destinée si, pour une modeste part, il peut servir à resserrer les liens entre la France et l'Italie.

TABLE DES MATIERES

Préface	9
-------------------	---

Première Partie

SAHARA FRANÇAIS

Adieux à Djanet	19
---------------------------	----

Deuxième Partie

LA FRONTIERE

De Djanet à Tin Alkoum	35
De Tin Alkoum à Ghat	55

Troisième Partie

OASIS SAHARIENNE

Ghat	83
----------------	----

Quatrième Partie

SAHARA ITALIEN

De Ghat à Aouénat	119
Vers Ubari	129
Ubari	134

Vers Sebha	138
Sebha et Mourzouk	144
De Sebha à Hon	156
De Hon à la Côte	172

Cinquième Partie**LA COTE**

De Bouérat à Leptis Magna	185
Leptis Magna	192
De Leptis Magna à Tripoli	202
Le Maréchal Balbo	215
La Victoire de Leptis Magna	227
Table des Illustrations	233

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture : Targui devant la ruine romaine de Djerma.

Planche I : Itinéraire de la Mission J.-R. Pottier.

Planche II : Paysage de Djanet, le Tin Beur,
Eléphant et tfinagh,
Djinn et traces d'affûtage.

Page 19 : Mosquée d'Adjahil.

Planche III : Bridge à la popote,
Dans la palmeraie,
Village d'El Mihan.

Planche IV : Oued Arcouïa,
Piste dans le Tassili,
Vers Tin Alkoum : roches ensablées.

Page 35 : Le Tassili.

Planche V : Le Lieutenant Foddi,
Le Poste de Tin Alkoum.

Planche VI : La source de Barhat,
La confiance du palmier,
Nos hôtes de Ghat et nous.

Page 83 : Le Caf el Djenoun.

Planche VII : Ghat,
La gazelle captive.

Planche VIII : Une figure de la Sebiba,
Une mosquée de Ghat.

Page 119 : Marabout sur la route des pèlerinages.

Planche IX : Ghat : casernement des militaires indigènes,
Ghat : vers le Caf el Djenoun.

Planche X : Targui,
La route de Tripolitaine.

Planche XI : Aouénat : l'acacia Albida,
Travaux sur la route.

Planche XII : La soif,
Puits dans le Fezzan,
Palmiers à Mourzouk,
Jeune Tebboue.

Planche XIII : Halte au pied d'un thala,
Le paysage vu du Fort de Sebha.

Planche XIV : Mourzouk : intérieur du Fort,

Planche XIV : Mourzouk : le Fort Turc,
Semnou : les Tamarix.

Planche XV : Bab es Sahara,
Socna : palmiers ensablés.

Planche XVI : Socna : vue du Fort Turc,
Hon : le champ de céréales.

Planche XVII : Hon : brodeur sur cuir,
Hon : la dune avant le forage.

Planche XVIII : Hon : porte peinte.

Page 185 : Tripoli : une rue.

Planche XIX : Ruines de Bou Ndjem,
Près de Tripoli : jeune oliveraie.

Planche XX : Leptis Magna : l'entrée des ruines,
Leptis Magna : restauration,
Leptis Magna : ruines dans les dunes.

Planche XXI : Leptis Magna : détail de la Basilique,
Leptis Magna : l'amphore brisée.

Planche XXII : Leptis Magna : entrée des Thermes.

Planche XXIII : Leptis Magna : murs extérieurs ensablés,
Leptis Magna : table de marchand,
Leptis Magna : tête de Méduse,
Leptis Magna : mesures de capacité.

Planche XXIV : Dunes en voie de fixation,
Sur l'ancienne route, tournant dangereux.

Planche XXV : Son Excellence le Maréchal Balbo, Gouverneur Général
de la Libye.

Planche XXVI : Tripoli : l'Arc de Marc-Aurèle,
Tripoli : le boulanger.

Planche XXVII : La Victoire de Leptis Magna.

Planche XXVIII : Tripoli : la Cathédrale,
Tripoli : vue du port.

FERNAND SORLOT

MARÉCHAL ITALO BALBO

Escadrilles au-dessus de l'Atlantique 25 »

WEISSEN-SCHUMLANSKA

L'âme archaïque de l'Afrique du Nord 20 »

CAPITAINE CARBILLET

Au Djebel Druse 15 »

GÉNÉRAL JOALLAND

Le drame de Dankori 15 »

ANTOINE REDIER

L'évêque des anthropophages 15 »

A. DELACOUR

Tableaux tunisiens 15 »

VIVIAN F. DELBOS

Visages du Maroc 20 »

JULES BORELY

Ahmed et Zohra 15 »

HENRY DE MONTHERLANT

Il y a encore des paradis 20 »

7, rue Servandoni — PARIS-6^e